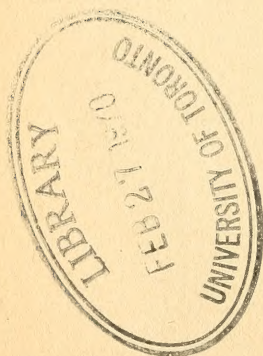
I

30

PRÉFACE

PQ
557
G85



1271

PRÉFACE

A MM. Guillot de Saix
et Bernard Lecache.

Mes chers confrères,

J'ai pris connaissance des résultats de l'enquête poursuivie par vos soins. Quelques-uns la jugeront peut-être inopportune et prématurée : « Est-il intéressant, est-il décent, allégueront-ils, de s'occuper de littérature, alors que de plus graves soucis pèsent sur le monde ? Avant de tourner nos esprits vers les travaux de la paix, assurons la victoire et mettons fin à la guerre. Un si grand effort absorbe l'emploi de notre énergie, de notre activité et ne laisse place à aucune autre pensée. » Cette objection ne vous a point arrêté. Vous vous êtes dit, sans doute, que la vie intellectuelle subsiste en France à travers les pires épreuves et que ces épreuves mêmes peuvent être pour elle une source de renouvellement et de purification. Vous vous êtes dit en-

core que le théâtre n'est pas nécessairement un délassement frivole, qu'il exprime, à de certains moments, l'âme et la conscience des peuples... D'un tel bouleversement sortira-t-il, chez nous, rajeuni, transfiguré, plus noble et plus fort ? En posant cette question aux dramaturges et à leurs interprètes, aux critiques, aux journalistes, aux artistes, vous avez remué des idées, éveillé des espérances, créé un mouvement d'opinion ; vous avez ouvert un débat qui suscite des discussions profitables et prépare l'avenir. Votre initiative est donc heureuse. Il convient de vous en féliciter.



Les réponses vous sont parvenues nombreuses et diverses. Elles reflètent le tempérament, les préférences avouées ou secrètes de chacun de vos correspondants, tous qualifiés pour donner leur avis en la matière. Nous nous détachons malaisément de nos façons habituelles de sentir et de penser. Quelque secousse qu'impriment aux individus les événements, ceux-ci n'opèrent pas en eux de totales métamorphoses. Sous la pression des circonstances, les formes du langage varient, l'instinct n'est pas altéré. L'idéaliste demeure idéaliste, le réaliste ne cesse pas d'être réaliste, le sceptique reste indécis et n'ose se prononcer. Les

impressions que vous avez recueillies se rapportent à ces trois états d'esprit...

D'abord, voici le groupe des traditionnalistes, des ardents apôtres de la religion cornélienne. Ecoutons-les. Je résume leurs observations :

« Durant ces dernières années, disent-ils, la scène française avait perdu toute dignité, toute pudeur. Si parfois elle accueillait de belles œuvres, trop souvent elle s'alimentait de productions cyniques et basses ; elle servait à l'apologie des mauvaises mœurs ; la veulerie, la mollesse, la sensualité vicieuse, l'obscénité s'y étalaient librement ; elle flattait les curiosités inavouables, les appétits grossiers du public ; elle minait les principes de la morale chrétienne, bafouait l'esprit de sacrifice, exaltait l'amour de soi, substituait à la notion du devoir les revendications égoïstes du « droit au bonheur »... C'est là qu'elle cherchait et trouvait le succès. Ou bien, se détournant de notre littérature, elle offrait au snobisme des Parisiens et des Parisiennes friands de nouveautés, de prétendues merveilles empruntées aux littératures étrangères... Ces temps ne sont plus. Désormais, une autre époque commence. Un souffle puissant et salubre va balayer ces engouements, ces préventions, ces sots mépris, ces laideurs. Nous allons — enfin ! — clore nos frontières, repousser l'invasion du cosmopolitisme, vivre entre nous, réapprendre ce

que nous avions oublié, puiser notre nourriture dans les sucs du sol natal, revenir aux genres nationaux de la tragédie, de la haute comédie, de la satire, délaisser l'équivoque graveleuse pour la franche et saine gaieté... Ainsi les souffrances de la guerre auront, en trempant nos âmes, épuré et relevé notre goût... »

A ces paroles amères mais optimistes, s'oppose l'argumentation des écrivains qui ne croient pas à la régénération possible de l'art :

« Rien ne sera changé »... *La crise passée, le Théâtre rentrera dans l'ancienne ornière. Pensez-vous vraiment que le soldat ait soif d'entendre des mots sublimes, d'assister à d'héroïques spectacles ? Ces mots, il les a prononcés, ces spectacles, il les a vus, il y a joué son rôle. Echappé de la fournaise, las de l'effort vaillamment et longuement soutenu, il n'aura qu'un désir : jouir de la vie, se détendre les nerfs, se divertir, oublier. Il se délectera, comme précédemment, aux petits drames de l'adultère, aux petites intrigues romanesques, aux dissertations nuancées sur l'éternel féminin. Il voudra s'amuser. Et il s'amusera sans remords, puisqu'il aura payé de sa personne, versé son sang, prouvé sa vertu...* »

***

Telles sont, mes chers confrères, les conclusions extrêmes auxquelles votre

consultation a abouti... Vous en avez enregistré de moins affirmatives, de moins précises. Certains arbitres interrogés par vous, se récusent. Ils ne donnent pas des certitudes et se contentent d'émettre des vœux. L'un des plus sages me paraît être notre vénéré doyen Emile Faguet. Ce psychologue clairvoyant, ce doux philosophe propose aux littérateurs un programme propre à rallier leur sympathie, ainsi que la faveur du public. On lira le texte intégral de ses déclarations. Je leur emprunte ces lignes significatives :

« Je souhaite un auteur, ou plusieurs, qui, par leur talent simple et fort, ingénieux sans subtilité, brillant sans faux brillants, contribuent à faire aimer aux Français toutes les bonnes vertus bourgeoises qui ont été la force intime et le ferment de cette race. Des dramatistes qui soient des philosophes sans le savoir et des moralistes sans y prétendre, qui ne prêchent point, qui ne fassent point de conférences, mais qui, seulement par ce qu'ils mettront sous les yeux, par les personnages qu'ils inventeront et ce qu'ils leur feront faire, mettent haut les cœurs des spectateurs et les placent dans une pure et vivifiante atmosphère morale, voilà le théâtre que je souhaite à la France de 1915. »

Si cet espoir n'est pas déçu (et pourquoi le serait-il ?.. non seulement notre théâtre portera des fleurs superbes,

mais il reconquerra le prestige que par sa faute il avait un peu perdu. Il règnera sur l'univers. Cette influence ne date pas d'aujourd'hui. Tous les peuples, et en particulier le peuple allemand, s'honorèrent de la subir. Au XVIIe *et au* XVIIIe *siècles, les beaux esprits d'outre-Rhin entretiennent un commerce assidu avec nos classiques : Racine, Corneille, Molière, Regnard, et même ils prisent nos auteurs de second ordre : Quinault, Crébillon, Campistron, Destouches, Boursault. Vainement Lessing tente d'impressionner en sens contraire ses compatriotes, de les écarter de nous. Ils raffolent des drames bourgeois de Diderot, assez mal compris des Parisiens. Voltaire est leur idole. Les souverains d'Allemagne lui prodiguent, à l'exemple du roi de Prusse les marques d'admiration, les compliments, les cadeaux. L'électeur palatin lui offre un fût de vin de Tokay ; il reçoit en échange (les petits présents entretiennent l'amitié) le manuscrit de* L'Orphelin de la Chine. *Le prince dévore ce méchant ouvrage ; il en est ébloui : « J'ai lu et relu votre pièce ; j'y trouve à chaque fois des beautés. Trois ou quatre personnes qui en ont pris connaissance n'ont pu en faire assez l'éloge et elles ont été touchées jusqu'aux larmes... » La principale occupation de l'ami de Voltaire est d'installer en son palais un théâtre, un théâtre à la française ; il monte* Tan-

crède, *il monte* Olympie. *Les acteurs, comme les costumes, arrivent des bords de la Seine : « Olympie est représentée par la Denesle, jeune tragédienne qui tâche de ressembler à Clairon et qui a étudié avec elle. » Ce cas n'est pas isolé. L'électeur palatin a d'innombrables imitateurs. Toute cour allemande copie Versailles.*

L'art est un puissant véhicule. La sensibilité et le goût français ont, durant vingt générations, pénétré l'Europe. C'est en partie à l'action de notre littérature dramatique qu'est due cette royauté. Autrefois, hier encore, les étrangers, particulièrement ceux d'origine anglo-saxonne, appréciaient l'agrément de nos œuvres, leur clarté, leur vivacité, leur éloquence, la maîtrise d'une technique qui alliait la solidité à la grâce. Mais ils y découvraient autre chose : un enseignement, une leçon, les exemples d'une politesse, d'une culture, d'une subtilité d'esprit qui leur servaient de modèles. Sur le terrain des beaux sentiments, des belles manières, l'idéal européen se confondit, pendant plus de deux siècles, avec l'idéal français. L'honnête homme de France était partout considéré comme le type de l'homme civilisé. Chacun se piquait de se hausser à sa taille ou d'en approcher. Tout spectateur cultivé, à quelque nation qu'il appartînt, puisait dans notre répertoire une règle de conduite, un sujet de ré-

flexion. Le Corneille du Cid, *le Racine de* Bérénice *lui apprenaient à vivre héroïquement ; Molière lui apprenait à vivre raisonnablement, lui enseignait le sens commun, la générosité, la tolérance. La lourdeur teutonne s'allégeait au contact de Marivaux. Les mots de Dorante à Sylvia montraient au fruste étudiant d'Heidelberg comment on parle aux femmes et comment on les salue. Ainsi, tandis que notre tragédie exprimait l'héroïsme français, notre comédie reflétait les élégances françaises et cette courtoisie, cette fleur de bonne grâce qui, selon la judicieuse définition d'un critique, est l' « esthétique de la vie quotidienne », et que le peuple le plus sociable de l'univers était seul capable d'inventer. Ce caractère « éducateur » est si étroitement lié à notre tempérament, qu'il résista pendant longtemps aux assauts, aux caprices de la mode, à l'action dissolvante des encyclopédistes, aux violences révolutionnaires, à l'effervescence romantique. La tempête apaisée, il réapparut à peu près intact. Augier, Dumas, parfois très hardis dans leurs projets de réforme et leurs censures, s'efforcèrent de concilier cette nécessité d'une discipline, legs de la vieille société, avec la fureur d'émancipation de la société nouvelle. La fantaisie même de Meilhac et d'Halévy, leur ironie empreinte d'irrévérence en tint compte. Froufrou et la Nora d'Ibsen sont sœurs ;*

toutefois, elles agissent différemment. Si l'autorité des dramaturges français fut incontestée, si leur gloire a rayonné en tous lieux, ce n'est pas uniquement parce qu'ils ont produit de belles œuvres, mais parce que ces œuvres apportaient au monde l'expression d'une vie morale supérieure. Leur perfection esthétique n'eût excité que l'admiration. Or, on ne se contentait pas de les admirer ; on les aimait. Et ce qu'on aimait en elles, c'étaient, avec les qualités séduisantes, les qualités sérieuses de notre race : le courage, la raison, la bienveillance, le culte de l'honneur chevaleresque, l'esprit de justice et d'humanité. Ces vertus jaillissent présentement de la terre française fécondée par le sang des martyrs. Je suis sûr que nous en apercevrons l'image et en respirerons le parfum dans l'art dramatique de demain.

ADOLPHE BRISSON.



I

Le Départ

I

Le Départ

Malgré la vanité apparente d'une enquête sur le théâtre, mais en raison même de l'importance que celui-ci a pris dans notre patrimoine intellectuel et dans notre vitalité nationale, il nous a semblé intéressant de recueillir les vues des plus hautes personnalités littéraires et artistiques sur ce sujet essentiel :

Quel sera le théâtre de demain?

La question posée, il nous suffit de nous expliquer brièvement.

La guerre, qui renouvelle les âmes et les œuvres, doit amener, dans toutes les branches de l'art national, des changements imprévus.

Après les errements, les tâtonnements, un trop facile accueil aux œuvres étrangères — surtout une trop large part faite aux productions d'outre-Rhin — le théâtre national du vingtième siècle va se constituer.

Quel sera-t-il, ou plutôt, quel devra-t-il être?

Quelle influence la guerre apportera-t-elle à sa constitution?

Telle est l'enquête à laquelle nous avons convié les représentants les plus autorisés de la pensée française et tous ceux, écrivains, auteurs, artistes, spectateurs même, qu'intéressent le théâtre, sa formule, son texte et son but, afin que ce recueil soit, à la fois, une œuvre de confiance dans le présent et, s'il se peut, un guide pour le futur.

C'est un voyage au pays des âmes que nous entreprenons.

Nous allons donc laisser au gré des vents heureux, errer à l'aventure l'esquif de cette enquête dont la proue dessine un point d'interrogation. Nous visiterons les palais classiques et les temples sybillins des terres d'Académie ; nous voguerons à pleines voiles vers les pays féériques et divers de Roman, de Poésie et de Théâtre ; nous passerons, en curieux, côté cour et côté jardin ; nous irons ensuite interroger le sphinx aux îles dorées de l'Avenir.

GUILLOT DE SAIX et BERNARD LECACHE.



II

Des terres d'Académie...

II

Des terres d'Académie...

Nous avons la bonne fortune de publier, au début de cette enquête, la réponse de M. HENRI WELSCHINGER, *de l'Institut.*

Nos lecteurs jugeront avec quelle sagacité et quelle sûreté d'appréciation l'éminent académicien a traité la question, en historien autant qu'en critique dramatique, puisqu'il fut à la fois l'un et l'autre.

Est-il besoin de rappeler que M. Henri Welschinger, une des illustrations de l'Alsace contemporaine, archiviste à l'Assemblée nationale et secrétaire des grandes commissions d'enquêtes parlementaires, chef du service des procès-verbaux du Sénat, s'est fait apprécier à la fois comme poète, avec André Chénier *et* Charlotte Corday, *évocations de deux belles figures d'une grande époque ; comme romancier, avec* Ranza *et le* Dernier don Juan ; *comme auteur dramatique avec la* Fille de l'Orfèvre, *à l'Odéon ; enfin et surtout comme historien et annaliste avec le* Théâtre de la Révolution, *une étude qui fait autorité en la matière,* le Duc d'Enghien, M. de Bismarck *et* le Roi de Rome, *un ouvrage remarquable qui lui valut le grand prix Gobert.*

Vous me demandez, à l'heure où se dé-

battent et se fixent les destinées de la Patrie, ce que sera le théâtre de demain. Ce n'est pas seulement du théâtre que nous aurons à nous occuper — car de combien de choses demain sera-t-il fait? — c'est de tout ce qui intéresse la Nation, c'est-à-dire les œuvres sociales, intellectuelles et morales. Mais puisque vous m'amenez aujourd'hui sur le terrain du Théâtre, je consens volontiers à vous y suivre.

Eh bien, en homme qui connaît la scène française, — puisque dans mes loisirs d'historien, j'ai pu, pendant vingt ans, dans deux grands journaux parisiens, exercer aussi la critique dramatique sous les noms de *Martinville* et de *Henri Dac*, — je déclare nettement que si les auteurs ne modifient pas leur genre et leurs données, la France justifiera encore une fois le reproche de légèreté et de frivolité que lui ont adressé en toute conscience, et sans autre but que de la corriger, de grands et sages esprits.

Il me paraît impossible, en effet, qu'une guerre, où toutes les familles françaises ont envoyé un ou plusieurs membres prêts aux plus grands sacrifices, n'ait pas d'influence sur le théâtre national. Ce serait donc en vain que nos fils et que nos frères auraient donné leur sang à la patrie pour nous rendre une France accoutumée aux œuvres basses ou médiocres et revenue à son vomissement? Nous verrions de nouveau prédominer sur nos meilleures scènes, comme sur les plus infimes, le spectacle et l'éloge des vices les plus répugnants? Que les pièces soient l'œuvre d'écrivains de talent ou de poux de lettres, faudra-t-il encore assister à la glorification cynique du ménage

à trois ou à quatre, à l'approbation de vices infâmes, au panégyrique de gens sans aveu, de ruffians, de courtisanes et de rastaquouères ? Avant que la guerre éclatât, nous avions déjà assez de tous ces monstres, et plus d'un critique, parmi nous, s'était écrié : « Quand donc nous présentera-t-on d'honnêtes gens ? »

Je sais bien que, pour la plupart des fournisseurs de théâtre, cela est difficile et qu'il est plus commode d'écrire « en cinq secs » une pièce quelconque sur l'adultère, le divorce et même l'inceste que sur l'honneur, le courage, le dévouement, le sacrifice. On se dit qu'avec des audaces, des gravelures, des situations libres et lestes, on aura des approbations et des bénéfices certains. Faire appel à des appétits grivois ou grossiers est presque toujours une cause de succès au théâtre et les directeurs, peu scrupuleux, qui ont le culte du veau d'or (le veau pourrait être remplacé par un autre animal) y comptent certainement. Les mondains du Tout-Paris et les vieux marcheurs applaudissent ; la masse, quoique à regret, les suit. C'est ainsi que nous avons constaté le triomphe inouï des pièces licencieuses, stupides et sales qui n'auraient jamais dû être représentées.

J'aime donc à croire que les grandes leçons de la tragédie militaire qui se joue en ce moment sur le théâtre européen seront comprises, et que ce ne sera pas en vain que le tableau de tant d'héroïsme, d'honneur, de sacrifice, d'immolation spontanée aura été offert à nos yeux. J'aime à croire aussi qu'un gouvernement, digne de gouverner, comprendra que son devoir est de fermer

la scène française à toutes les ignominies littéraires ou non qui l'ont trop souvent déshonorée. Je pense également que les spectateurs sauront user de leurs droits en sifflant ou en chutant à outrance les obscénités qu'on voudrait leur imposer. Les étrangers nous jugeaient d'après nos pièces de théâtre et nos romans. Ils se trompaient étrangement.

Nous valions cent fois mieux que ces horreurs et nous l'avons prouvé. Mais ne recommençons pas à accorder à tous les pseudo-dramaturges une licence absolue. Un peuple ne doit pas jouer son existence avec tant de frivolité. S'il s'habitue à être cynique, il devient dissolu, et une fois dissolu, il n'est plus qu'un peuple d'esclaves, proie fatale des Barbares ou des tyrans.

Henri Welschinger.
de l'Institut.



Elève de Marmontel, de Bazin, de Benoist et d'Ambroise Thomas, M. THEODORE DUBOIS, *de l'Institut, est un compositeur de la grande lignée. Premier prix d'harmonie, de fugue et d'orgue, au Conservatoire de Paris, premier Grand Prix de Rome à l'Institut en* 1861, *l'éminent musicien se livra, tout d'abord, à l'enseignement et à la composition. Ses cours d'harmonie au Conservatoire ont formé des artistes robustes et de talent.*

Au théâtre, il a composé les partitions applaudies de la Guzla de l'Emir, le Pain bis, Aben Hamet, Xavière. *Dans le genre de l'oratorio, il a fait exécuter* les Sept paroles du Christ, le Paradis perdu, Notre-Dame de la mer, le Baptême de Clovis. *On*

connait de lui plusieurs scènes lyriques : l'Enlèvement de Proserpine, Hylas, Bergerette, *etc., de nombreuses messes et des motets.*

Vous demandez : Quel devra être le théâtre de demain ? — Question complexe ! Les événements actuels doivent-ils modifier sensiblement l'orientation du théâtre contemporain ? Je le crois et l'espère.

La futilité niaise de certaines pièces doit disparaître sous l'influence d'un nouvel état d'esprit qui est en train de se créer.

L'humanitarisme délétère et un peu bébête qui nous submergea depuis si longtemps, fera place à des sentiments nobles, vraiment généreux et réconfortants. Le théâtre ne devra plus railler, comme on l'a vu si souvent, ni la famille, ni la patrie, ni tant d'autres choses respectables et vivifiantes. Il devra au contraire exalter les grandes et hautes vertus qui font la force et la gloire des nations.

J'entends parler ici du théâtre de mœurs qui prétend à moraliser la société. — Quant à celui dont le seul but est d'exciter les bas instincts, de distraire vulgairement, souvent pis, le bon peuple, celui-là, je voudrais le voir disparaître avec les refrains orduriers des beuglants et music-halls, qui ne sont bons qu'à abrutir la foule et abaisser la mentalité générale ; ce qui ne veut pas dire qu'une gaîté spirituelle, fine, gauloise doive en être bannie, au contraire !

Enfin, je voudrais voir notre théâtre se faire moins souvent tributaire de l'étranger, surtout en ce qui concerne la musique ; non que je prétende par là qu'on ne doive ni connaître ni jouer les ouvrages étran-

gers, mais je veux dire que les compositeurs français doivent s'efforcer de conserver, cultiver, fortifier leurs qualités naturelles de clarté, de charme, de bon sens, d'équilibre, de grâce, d'expression, et non se livrer, ainsi qu'on le voit depuis nombre d'années, hélas ! à l'imitation éperdue autant que puérile d'auteurs dont je ne nie ni le talent ni même le génie, mais dont l'influence est peu à peu devenue néfaste à notre production *nationale*.

Cela, tout le monde le sait ; il serait grand temps d'y porter remède et de couper court au snobisme qui a déterminé un tel état de choses.

La période qui suivra la guerre peut nous délivrer de cette servitude, nous régénérer, nous relever. Il faut avoir foi en nous-mêmes et espérer que nous n'en laisserons pas échapper l'occasion.

Th. Dubois,
de l'Institut.

⁂

A la fois philologue et archéologue, M. SALOMON REINACH, *de l'Institut, a voué sa vie aux mots et aux pierres qui dans leurs structures ont pour le savant de muettes éloquences. Ses études sur les langues grecque et latine, ses recherches patientes et fructueuses dans les sables d'or de Tunisie, ses voyages en Asie, en Russie méridionale, en Grèce, consignés en de nombreux rapports, exigent qu'il soit consulté pour tout ce qui touche aux antiquités orientales dans le domaine linguistique et esthétique. Mais M. Salomon Rei-*

nach, grand-prêtre du passé, ne dédaigne pas le présent et nous adresse ces lignes :

Dans l'évolution des genres, comme l'appelait Brunetière, il peut se produire des mutations, c'est-à-dire l'équivalent du saut d'une marche au lieu d'un glissement sur un plan incliné ; mais l'expérience des siècles montre qu'il n'y a jamais de changement de front, de variation brusque. On a beau souhaiter et encourager de pareils changements : le principe de continuité, qui est inflexible, reprend ses droits. Je pense donc que le théâtre de demain, bien que disposant d'éléments d'intérêt nouveaux ou renouvelés, continuera celui d'hier à tel point qu'à un siècle de distance, on n'apercevra, en écrivant l'histoire du théâtre, aucune trace de déviation, de ligne brisée.

Rappelez-vous ce qui advint après 1870. On eut *Jean de Thonneray*, la *Fille de Roland*, *Rome vaincue ;* mais les quelques pièces, inspirées des émotions récentes paraissent comme noyées dans une production très abondante qui se rattache étroitement au théâtre du Second Empire et le continue. Au lendemain de la Commune, on annonçait la reprise d'une féerie ; un journal — *le Soir*, je crois, — protesta : « Quoi ! encore des maillots roses ! Encore les jambes de ces demoiselles ! » La protestation ne servit de rien : maillots et jambes conservèrent la faveur des foules. Peu de temps après, avec *la Timbale d'argent*, *la Fille de Mme Angot*, l'opérette égrillarde célébrait ses plus grands triomphes ; Offenbach et Mlle Schneider continuaient. Pour s'en fâcher,

il faudrait mal connaître les hommes, dont les goûts, les besoins intellectuels et autres imposent des lois à la production théâtrale. Ces besoins et ces goûts évoluent comme toutes choses, mais ne se transforment que lentement ; la critique — et même l'administration — n'y peuvent rien.

Il me semble donc inutile de se demander ce que *devra* être le théâtre ; on ne modifie pas le théâtre à coup de *je veux* et *il faut ;* le théâtre continuera d'évoluer comme toutes les autres branches de l'art, suivant des lois internes et des influences extérieures dont la complexité défie l'analyse et les prévisions.

Salomon Reinach.
De l'Institut.

***

M. BRIEUX, *de l'Académie-Française, qui débuta, il y a quelque trente ans, par deux petites pièces en collaboration avec Sallandri :* Bernard Palissy (1880) *et* le Bureau des Divorces (1881), *a commencé véritablement à se faire connaître aux côtés d'André Antoine, aux temps héroïques du Théâtre-Libre.* En 1890, *dans le tumulte entre-croisé des protestations et des enthousiasmes, il ose faire représenter* Ménage d'Artistes ; *deux ans plus tard,* Blanchette, *très applaudie ; et quelque temps après, sur la même scène,* Les Avariés *qui lui firent une réputation un peu lourde de propagandiste. Mais nous ne voulons pas oublier que M. Brieux a débuté comme poète et que de nombreuses scènes de ses œuvres nous l'ont heureusement rappelé.*

Hélas, mon cher confrère, à toutes les questions que vous me faites l'honneur

de me poser sur l'avenir du théâtre, je ne puis répondre que par ces mots : « Je ne sais pas ».

Excusez-moi donc et veuillez croire à mes meilleurs sentiments.

Brieux.

De l'Académie Française.

Si M. Brieux ne sait pas — nous savons nous que son talent robuste et sincère nous promet d'autres belles œuvres ; car M. Brieux n'est pas seulement l'auteur de pièces à thèse, mais aussi et surtout celui de la Française, *une œuvre pleine de toutes les qualités réclamées à l'heure actuelle et qui sera sûrement reprise, des* Hannetons, *un chef-d'œuvre de la grande tradition comique, et de* la Foi, *ce drame d'une conception si vaste et si généreuse et que la postérité appréciera à sa juste valeur.*

***

Auteur dramatique, romancier, conteur et chroniqueur, M. ALFRED CAPUS, *malgré l'optimisme apparent de ses pièces et le « tout s'arrange » légendaire de ses dénouements, n'a point de la vie une opinion si indulgente. Mais il considère l'optimisme comme la doctrine même de l'action. Il a beaucoup écrit — et avec un succès éclatant — non seulement pour le théâtre mais aussi sur le théâtre, et il est à la fois un auteur émérite et un dramaturge informé. Faut-il rappeler le sort brillant de tant de comédies :* La Bourse ou la Vie, La Veine, Les Passagères, L'Oiseau blessé, M. Piégois, La Petite Fonctionnaire, Les Deux Écoles, Notre Jeunesse ?... *C'est pourquoi il était essentiel de recueillir l'avis de ce maître de la scène contemporaine. M. Alfred Capus nous a fait connaître dans une inter-*

view son sentiment sur le théâtre de demain :

« — Il ne faut pas confondre les auteurs dramatiques et le théâtre. Il y a les uns, et il y a l'autre, qui ne sont pas du tout la même chose.

Les auteurs dramatiques font nécessairement les pièces que le public aime, désire et applaudit, et que jouent les directeurs, qui doivent avant tout offrir au public des pièces du genre qu'il préfère. Il va donc de soi que, de même que, aux heures où la patrie a été en danger et où il fallait réchauffer les courages, des auteurs dramatiques ont écrit des pièces patriotiques, la paix signée, après la victoire, d'autres auteurs dramatiques, ou peut-être les mêmes, écriront des pièces gaies, parce que, à sortir de tant de mois lourds d'angoisses de tant de journées terribles, et d'une si effroyable effusion de sang, le public aura un impérieux besoin de se détendre les nerfs et de rire...

C'est commettre une grave erreur que croire que ce sont les événements, l'actualité, qui font le théâtre. Les ouvrages dramatiques, nés des circonstances ou inspirés par elles se ressentent de l'improvisation et sont généralement médiocres, comme le sont toutes les œuvres qui ne sont pas le résultat de la méditation et de l'observation. Ils ne peuvent défier le temps, pour lequel, d'ailleurs, ils ne sont pas écrits. Leur durée ou plutôt leur faveur est limitée par l'actualité même. Ils répondent à un besoin ; ce besoin satisfait, ils perdent leur raison d'être et n'ont plus qu'à disparaître, ce qu'ils font d'ordinaire, comme

nous l'apprennent l'histoire du théâtre et celle des théâtres, et, lorsque, par hasard, on les tire des oubliettes des anciens répertoires et des bibliothèques, c'est uniquement à titre de curiosité, et leur représentation, dont l'intérêt est purement rétrospectif et documentaire, n'a pas de lendemain. Cela n'est pas exactement l'art du théâtre.

Le théâtre est, comme toute grande création artistique, l'œuvre d'une volonté ferme et réfléchie mise au service d'un tempérament personnel, et n'est point ni ne peut être le produit pur et simple d'un courant d'opinion, ce courant fût-il aussi grand et aussi irrésistible que celui que nous voyons aujourd'hui passer sur notre nation en l'assainissant. Cependant, je crois que le mouvement qui nous délivrera de l'influence étrangère trop directe aura un effet salutaire sur notre littérature dramatique. Elle rentrera, comme toutes choses, dans la normale. Et chez nous, le théâtre normal par excellence c'est le théâtre comique et satirique, le théâtre de mœurs et d'observation, théâtre qui tendait de plus en plus à disparaître. Eh bien ! je crois que nous allons le voir refleurir de nouveau. Impressionnés par les événements, sans être, pourtant, conduits par eux, les auteurs dramatiques, comme les romanciers et les philosophes, auront, bien plus qu'en ces dernières années, le goût de juger les faits, les choses et les gens. Ils reviendront donc à la normale en ajoutant à leur œuvre leur opinion sur le sujet qu'ils traitent : ils interviendront dans leur pièce pour exprimer leur avis ; ils agiront, par conséquent, car,

pour un auteur dramatique, juger, c'est agir.

Oui, voilà l'art normal. La théorie de l'art pour l'art, qui interdit à l'écrivain de paraître dans son œuvre, qu'elle veut impersonnelle, est une invention des critiques qui, selon leur habitude, ont après coup, d'après tel ou tel ouvrage, posé des règles auxquelles, par la suite, des écrivains se sont volontairement soumis et qui ont fini, à cause de l'autorité de ceux qui les ont promulguées, par avoir force de loi. Après la guerre, cette théorie de l'art pour l'art nous paraîtra inacceptable. Le même travail qui se fera dans la politique se fera aussi dans la littérature. L'écrivain, l'auteur dramatique, comme le romancier, se proposera pour but de son effort la recherche des meilleures conditions que la France doit désormais tendre à remplir pour se fortifier, grandir et prospérer. Il y aura chez chacun une préoccupation nationale et morale qui ne se voyait plus que trop rarement dans notre littérature. J'entends, cela va de soi, dans celle qui compte, car, en art, l'intention ne suffit pas, et une œuvre n'est pas forcément bonne parce que les tendances en sont morales. Le patriotisme, par exemple, est un sentiment louable entre tous, mais, quand il est présenté sous une forme grossière ou vulgaire, sans expression artistique, il ne pénètre pas en littérature. A égale valeur de facture, l'intention intervient comme élément d'appréciation pour permettre de choisir entre une œuvre morale et une œuvre immorale. L'intention alors fait pencher la vraie critique en faveur de l'œuvre morale, parce que,

naturellement, elle lui donne plus de poids, et cette œuvre morale l'emporte sur l'œuvre immorale qui l'égale en réussite artistique. Un ouvrage immoral peut être une belle œuvre ; que d'ouvrages moraux sont des œuvres médiocres, même lamentables ! Je crois que nous aurons au théâtre des pièces où la préoccupation morale saura se mêler à l'action. »



M. MAURICE DONNAY *s'est voué particulièrement au théâtre, depuis ses premiers succès montmartrois :* Ailleurs *et* Phryné, *qui faisaient augurer déjà du succès de* Lysistrata, *suivis de ceux d'*Amants *et de* la Douloureuse. *Le théâtre de mœurs lui doit* le Torrent, le Retour de Jérusalem, Paraître, les Eclaireuses, *et, en collaboration avec M. Lucien Descaves,* la Clairière, Oiseaux de Passage. *Poète, il s'est souvenu de ses premiers vers, dans ceux, plus graves, du* Ménage de Molière *représenté à la Comédie-Française.*

Interrogé par nous, M. Maurice Donnay ne peut que nous répéter ce qu'il déclara à l'un de nos confrères. Voici ses paroles textuellement reproduites :

Je n'ai aucune idée naturellement de ce que sera le théâtre de demain et il est bien évident que je souhaite qu'il soit celui que je préfère : un théâtre d'observation et de mœurs.

Je voudrais que ce théâtre s'inspirât d'une observation plus directe et plus exacte de la vie. Je voudrais notamment qu'il s'intéressât davantage aux questions sociales, capitales dans le temps où nous vivons. Mais il faudrait aussi qu'il y eût réellement un public pour ce théâtre et

qu'un auteur qui écrirait ces œuvres d'observation vraie, un directeur qui les jouerait, ne passe pas exposé à voir les spectateurs s'y ennuyer, y bâiller, quitter la salle, puis se répandre dans les salons, les restaurants ou les cercles en disant : « N'allez pas voir ça, c'est la barbe! » passez-moi l'expression.

Il va de soi que je ne parle pas d'un théâtre social qui ne serait qu'un théâtre conférences. Il y a la manière. Il ne faut pas qu'un auteur, parce qu'il traite un sujet grave et même sérieux, se croie obligé de ne pas sourire. Il doit savoir se rendre intéressant, puisque l'on ne va pas au théâtre pour se « raser », dirai-je pour rester dans le ton. Ce théâtre de mœurs, de critique sociale, devra n'être ni un théâtre de contes de fées, ni un théâtre ou pleurard ou béat, et, dans l'un et l'autre cas, niais. Il devra être un théâtre de vérité, mais non de naturalisme.

J'ai un faible pour le théâtre philosophique, et je m'attriste en pensant qu'il ne s'est pas trouvé de directeur pour jouer *Axel*, de Villiers de l'Isle-Adam, et que, s'il s'était rencontré, il n'aurait pas, lui, trouvé de public. C'est, je le sais bien, un genre difficile, qui demande de la fantaisie et de l'esprit, associés dans un génie comme celui du grand Villiers. Pas plus après la guerre qu'avant, le génie ne courra les rues sans doute, mais j'espère que, cependant, quelque fantaisiste spirituel osera tenter cette redoutable aventure qui serait glorieuse, s'il y réussissait.

J'aime aussi beaucoup la pièce historique, comédie ou drame. C'est un genre

que je ne m'explique pas qu'on ait laissé tomber. Quel bel avenir aurait la pièce historique si des auteurs, puisant dans les chroniques, vieilles ou récentes, en savaient dégager l'âme d'un temps, d'un pays et d'un monde, s'ils savaient s'imprégner de l'atmosphère de l'époque et du milieu en visitant les musées, en étudiant les portraits, etc.

Je ne suis pas un de ces hommes qui, parce qu'ils ont dépassé la cinquantaine, estiment qu'il est de leur devoir de feindre de ne pas vouloir rire. Je ris volontiers à un bon vaudeville.

J'ai même un goût marqué pour la revue de fin d'année, la vraie, celle qui est, à sa manière, un ouvrage historique, celle qui fait défiler sous nos yeux les événements de la récente actualité, qui peut être aristophanesque, et non pas — ai-je besoin de le déclarer? — celle qui n'est que prétexte à déshabilllages et à exhibitions.

Il n'y a pas, au théâtre, de genres qui soient médiocres ou bons. Ce sont les auteurs, non les genres, qui le sont parfois. Tous les genres sont bons quand un souci d'art s'y révèle et c'est l'art, non le genre, qui fait la qualité d'une œuvre dramatique quelle qu'elle soit.

C'est vous dire que je me prononce nettement contre toute œuvre dramatique où apparaît le seul souci de l'argent à gagner, soit de la part de l'auteur, soit de celle du directeur ; contre le théâtre d'affaires, contre ce théâtre vicié et corrompu par le besoin de paraître et le désir de bénéfice acquis à n'importe quel prix, qui furent le grand mal de ces derniers temps. Et je con

clus en souhaitant que le théâtre de demain ne soit pas considéré comme une simple entreprise financière.

***

M. EMILE FAGUET, *de l'Académie Française, professa naguère en province et continue à Paris dans de nombreuses revues et universités. On cite souvent sa définition de Voltaire : « Ce grand esprit, c'est un chaos d'idées claires. » Nul ne lui adressa ni le même éloge ni le même reproche. Ayant reçu notre questionnaire, M. Faguet a préféré nous répondre un matin dans un grand quotidien. Nous reproduisons cependant son opinion.*

« On me demande ce que je voudrais que fût le théâtre dans les circonstances terribles que nous traversons. Je ne laisse pas d'être assez embarrassé. Il semblerait naturel de répondre, et c'est le premier mot qui vient à la pensée : « Le théâtre actuellement doit être patriotique. » Eh bien ! sans doute, il doit l'être, et il est impossible qu'il ne le soit pas ; mais, cependant, je ne voudrais pas qu'on abusât de la pièce patriotique. La pièce patriotique, c'est la carte forcée, c'est l'applaudissement imposé et exigé. Le spectateur, si patriote, du reste, qu'il soit, sent cela et cela finirait par l'indisposer. La pièce patriotique se tuerait elle-même à se multiplier, à se répéter, à insister. Tous les sentiments profonds ont leur pudeur. Il ne faudrait pas violenter la pudeur de sentiment patriotique. Aussi je ne conseillerais point d'*écrire* des pièces patriotiques ; je conseillerais de jouer celles qui ont été écrites avant la guerre, à commencer, bien entendu, par celles de Cor-

neille et à finir par celles de M. Lavedan. Celles-là ne peuvent pas être soupçonnées d'avoir été faites à cause de la guerre, d'avoir saisi dans la guerre une bonne occasion et une bonne matière. On peut les écouter, pour ainsi parler, en pleine confiance, en pleine ouverture de cœur et d'âme. »

Le critique réclame la suppression des pièces dites « parisiennes » composées sur la règle de trois de l'adultère. Il conclut :

« Je souhaite un auteur ou plusieurs qui, par leur talent simple et fort, ingénieux sans subtilité, brillant sans faux brillants, contribuent à faire aimer aux Français toutes les bonnes vertus bourgeoises qui ont été la force intime et le ferment de cette race. Des dramatistes qui soient des philosophes sans le savoir et des moralistes sans y prétendre, qui ne prêchent point, qui ne fassent point de conférences, mais qui, seulement par ce qu'ils mettront sous les yeux, par les personnages qu'ils inventeront et ce qu'ils leur feront faire, mettent haut les cœurs des spectateurs et les placent dans une pure et vivifiante atmosphère morale, voilà le théâtre que je souhaite à la France de 1915. »

Emile Faguet.

De l'Académie Française.

⁂

Pour des raisons [illegible], l'éminent poète et romancier M. HENRI DE REGNIER, *de l'Académie Française, qui fut*

à l'une de ses heures auteur dramatique, nous apporte son bulletin blanc.

Excusez-moi de ne pas répondre à votre enquête ; je suis trop peu au fait depuis plusieurs années des questions théâtrales pour pouvoir vous donner à ce sujet une opinion valable.

Henri de Régnier.

De l'Académie Française.



III

Des pays de Roman, Poésie et Théâtre...

III

Des pays de Roman, Poésie et Théâtre...

Mme JULIETTE ADAM *est une des grandes-prêtresses des lettres contemporaines. Elle fut la marraine bienfaisante de beaucoup de talents littéraires et d'œuvres politiques. Elle débuta dès* 1858 *par un recueil de nouvelles :* Blanche de Coucy *et par un volume plus grave :* Idées antiproudhoniennes. *Son salon fut le cénacle académique et parlementaire : on y préconisa ardemment l'alliance franco-russe et pour étendre une action déjà féconde on y élabora la fondation de* la Nouvelle Revue. *Elle a écrit de nombreux romans et recueils d'impressions de voyage. Au point de vue dramatique, qui nous intéresse ici particulièrement, on lui doit, sous le titre* Galathée, *une belle adaptation du drame historique de Basiliadis, et plusieurs autres comédies :* Coupable, le Temps nouveau, Fleurs piquées, Mourir, *etc...*

Abbaye de Gif (S.-et-O.)

Un mot à la hâte.

Comme vous-même, je trouve l'enquête sur le théâtre futur prématurée. Cependant il est facile de prévoir que les premiè-

res pièces jouées après la guerre seront superbement patriotiques, glorifiant l'héroïsme de nos enfants morts et que, ensuite, nous reviendrons à nos traditions, à notre incomparable répertoire, jaloux de retrouver ce qui est français, bien français.

Nous avons appris cruellement (pas moi qui n'ai pas un seul jour oublié ma haine et qui ai pour principe, campagnard, aujourd'hui encore, que le meilleur sarcloir n'empêche pas la mauvaise herbe de repousser et qu'il faudra haïr de plus belle après la victoire), nous avons appris cruellement, dis-je, qu'il est naïf et dangereux de ne pas conserver sa race intacte et de la partager avec « l'ennemi ».

Puisque nous nous sommes retrouvés, ne nous perdons plus ! et que le théâtre qui est l'un des plus grands éducateurs, nous rappelle sans cesse à nous-mêmes.

Ce que je désire passionnément c'est qu'un écrivain génial trouve pour les enfants le type haïssable du Teuton resté primitif et monstrueux !

Assez du *Guignol* aimable et « amusant ». Il faut que les petits sachent haïr le barbare que la France trouve dressé contre elle tous les demi-siècles comme Rome l'a trouvé dressé durant six cents années et qui a fini par la vaincre et par détruire tout ce qu'elle avait édifié d'admirable.

Le type « boche » d'apparence bonasse dont la lourdeur et le mauvais goût ont fait trop longtemps sourire, le vendeur de camelote, qui a changé la mentalité française de la ménagère trouvant autrefois

trop cher ce qui était trop bon marché. Il faut que l'hypocrite doucereux, devenant voleur, pillard, cruel, monstrueux, soit reconnu dans son type par les plus petits Français ; que, toute leur vie, ils se rappellent leurs premières impressions contre le Boche maudit. Ne le subissant pas dans la paix, nous lui donnerons moins d'atouts dans la guerre ; ne l'enrichissant pas, nous nous enrichirons plus nous-même. C'est tout ce que je souhaite.

Ainsi soit-il !

Juliette Adam.



Fils du célèbre et fécond auteur dramatique, M. EUGENE ADENIS *a suivi brillamment les traces paternelles. Il fit retentir ses premiers vers en 1876, dans la salle sévère du second Théâtre Français avec un à-propos :* La Vision de Racine ; *il a donné ensuite sur la même scène* Madame Dugazon (1877), Une Mission délicate (1878), Les Deux Saisons (1880), *et à la Comédie-Française* Diogène et Scapin (1880), *puis à divers théâtres, seul ou en collaboration avec son frère Edouard :* La Perdrix, Le Calumet, Les Plumes du Paon, Ma Tante Ursule, Jacques Callot, *cinq actes à la Porte-Saint-Martin, une suite de comédies réunies sous le titre :* Au Rideau ! *des cantates, des poèmes lyriques :* Amaryllis, Sémélé, Acis et Galatée, Loreley, Faust et Hélène, Saint-Mégrin, *drame musical d'après* Henri III et sa Cour, *des adaptations libres pour l'Odéon de* l'Etoile de Séville, Le Cuvier, Le Chevalier qui donna sa femme au diable, *enfin au Théâtre Sarah-Bernhardt :* Les Noces de Panurge, *une grande comédie rabelaisienne de haulte*

gresse et verve drue, dont la conclusion est tout un programme.

Vivez joyeux ! accordez votre lyre
Sur les pipeaux des francs amis du rire.
Prince des fous, au tintement moqueur
De mes grelots, je guiderai le chœur
Des cœurs contents vers mon plaisant Empire !
Goths, malagots, magots peuvent médire
De mes ébats. Je ne saurais trop dire
A tous vivants : n'ayez fiel ni rancœur
Vivez joyeux !

Voici l'opinion de ce rimeur expert :

Je ne crois pas qu'au lendemain de la guerre, la paix signée, le théâtre s'inspire des événements tragiques qui viendront de se dérouler. La fiction ne se superposera pas si vite à la réalité, car la sensibilité du public serait encore trop vive pour supporter, à la scène, un spectacle qui renouvellerait les grandes douleurs récentes de la vie. Tous les esprits auront besoin d'une détente, et je croirais volontiers à une éclosion de pièces gaies : comédies de mœurs, vaudevilles, œuvres de fantaisie, etc. Ce n'est que dans un avenir plus ou moins éloigné qu'une jeune génération, pour qui les faits actuels seront déjà de l'histoire, pourra exploiter la mine des grands sujets qu'elle leur fournira. Les sentiments héroïques, que nous enregistrons chaque jour, trouveront leur écho dans l'âme des nouveaux Corneilles, et peut-être alors aurons-nous une belle littérature dramatique, nouvelle ou renouvelée. Je le souhaite, quant à moi, très vivement ; mais je crains bien de ne pouvoir assister à beaucoup de premières de ce genre-là.

Eugène Adenis.

M. ADOLPHE ADERER, *président d'honneur de l'Association de la Critique, rédacteur au Temps, est spécialement chargé de la chronique des théâtres, ses jugements font autorité et sont particulièrement appréciés du public. Comme auteur dramatique, on l'a applaudi sur bien des scènes, notamment à la Comédie-Française avec 1807 en collaboration avec M. Ephraïm, et Comme* ils sont tous ; *à l'Odéon avec la Première* du Misanthrope, l'Agneau sans tache, le Comte d'Egmont *et* Isora; *au Gymnase, avec* l'Un pour l'autre ; *au Vaudeville, avec* Un bon ami ; *à l'Opéra, avec* l'Etoile ; *à l'Opéra-Comique avec* Solange. *Comme romancier,* le Mariage d'un lieutenant, Lucile, l'Oubliée, *lui ont assuré la sympathie de nombreux lecteurs. On doit encore à son érudition éclairée, une remarquable étude sur le* Théâtre à côté *et l'histoire anecdotique des petits théâtres d'amateurs. M. Adolphe Aderer a su, par son affable bienveillance, autant que par ses nombreux mérites littéraires, s'attirer l'estime et l'amitié de tous ses confrères.*

Peut-être, avant de se demander ce que sera « le théâtre de demain », faudrait-il savoir ce que sera « la France de demain ».

J'ai la confiance que, après la victoire, elle n'oubliera pas pendant de longues générations le danger qu'elle a couru.

Pour la première fois de son histoire, la France a eu, jusque dans ses dernières fibres populaires, le sentiment net et profond que son existence même était menacée, qu'il s'agissait non pas seulement de l'anéantir comme nation, mais aussi de la tuer dans sa race et de l'abolir jusque dans les annales et les monuments de son passé. Pour la première fois, elle a [illegible]

d'un regard clairvoyant la férocité de ses ennemis et compris la noirceur de leurs desseins, patiemment combinés contre elle.

Ce sentiment ne s'effacera pas. On retrouvera son influence dans tous les domaines et, par conséquent, dans celui du théâtre.

Pendant une longue période, il n'y eut pas de pièce représentée à Athènes sans qu'y fût rappelée la bataille de Salamine.

Il en sera de même chez nous. Le public assemblé dans une salle de spectacle voudra fortifier sa solidarité nationale en commémorant la victoire qui sauva la patrie. Il demandera en même temps à la scène l'expression des nobles instincts qui sont dans l'âme française et l'exaltation des vertus militaires, politiques et familiales qui font la grandeur et la force d'un peuple.

Adolphe Aderer.

***

Poète d'inspiration montmartroise, M. ALCANTER DE BRAHM *publia, tout d'abord,* les Chansons poilantes, *livre de jeunesse. Du public il est surtout connu comme l'inventeur du point d'ironie. En effet, l'ironie est le signe distinctif de son talent, dans ses romans.* L'arriviste *et* Telle que toujours, *et surtout dans ses trois volumes de réflexions sur le temps, le monde et les choses, intitulés* l'Ostensoir des ironies. *Il est l'auteur des* Critiques d'Ibsen *et d'études sur les merveilles du musée Carnavalet, dont il est secrétaire depuis plusieurs années.*

La Renaissance des Arts et des Lettres est consécutive à toute perturbation capitale de la vie des peuples.

L'histoire nous en fournit les preuves. Le théâtre en France, au lendemain de la guerre européenne actuelle, sera conséquemment ce qu'il plaira d'en faire au Victor Hugo futur ; à celui qui, mettant le sceau du génie sur quelques-unes des innombrables émotions recueillies au long de l'épopée vécue, répondra, en les magnifiant, aux inspirations nationales.

La comédie, nécessaire à son heure, aussi bien que le drame, suscitera des chefs-d'œuvre, et le xxe siècle aura son Molière. Ainsi renaîtra notre théâtre en dépit des cinémas. Mais j'ai lieu de penser, en psychologue, que l'ostracisme voué aux produits d'outre-Rhin ne saura pas s'éterniser. Ces produits trouveront le moyen de franchir la barrière, sous une estampille alliée ou neutre. Et il y aura toujours, hélas, en France, des « commerçants » pour les exploiter, sous couleur d'art.

Tel est mon sentiment.

J'ajoute en passant, qu'à Toulouse, où je suis en mission, les films et la gaudriole l'emportent sur le grand art, avec un entrain extra-national. C'est, je pense, le début de la période d'incubation.

Alcanter de Brahm.

⁂

*Le nom d'*ANDRE ANTOINE *restera indissolublement lié à l'Histoire du Théâtre. Un feu sacré l'anime : ce feu, allumé alors qu'il était employé à la Compagnie du Gaz, ne s'éteindra qu'avec sa vie... dans très longtemps, souhaitons-le pour l'art français. Ayant joué des pièces avec des camarades au* Cercle Gaulois, *André Antoine fonda en* 1887, *le fameux Théâtre Libre où*

il fit de retentissantes créations. Il cessa sa direction en 1894, entra au Gymnase, fut quelques mois co-directeur de l'Odéon avec Paul Ginisty et reprit le 30 septembre 1897 la direction de l'ancienne scène des Menus-Plaisirs devenu le Théâtre Antoine. Il suffit de nommer les auteurs dont il créa des œuvres pour évoquer toute une série glorieuse de manifestations théâtrales : François de Curel, Brieux, Georges Ancey, Abel Hermant, Gabriel Trarieux, Lucien Descaves, Maurice Donnay, Courteline, Léon Gandillot. Sa direction de l'Odéon ne fut pas moins fructueuse pour l'art dramatique et, s'il ne s'enrichit pas à ce métier, il eut du moins la satisfaction d'avoir bien servi son unique maître, ce Démon du Théâtre tyrannique et charmeur.

Votre question est bien embarrassante. Elle comporterait une revue assez étendue des périodes analogues de notre histoire nationale et de leur répercussion sur l'art dramatique, et je ne reste pas assuré que cet examen du passé fournirait des éléments suffisants pour déduire l'avenir.

Je crois bien qu'à leur retour, tous les héros qui auront sauvé notre patrimoine n'éprouveront d'abord qu'un désir absolu de détente. Nous aurions alors un théâtre gai, doucement agréable et insignifiant, propre à remettre en place les nerfs et les sensibilités si durement éprouvés.

Où cela mènerait-il ? hélas !

Retenons enfin que, seuls les vaincus restent lyriques et exaltés ; les victorieux se délassent. Toute la période napoléonienne ne présente qu'une production lamentable. Mais ce qui doit nous rassurer pourtant, c'est que, sous la longue atonie de notre

théâtre depuis *Le Mariage de Figaro*, s'élaborait mystérieusement la floraison romantique.

André Antoine.

***

Poète, chroniqueur et auteur dramatique, l'humoriste ARMORY *a fait valoir en de nombreuses pages un esprit original et très parisien et nul n'a songé à jeter la pierre dans son* Jardin des Piqûres. *Les théâtres de genre ont créé de lui plusieurs petits actes brillants et le Nouveau Théâtre d'Art a représenté deux de ses œuvres plus importantes :* Le Monsieur aux Chrysanthèmes, *qui fit sensation, et* le Furet. *Les revues qu'il donna au Little-Palace, notamment la dernière :* A la Française ! *ont fait apprécier sa verve et sa fantaisie.*

Il me souvient d'un petit naufrage que je fis, jadis, avec une barque de pêche près du cap de la Chèvre. Tandis que nous étions rejetés sur les roches et copieusement arrosés par des lames plus que menaçantes, mon mathurin ne cessait de me répéter : « Croyez-vous que notre tabac ne sera pas trop mouillé? »

Votre question sur l'avenir du théâtre, posée en ces jours, me fait songer à ce vieux pêcheur breton. Mais je dois à la vérité d'ajouter que lorsque, là-bas, j'eus échappé à la mort, je fus heureux de pouvoir fumer une pipe, car notre tabac n'avait pas été entièrement noyé.

Que nous, que le sort dédaigneux laisse des civils, nous préoccupions de l'avenir de l'art dramatique français, c'est notre lot. C'est même notre devoir.

Veillons, plume au bras, sur les bastions du patrimoine intellectuel de la France.

Quel sera le théâtre de demain? Celui d'après-demain se ressentira de l'épopée. Celui de demain sera, je crois, strictement récréatif.

Le music-hall aura la partie belle. Et je conseille aux impresarii d'envisager une chose; à savoir, que les Américains des deux Amériques, une fois la paix signée, se rueront en France pour visiter les champs de bataille. Ils s'arrêteront à Paris. Il faudra les y retenir, capter leur or par des distractions... faciles. Le music-hall de demain ne sera pas encore littéraire.

Le théâtre ne sera pas très nouveau. La bourgeoisie, fatiguée, voudra la distraction honnête. On nous ressortira, tels quels ou à peine modifiés, tous les vieux rossignols du répertoire. Quelques timides essais se grefferont là-dessus et la lutte pour l'émancipation intellectuelle et artistique du théâtre sera entièrement à reprendre.

Ce que devrait être le théâtre en France? Mais, français, tout simplement; français comme Montaigne, Rabelais, Molière, Voltaire, Marivaux, Renan, Henri Becque, Maupassant...

Nous avons des Henri Lavedan, des Gustave Guiches, des O. Mirbeau, des Emile Fabre. Leurs disciples ont été jusqu'ici systématiquement écartés de la scène française par des directeurs illettrés et soucieux d'accaparer nos salles pour des combinaisons. La guerre aura-t-elle tué l'amateurisme et la domination de l'agent théâtral exotique? Peut-être. Si non, nous

poursuivrons dans leurs tranchées ces deux plaies de l'avenir dramatique français.

Armory.

⁂

Poète agréable, en même temps que critique d'esprit, M. LOUIS ARTUS *a donné, au Nouveau-Théâtre, une fantaisie romantique :* La Duchesse Putiphar, *ainsi qu'une pièce en vers :* Clématite ; *au Vaudeville, un acte :* Ce qu'on doit taire ; *à Déjazet, un vaudeville :* Y. T... rue des Dames ; *au Théâtre d'Application* Séduction ; *au Palais-Royal,* la Culotte, 3 *actes avec Sylvane, et* la Poire ; *à Cluny, l'inénarrable* Famille Gaudissart. *Dans ces quelques actes, où l'on respire une gaîté de bon aloi, il nous plaît de trouver des qualités de fine psychologie, d'ironie aimable et de mordant blagueur. A l'Athénée, M. Artus a fait jouer quatre actes :* Cœur de Moineau, *pièce spirituelle, émue, et qui connut le véritable succès ; aux Variétés :* l'Amour en banque *et* les Midinettes.

Je crains que le théâtre de demain ait fort à faire pour attirer vers des œuvres imaginées un public secoué pendant de longs mois par les drames sublimes de la réalité.

Peut-être les pièces gaies, par réaction, réussiront-elles d'abord. Ensuite, comment deviner les tendances ?...

Je crois que le peuple sain et fort que nous sommes répugnera aux spectacles douteux que préféraient avant la guerre nos parasites et nos pires visiteurs et que le public parisien accepterait avec une nonchalance dégoûtée.

La clarté, la gaieté, la divine fantaisie voilà les dons que je souhaite au grand dra-

maturge de demain, au jeune homme qui bientôt nous reviendra du front, avec l'appétit inguérissable de la gloire, et l'habitude pour la mériter des plus nobles moyens.

Louis Artus.

***

Est-il besoin de présenter M. EMILE BERGERAT ? *Le gendre de Théophile Gautier a hérité du grand écrivain le goût romantique des truculences et des joailleries verbales. Les plus grands quotidiens ont publié ses chroniques fantaisistes. Il s'empara joyeusement du masque de Caliban, mais selon une énigme proposée par Henry Bataille, « Ariel est dans Caliban », entendez par là que l'esprit ailé, facétieux, léger s'allie au bon sens positif. Et c'est Ariel qui a donné au poète ce goût de la rime surabondante et milliardaire qui fait qu'on ne parlera plus de rime* banvillesque, *mais de la rime* bergeratesque. *Son libéralisme caustique, sa belle humeur, servis par d'heureuses trouvailles de mots, ont fait d'Emile Bergerat un des plus spirituels enfants de la Muse. Presque toutes les scènes parisiennes se sont honorées de ce qu'il a baptisé ses* ours et fours, *la Comédie-Française a représenté* le Premier baiser, Manon Roland, la Fontaine de Jouvence ; *l'Odéon :* le Nom, le Capitaine Fracasse, la Nuit Florentine ; *le Vaudeville :* Ange Basani, Séparés de corps ; *le Théâtre Libre :* La nuit bergamasque, Myrane... *Ses cartons renferment encore* Madame Royale, François Villon, le Roy d'Yvetot. *Nous ne pouvons oublier de mentionner ses* Poèmes de guerre, *écrits en* 1871, *et que* 1915 *a rendus d'une si piquante actualité.*

Celui-là serait un puissant sorcier qui pronostiquerait à coup sûr, ce que sera le

théâtre et son art, en France, après la guerre ! Votre enquête à ce sujet, pour ma part, me déconcerte. Il n'y a pas de lois auxquelles on puisse en référer.

La haute critique, celle qui vient après coup et lorsque le Temps lui a fait sa besogne, n'a jamais démontré que les mouvements littéraires fussent corrélatifs aux évolutions historiques. Je suis de ceux qui pensent qu'il n'y a entre eux aucune concordance.

Le drame et la tragédie peuvent aussi bien fleurir en temps de paix que la comédie, le vaudeville et la farce, même au milieu d'une conflagration européenne telle que celle qui nous décime. Ici, comme ailleurs, c'est la nature qui commande et, en art, elle est individualiste. Pareil en cela à l'Amour, le génie souffle où il veut, ou plutôt où elle veut. Si, la paix venue, elle nous envoie un Aristophane, il faudra bien le prendre, n'est-ce pas ? Elle ne promet pas un Eschyle à nos lauriers. Alors que vous dire ?

Votre question serait mieux posée, ce me semble, si vous nous demandiez ce que le public de Paris — car la centralisation ne nous en fait pas d'autre — accréditera de préférence sur nos scènes. Il est probable, mais probable seulement et pas davantage, que, sans renoncer aux genres traditionnels, il courra d'abord au « nouveau » dans ces genres. Le goût, l'esprit, l'imagination et la décence, éléments de ce nouveau, qui ne sera d'ailleurs qu'un renouveau, l'attireront pendant quelque temps peut être. Je ne parle pas du style, valeur perdue, et que l'oncle Sarcey a, pendant un demi si-

cle, déclaré inutile au théâtre. Encore faudra-t-il que la nature lui fournisse les rénovateurs.

Certes, la race est bonne et le climat est favorable. C'est ici que les Molière naissent chez les tapissiers. Mais enfin de tous les dons d'art dont elle favorise cette race élue, c'est le don dramatique qui reste le plus rare, comme le merle blanc entre les merles. Donc attendons et ne préjugeons rien, c'est le plus sage.

En somme, et pour me résumer, mon cher confrère, si j'étais directeur de théâtre, sort que je ne souhaite pas à mon pire ennemi, je m'en tirerais en jouant des poètes, je veux dire : des ouvrages de poètes, à tout hasard !...

Emile Bergerat.

Que pouvons-nous ajouter à ces lignes, sinon qu'on ne doit point parler des soixante-dix hivers de Bergerat, mais de ses soixante-dix printemps ?

***

L'éminent critique du Journal des Débats, M. HENRY BIDOU, *a bien voulu consacrer à nous répondre un de ses articles si vivants et si documentés :*

Un de nos confrères fait une enquête, et nous a demandé quel serait, à notre sens, le théâtre de demain. Il faut avouer que personne n'en sait rien. Mais on peut examiner les précédents.

Vingt-trois ans de guerre, de 1792 à 1815, n'ont eu aucun effet immédiat sur le théâtre. Après comme avant la Révolution, on a fait des tragédies. Le drame s'est dé-

veloppé, mais on ne voit pas que les événements y soient pour rien. Les temps nouveaux ont fourni quelques types nouveaux à la comédie, mais sa forme générale n'a pas été changée. Il a fallu un délai de dix à quinze ans, pour que la révolution éclate aussi au théâtre.

Après comme avant la guerre de 1870, les mêmes auteurs ont donné des pièces de même sorte. L'opérette même a survécu à ce grand drame, et n'est morte de sa belle mort que bien des années plus tard. Ce n'est que vers 1885 qu'une nouvelle génération d'écrivains est apparue.

Admettons donc comme une règle que les grands événements de l'histoire mettent une quinzaine d'années à transformer la littérature. Croyons, sur la foi du passé, qu'après la guerre rien ne sera changé, durant quelque temps, à l'esprit du théâtre, et qu'enfin vers 1930, une ère nouvelle commencera.

Que sera cette génération nouvelle? Les romantiques de 1830, les symbolistes de 1855 ont eu pour caractère ce déséquilibre nerveux qui fait les lyriques. Cette fois encore, il est vraisemblable que la secousse de la guerre produira dans la race cette belle maladie. Une génération lyrique succéderait normalement à l'espèce assez positive et réaliste des jeunes écrivains d'aujourd'hui, qui ont succédé eux-mêmes aux raffinés d'il y a vingt ans. Nous avons des boxeurs, nous attendons des mandarins.

Au surplus les lyriques n'ont jamais occupé réellement nos scènes. La carrière dramatique de Hugo tient dans une quin-

zaine d'années, et, commencée par un combat, elle s'achève par un échec. L'école de 1885, n'a presque rien donné, sinon au théâtre, du moins au public. Faut-il penser que la rénovation de l'art littéraire se fera hors de scène?

Le théâtre, au vrai, est une entreprise destinée à faire pleurer les gens ou à les faire rire contre de l'argent. Il est la plus belle forme des arts, mais il est soumis à la loi du succès. Il obéit au goût du public. On a cessé d'aimer le drame historique, comme on a cessé de porter des rubans, et les fabricants ont subi une épreuve comme les industriels de Saint-Chamond. Que deviendra le spectateur de 1930 ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir. Mais nous discernons déjà ce que veut le spectateur de 1915. La terrible réalité lui rend le drame fade. Toute aventure est mesquine, tout conflit puéril aux yeux des témoins de la guerre. Ils goûtent la gaieté. On entrevoit pour les loisirs des héros non pas un théâtre héroïque, mais un théâtre gai, un peu anodin, une résurrection des petits genres.

Au total, après des années d'un intermède douceâtre, on verra sans doute paraître les grandes œuvres nouvelles, véritable fruit de la guerre, mais dont nous ne savons rien. Alors le sang versé refleurira en chefs-d'œuvre, et la victoire des armes deviendra encore la victoire de l'esprit.

Un art naissait pourtant. Tant d'effort dramatique convergeait depuis deux ou trois ans vers la vérité. La comédie et le drame y tendaient à la fois. Le vaudeville devenait scène de mœurs ou trait de ca-

ractère. Plus de déclamation mais un vrai et dur combat, une image plaisante ou tragique des faits. Qu'adviendra-t-il de ce goût nouveau ? Les jeunes hommes auront-ils pris au contact de la plus terrible réalité le goût infaillible du vrai ? Qui le sait !

Henry Bidou.

* *

Poète à la fois moliériste, cornélien et hugolâtre, M. ÉMILE BLÉMONT *a affirmé sa triple piété littéraire dans de nombreux poèmes et dans plusieurs actes en vers représentés à l'Odéon :* Molière à Auteuil, le Barbier de Pézenas, Pierre Corneille, etc... *Il a fait jouer à la Bodinière :* la Raison du moins fort, *au Théâtre de la République :* On demande des quêteuses. *On lui doit aussi des œuvres plus importantes,* [illegible] *telles que* Roger de Naples *et* Quatre-vingt-douze.

Pour prévoir aujourd'hui quelle influence la guerre aura sur notre scène dramatique, il faut d'abord prévoir quelle sera l'issue de la guerre. Je ne crois pas avoir trop de confiance en présageant notre victoire définitive. Alors, que devra être, que sera notre théâtre de demain ?

Notre théâtre d'hier fut, après Sedan comme après Waterloo, un théâtre de vaincus ; l'étranger nous avait envahis sur la scène comme dans la vie. Notre théâtre de demain sera un théâtre de vainqueurs.

Il s'apparentera peut-être à notre théâtre du dix-septième siècle, avec plus de hardiesse et d'ampleur. Peut-être y verra-t-on surgir quelque moderne Eschyle.

quelque autre Corneille ayant l'envergure de Shakespeare et de Hugo, quelque émule populaire du profond et harmonieux Racine, et aussi quelque nouveau Molière avec toutes les libertés d'Aristophane.

Mais certainement, sur la scène comme dans la vie, la France victorieuse, rendue à elle-même, retrouvera son âme et la forme de son âme, reprendra pleine possession et pleine conscience de son vrai génie, de sa mission héroïque et fraternelle d'initiatrice d'une ère nouvelle, et apparaîtra au monde telle qu'elle est réellement, dans un vaste rayonnement de justice et de liberté.

Le théâtre de demain, dégagé des étroites doctrines classiques et des vagues illusions romantiques, dira, comme le bon vieux chansonnier : « N'allons point en Germanie chercher les règles du goût ! » A tous les temps et à tous les peuples il demandera les éléments qu'il jugera utile de s'assimiler ; mais, avant tout, il sera naturel et national, actuel et fécond ; il regardera le présent et l'avenir.

Le théâtre de demain devra être et sera essentiellement français, pour être, par cela même, essentiellement humain.

Le théâtre de demain devra faire et fera infatigablement un allègre et généreux appel à toutes les hautes facultés de l'homme contre toutes les fatalités basses et malfaisantes, contre toutes les frénésies brutales, contre toutes les aberrations inhumaines. Son art sera simplicité, justesse, grâce, sympathie, grandeur et beauté pensives, pénétrante clarté, rythme souverain, sérénité sublime.

Le théâtre de demain devra être et sera une retentissante Ecole de bon sens, de patriotisme et d'humanité, dans une sorte de diffusion intellectuelle et morale, d'accroissement et de perfectionnement mutuels.

Le théâtre de demain devra être et sera, je l'espère fermement, un vivant, vibrant et multiple Panthéon de nos gloires et de notre idéal, où le monde entier célébrera avec nous l'union universelle des cœurs et des âmes.

Emile Blémont.

∴

Le talent de M. JEAN DE BONNEFON *n'est pas, comme certains le prétendent, un talent essentiellement journalistique, mais aussi bien possède les qualités littéraires les plus fines et les plus précieuses. L'autorité de M. de Bonnefon s'est affirmée dans les enquêtes sensationnelles que cet excellent confrère poursuivit, tout d'abord en Allemagne où ses écrits ironiques lui valurent un honorable décret impérial d'expulsion, en 1887. Il se consacra ensuite aux questions ecclésiastiques, qu'il traita de main de maître dans différents journaux. Il a publié sur ce sujet :* Pensées du Vicomte de Bonald. La Politique d'un saint. Le Pape de demain. Les Soutanes politiques. Le Conclave. Lourdes et ses tenanciers, etc., *livres qui firent du bruit dans les milieux pontificaux.*

Vous m'avez fait la faveur de me demander mon opinion sur le théâtre futur. J'ai fermé le 2 août 1914 ma maison prophétique. Je n'ose exprimer que des vœux.

Je souhaite que, parmi les jeunes hommes de lettres qui sont des soldats, il se trouve des Sophocle pour nous donner au

retour de l'expédition, des pièces glorieuses ou simplement belles.

Quant aux *écoles*, je les ignore. Je ne crois qu'au génie et à la personnalité. Je crois aux maîtres, à condition qu'ils ne soient pas suivis d'élèves. L'œuvre de génie que nous espérons peut être inspirée par la guerre ou par une pacifique idylle : qu'importe, si elle a le souffle.

Jean de Bonnefon.

⁂

Ecrivain souple et distingué, M. HENRY BORDEAUX *est un romancier et un critique réputé. Après avoir, dans* Le Petit Journal, *publié une série d'articles de critique, il fit paraître un roman* Jeanne Micheline, *qui attira l'attention. Puis il plaida au barreau de Chambéry, tout en faisant la critique des livres à la* Revue Hebdomadaire. *Ses nombreux romans :* Pays natal, La Voie sans retour, la Peur de vivre, l'Amour en fuite, le Lac noir, les Roquevillard *ont fait reconnaître un talent tendant à l'abstraction, un talent d'esprit pratique et de faculté d'observation.*

Le théâtre de la guerre me retient en ce moment. Mais il y aura de beaux jours pour l'autre après la victoire. Je n'ai pas le loisir de répondre à votre enquête : cependant, je ne crois rien avoir à changer aux préfaces de mes trois volumes, *Le Théâtre et la Vie* où je tâchais de préciser les exigences d'un art national. Vous m'excuserez de vous y renvoyer. La guerre fait apparaître sous un jour cru la vérité des sentiments essentiels à une nation : elle ne les crée pas.

Henry Bordeaux.

Après les débuts difficiles que connaissent la plupart des écrivains sans fortune, M. PAUL BRULAT *tout en étant rédacteur à* la Presse, *au* Journal, *à* l'Evénement, *au* Matin, *publia chaque année un roman :* l'Ame errante, la Rédemption, l'Etreinte. *Ces premières œuvres le révélèrent bien plus comme un penseur, un psychologue emporté par l'ivresse des idées que comme un romancier. Mais après deux livres, dont* le Reporter *et* la Faiseuse de gloire, *critiques véhémentes et remarquées de la presse contemporaine, il conquit le grand public avec un roman très profondément humain :* la Gangue. *Ses autres œuvres :* l'Eldorado, l'Aventure de Cabasson, le Nouveau Candide, Rina, *révèlent un incessant effort de renouvellement ; la vigueur de la pensée accentue l'analyse des caractères et la sincérité des sentiments. Il a fait représenter récemment avec succès trois actes :* La plus grande victoire.

Je pense que nul ne peut prévoir ce que sera demain, à plus forte raison le théâtre de demain. Il est cependant probable que, dans les premiers temps qui suivront la guerre, nous assisterons surtout à des spectacles patriotiques, exaltant l'action féconde et les grands sentiments du devoir, l'héroïsme à tous les degrés et sous tous ses aspects. Puis, sans doute, reviendrons-nous à l'étude vivante de toutes les passions humaines. Je souhaite, pour ma part, voir des pièces qui ne sacrifieront pas tout, ou presque tout, au décor, à la mise en scène, et qui se suffiront à elles-mêmes. En ces dernières années, le théâtre fut trop une fête pour les yeux. Si cette erreur devait persister, nous aurions à redouter plus que jamais la

concurrence du cinéma. Mais je suis convaincu qu'une littérature dramatique nouvelle naîtra de cette tourmente et de la rude leçon des événements.

Paul Brulat.

⁂

Après avoir débuté comme peintre, élève de Debras, M. HENRI CAIN *a transporté ses personnages des toiles sur les planches. Il a écrit, pour d'illustres compositeurs, de multiples livrets : pour Benjamin Godard,* la Vivandière *; pour Massenet,* Sapho, la Navarraise, Cendrillon, Don Quichotte ; *pour Erlanger,* le Juif Polonais. *Il a fait représenter aussi de nombreux drames, notamment* Jacques Callot, *avec Adenis. A collaboré avec Jean Richepin pour* la Belle au Bois dormant, *une poétique féerie interprétée par Sarah Bernhardt.*

La situation de prophète m'intimide énormément, je vous l'avoue, et je crains fort de passer pour un miteux Nostradamus dont les horoscopes sont fournis par l'agence Wolff... ; mais comment résister à l'appel de deux charmants confrères ?

« *Que deviendra le théâtre après la guerre?* » nous demandez-vous...

Eh bien — pour un temps — le public cessera, je crois, de s'intéresser à de sympathiques adultères bien parisiens, et à de menues complications d'existence auxquelles nous attachions de l'importance « autrefois ».

Un cyclone semblera avoir passé sur le théâtre « d'avant la guerre »...

Quelles œuvres résisteront ?... Mystère... mais au lendemain de la Victoire, nos jeunes camarades « seront là » j'en suis

certain pour écrire des œuvres de libre imagination et de noble audace. Avec quel cœur nous leur ferons fête, et soyez-leur indulgents, s'ils réservent — bien souvent — le rôle de gredin à un ex-embusqué « qui en prendra pour son grade ! »

Henri Cain.

⁂

Le distingué administrateur général de la Comédie-Française, M. ALBERT CARRÉ, neveu de Michel Carré, est né à Strasbourg où il fit ses études. Il débuta au Vaudeville, prit la direction du Théâtre de Nancy, puis celle du Vaudeville. Il fut codirecteur du Gymnase avec Porel et sa direction de l'Opéra-Comique fut marquée par d'admirables mises en scène. Comme auteur, il fit représenter la Bosse du Vol, Maître Pierrot, les Beignets du Roy, le Panache blanc, les Premières armes de Louis XV, le Docteur Jojo, la Basoche, le Veglione, la Souricière, la Montagne enchantée. *Comme chroniqueur, il a collaboré longtemps au* Journal d'Alsace. *Il nous a reçu fort aimablement à la Comédie-Française, dans son cabinet « administratorial ».*

« Je ne sais que vous répondre.

D'ailleurs, M. Paul Gavault vous a dit à ce sujet des choses excellentes et je me rallie entièrement à son avis.

Je suis tout à la guerre.

Je suis colonel et, par conséquent, mobilisé.

Je passe mes matinées au Ministère de la Guerre et mes après-midi à lire et relire les communiqués, après avoir expédié ici les affaires courantes.

M. Paul Hervieu sort de mon bureau ; il était venu pour parler de littérature...

nous ne nous sommes entretenus que de la guerre.

Le Théâtre de demain ?

Je ne sais que vous répondre.

Pour la Comédie-Française, il est dans l'armoire aux manuscrits...

(Nous savons qu'il y a dans cette armoire beaucoup de tragédies et de comédies, de la prose et des vers ; entre autres, une nouvelle version du Coup d'aile, *de François de Curel, une adaptation de Silvain, des pièces en vers d'André Rivoire, de René Fauchois.)*

Cette armoire, je ne l'ouvre pas. J'attends.

Je n'ose vous répondre comme je l'ai fait à l'un de vos confrères qui me demandait ce que serait chez nous la saison prochaine comme *premières et reprises :*

— *J'espère que l'on « reprendra » Metz et Strasbourg, et que cela « créera » un durable état de paix fondé sur la justice et sur le droit.*

Je suis très honoré d'avoir été choisi comme administrateur de la Comédie-Française, mais combien je serais plus heureux le jour où l'on me nommerait directeur du Théâtre de Strasbourg !

Réflexion faite, je préfère remettre ma réponse personnelle à votre enquête à l'année prochaine. Alors, je vous promets un bel article.

Sur cette déclaration toute patriotique d'un éminent Parisien demeuré Strasbourgeois de cœur et d'esprit, nous n'avons qu'à nous incliner.

Avec l'antithèse ancestrale de sa patrie, l'Espagne de pénitence et de volupté, de foi et de passion, M. GOMEZ CARRILLO affirma, dans une suite de volumes colorés qui nous promènent à travers tous les pays, son talent descriptif et philosophique qui fait de lui le Pierre Loti de [illegible] mondes. Grand ami de la France, il a fondé l'Espagne, *un journal d'alliance franco-espagnole qui milite vaillamment en notre faveur. Nous donnons — sous sa propre responsabilité — sa réponse d'une violente franchise :*

Je ne sais pas si le théâtre sera demain ce qu'il était hier. Mais je sais que le désir de tout Français devrait être qu'il ne le fût pas.

Vous étiez arrivés, en effet, à faire de l'art dramatique une industrie pour l'exportation. A Paris même, vous le savez, auteurs et directeurs comptaient plus sur le public étranger que sur le public français. De là naturellement, fatalement, un abaissement, un avilissement du théâtre.

Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que, sans ignorer que l'on travaillait pour l'étranger, on calomniait la France, en ce qu'elle a de plus sacré, en sa famille, en ses femmes, en son honneur, et on la présentait au monde comme un peuple où tout était à vendre, où personne ne croyait à rien, où les jeunes filles étaient des demi-vierges et les femmes des catins. Et les hommes politiques, mon Dieu !...

C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de rire quand je vois à présent l'indignation des Capus, des Lavedan, des Flers, devant les calomnies de l'étranger qui vous appelle « un peuple dégénéré ». Mais c'est

vous messieurs les auteurs dramatiques, vous, le grand Lavedan, tout autant que vous autres, les médiocres Flers et Capus, c'est vous tous, qui avez forcé les étrangers à croire à une France sans grandeur

Maintenant même, en pleine épopée, dans le moment le plus sublime peut-être et assurément le plus héroïque de l'histoire de votre pays, quand le cœur de la nation palpite du même élan magnifique, je ne vois que le théâtre qui continue à tâcher de faire voir une France où, pour mériter la Légion d'honneur, il faut, avant tout, avoir une jolie femme... Car n'oubliez pas que *Jalousie* de M. Sacha Guitry est une piece de 1915, et que bientôt elle fera le tour du monde pour montrer aux hommes d'Amérique, d'Afrique et d'Asie, ce que c'est que la France du temps de la guerre.

En somme, je crois qu'après la victoire le théâtre français devrait être tout autre. Mais je crois aussi que les auteurs français, devenus avant tout des industriels, ne voudront pas risquer de ruiner leur commerce en se résignant à être moins drôles et plus forts, et plus vrais, et plus honnêtes, — plus français en un mot.

Gomez Carrillo.

*
* *

Cousin du défunt académicien, M. LEO CLARETIE *s'est fait remarquer par une sagace étude sur* Lesage (1894), *suivie d'ouvrages non moins bien accueillis sur* l'Université moderne *et* Jean-Jacques Rousseau et ses amis. *On lui doit aussi une curieuse histoire des jouets. Chroniqueur et critique littéraire et dramatique, il collabora à plusieurs quotidiens, notamment au* Gaulois

et à La France. *Il a fait à l'Odéon d'érudites conférences sur le théâtre classique.*

Vous me demandez, mon cher ami, quel sera le théâtre de demain ? Voilà au moins une prophétie qui est facile à faire.

Imaginez ce que penseront, ce que sentiront ces jeunes hommes quand ils reviendront victorieux, après avoir vécu des mois d'héroïsme simple et dédaigneux de la réclame ! Quelle mentalité superbe ils nous rapporteront, et quel dédain des mièvreries, des polissonneries, des bêtises !

Le danger rend sérieux. Le sublime ignore le sourire narquois et l'ironie.

Ces gens qui vivent sans fracas des heures cornéliennes seront beaux de sacrifice, fiers de gloire, panachés de bravoure : et c'est en les entendant que leurs fils grandiront !

Ils garderont, comme on a longtemps dans le regard le reflet du soleil fixé en face, ils garderont le culte du courage, de la souffrance utile, consentie et légère, de l'action décidée, rapide, de l'orgueil collectif et de la fraternité attendrie.

Et c'est tout cela qu'ils voudront retrouver au théâtre : car ils seront revenus énergiques ; l'habitude de la conquête les fera indépendants, et nous aurons le plaisir d'applaudir à cette nouveauté : le public précédera, et ne suivra plus l'écrivain, ou mieux, l'éditeur.

Le théâtre participera à ce regain de jeunesse, de fraîcheur propre et salubre, d'élan et d'enthousiasme qui déjà bouillonne dans les veines françaises.

Voyez ce qui se passa au lendemain des guerres de l'Empire. Les jeunes généra-

tions avaient respiré en naissant l'odeur de la poudre. Elles furent belliqueuses, ardentes, éprises des plus généreuses idées, amour, beauté, héroïsme : Musset, Hugo, Lamartine, etc. ; ce fut le romantisme, échevelé, ardent, superbe.

Attendez-vous à un nouvel essor de ce genre, qui préparera 1930.

Et soyons sûrs que des génies exalteront après la paix les splendides héroïsmes de l'heure présente.

Après les guerres médiques : Eschyle.

Après les guerres d'Espagne : Corneille.

Après Napoléon : la pléïade romantique.

Après la guerre : le théâtre vengeur du théâtre d'avant.

Léo Claretie.

***

Critique mordant et amer, M. J. ERNEST-CHARLES *s'est formé les dents dans la mêlée politique. De ces débuts datent ses* Théories sociales, *ses* Praticiens politiques *et son étude sur* Waldeck-Rousseau. *Transportant dans le domaine littéraire son humeur batailleuse et hardie, il a donné lui-même pour objet à sa critique dans sa* Littérature française d'aujourd'hui, *dans sa revue* Le Censeur *et dans ses* Samedis littéraires, *de combattre la littérature industrielle et mercantile au style avili...*

Le théâtre de demain abandonnera le naturalisme dévoyé où il s'attardait encore mais dont, cependant, il se dégageait visiblement les années passées.

Il aura de l'humanité dans la grandeur, ou, si vous n'y trouvez pas d'inconvénients, de la grandeur dans l'humanité. Ses héros

seront d'assez honnêtes gens. Ils seront idéalistes et pas beaucoup plus ennuyeux pour cela.

Plus de théâtre mufle. Plus de pornographie psychologique, plus de pornographie sans épithète. Cela ne signifie nullement que la scène française deviendra pudibonde.

Par ailleurs, on nous donnera des pièces extrêmement gaies et nous ne nous en plaindrons pas. Le petit esprit parisien s'éclipsera. C'est dommage. Il n'était pas sans agrément. Il recommencera de briller tôt ou tard.

Rien ne s'oppose absolument à ce que surgisse un génie dramatique — poète ou prosateur — qui bouleverserait et renouvellerait tout. Si ce génie dramatique ne paraît point, la guerre n'aura pas d'influence positive sur la constitution du théâtre de demain. Elle précipitera et accentuera une évolution qui se produisait déjà, et si nette qu'elle n'avait échappé complètement ni aux auteurs ni aux critiques.

J. Ernest-Charles.

* * *

Romancière et poète, Mme DANIEL-LESUEUR *est, avec les mêmes qualités, un auteur dramatique réputé. Elle débuta, dans le monde littéraire, par deux volumes :* Fleurs d'avril *(poésies)* et le Mariage de Gabrielle *(roman) couronnés par l'Académie Française, qui lui attribua également le grand prix de poésie pour deux recueils de vers:* Sursum Corda, *et* Rêves et visions. *Les nombreux romans que nous lui devons, la suite de sonnets philosophiques qu'elle com-*

posa lui ont acquis une notoriété justifiée. Au théâtre de l'Odéon elle a fait représenter un drame en prose : Fiancée; *au théâtre Féministe:* Hors du mariage ; *au théâtre Sarah-Bernhardt* Le Masque d'Amour. *On peut à bon droit, la considérer comme l'un des plus fervents leaders de la cause féminine.*

Je n'ai pas la prétention de deviner ce que sera le théâtre en France après la guerre. Mais je sais bien ce que je désire qu'il soit. Du fond de l'âme je souhaite qu'il cesse de montrer au monde la femme française telle qu'elle n'est pas.

Notre théâtre est une calomnie systématique de la femme française. Il ne la montre que comme une perpétuelle adultère, une créature qui ne sait être ni mère, ni épouse — amante seulement, et parfois bien vilaine amante!

Au dehors, on nous juge d'après notre théâtre.

J'en suis d'autant plus douloureusement frappée depuis que je prends une part active à la *Croisade des Femmes françaises*, œuvre de propagande patriotique chez les neutres.

Nos meilleurs amis à l'étranger nous disent : « Votre Croisade... elle devrait commencer chez vous, contre les écrivains, vos compatriotes. C'est contre eux que nous luttons, dans nos diverses patries, pour affirmer que la femme française ne ressemble pas toujours à l'héroïne des pièces acclamées à Paris et promenées dans le monde entier. »

Chaque jour, nous entendons des raisonnements de ce genre. Et, dans ces heures où nous, femmes, nous faisons de notre

mieux notre devoir, où nous travaillons pour le bon renom de la France chez les neutres, nous ne saurions décrire le déchirement en nous disant intérieurement : « C'est vrai ! »

Que le théâtre de l'avenir, en France, soit à l'honneur de la femme française, et, par conséquent, de notre admirable Patrie, voilà le vœu que nous formons toutes à la *Croisade des Femmes françaises*.

Daniel-Lesueur.



Ardennais nonchalant et ironique, M. LEON DEVY, *collaborateur de* Fantasio, *a publié deux recueils de fantaisies où les notations en prose à la Jules Renard alternent avec des rimes à la Raoul Ponchon :* Plumes au vent *et* A la Paresseuse.

Il a fait représenter plusieurs pièces en vers écrites en collaboration : Une nuit d'Omphale *(théâtre Fémina) ;* Vers la Nature *(Bouffes-Parisiens) :* La Tentation de Gilles, Myrtil et Sylvanire, les Adieux de Chérubin, *etc... Il a divisé sa réponse en quatre points :*

I. *Le Théâtre avant la guerre.* — Tous les embêtements et toutes les petites saletés de la vie quotidienne, servis sous le nom de : « tranches de vie. »

II. *Le Théâtre pendant la guerre.* — Tous les vieux mélos et tous les vieux vaudevilles comptant une moyenne de quarante ans d'âge.

III. *Le Théâtre après la guerre.* — *a) Ce qu'il devra être :* des œuvres d'idéalité lyrique ou d'imagination fantaisiste, en lieu

reux contraste avec la réalité brutale des dures épreuves passées.

b) Ce qu'il sera : ? ? ?

Léon Devy.

*
* *

Elève du maître César Franck, maître lui-même dans l'art de dispenser les harmonies, M. VINCENT D'INDY *a été surnommé « le musicien des anges ». Nul mieux que lui n'a su faire pleurer les grandes orgues ; il y a, autour de sa musique, des blancheurs et des ailes. Grand prix de composition musicale de la Ville de Paris, directeur actif et pensif de la* Schola Cantorum, *il a fait applaudir, aux Concerts Lamoureux, à l'Opéra, et dans de nombreuses salles,* le Chant de la Cloche, *légende lyrique récemment portée à la scène, la trilogie de* Wallenstein, Fervaal, *drame musical dont il composa le poème,* la Forêt enchantée, *aux vastes symphonies, et d'autres compositions, dont la piété mystique élève vers les joies divines le cœur de la souffrance humaine.*

Vous me demandez quel sera le théâtre de demain ?

Je vous assure que je n'en sais rien du tout...

Tout ce que je puis vous exprimer, c'est le désir très ardent que l'après-guerre fasse ce miracle de faire sortir le théâtre de la voie « exploitation commerciale » où il se traîne, pour lui donner enfin la signification d'art qu'il doit exprimer.

Vincent d'Indy.

Auteur dramatique et romancier, M. JEAN DRAULT *s'est fait une spécialité de joyeusetés militaires fort appréciées dans les casernes. Nos poilus lisent avec délices ses* Contes de la Tranchée. *M. Jean Drault a écrit de nombreux petits actes d'une verve assurée et que son contact constant avec la vie politique alimenta d'observation comique. Il a fait représenter aussi des pièces plus importantes et le Théâtre Cluny lui doit de brillants succès.*

Quel sera le théâtre de demain ? Un théâtre d'action, bien certainement. Le théâtre d'analyse a vécu. Le tragique ou le comique au compte-goutte paraîtraient fades après ce drame de la guerre où l'héroïsme, l'atroce, le sublime, l'affreux, sont notre pain quotidien. Quatre millions d'hommes reviendront du front parmi nous, et ils auront côtoyé la mort tous les jours. Deux millions d'entre eux auront tutoyé l'épopée dans la réalité. Les tragédies de Corneille leur paraîtront de la vie courante, du train-train journalier. Mille poilus illettrés ont employé le truc d'Horace sans savoir qu'il y avait un précédent illustré par la littérature dramatique.

La chinoiserie psychologique nous semblera absurde. La comprendrons-nous ?

Ce sera aussi la mort du théâtre allemand qu'on nous a tant imposé pendant dix ans. A part deux ou trois théâtres de Paris, nos scènes aboutissaient à n'être plus que des succursales du *Deutsches Theater* ou de la *Kammerspiele* dirigés par Max Reinhardt, l'importateur de cette *Kul-tur* qui s'effondra [illegible]. Le théâtre allemand étant mort, sa fille [illegible] la

pièce à thèse me semble désormais bien malade.

Je crois à un retour aux traditions françaises du théâtre, et ce, d'autant que nos auteurs auront à labourer un champ nouveau, retourné par la guerre et d'où la fuligineuse atmosphère boche est déjà éliminée.

Le théâtre redeviendra donc français et par ses sujets et par sa facture.

Il achèvera de s'éloigner du romantisme. Car on ne s'est jamais autant aperçu que nous sommes des classiques et qu'Ils étaient des romantiques. Le romantisme, c'était déjà le kolossal ; seulement, en 1830, on l'avait habillé à la française. Le manque de mesure ne s'en faisait pas moins sentir dans les chevelures trop abondantes ou les gilets trop voyants de ses partisans.

Maintenant, n'est-ce pas, si les Boches reviennent faire du théâtre chez nous, après s'être naturalisés Suisses et si nous applaudissons l'opérette bernoise sans nous apercevoir qu'elle était déjà l'opérette austro-hongroise, c'est que nous serions un peuple à qui les plus rudes leçons ne peuvent profiter et qui ne voit pas plus loin que le bout du faux nez de son plus implacable ennemi.

Jean Drault

*
* *

Une haute autorité sous une bonhomie spirituelle, tel est M. Bonnier Ortolan, dit PIERRE ELZEAR. *Avocat, il plaida en* 1870 *aux côtés d'Arago ; engagé volontaire, a combattu à la Malmaison et à Champigny ; a combattu également en littérature dans* la Renaissance littéraire et artistique, *qu'il*

fonda avec Jean Aicard et Emile Blémont. Au théâtre, il a fait applaudir le Grand Frère, *et* Racine sifflé *à l'Odéon,* le Cousin Florestan *au Gymnase,* le Nabab, *cinq actes, d'après Daudet, et* le Marchand de Pastèques *au Vaudeville,* Jak Tempête *à l'Ambigu,* Bug Jargal, *d'après Victor Hugo, au théâtre de la République, et* l'Oiseau Bleu *avec Sarah Bernhardt. Il est aussi l'auteur d'un* Faust *en vers écrit avec Aicard et reçu à seconde lecture à la Comédie-Française. Il a publié sa fidèle adaptation du* Bel Ami, *de Maupassant, alors qu'on représentait au Vaudeville celle de Nozière.*

Vous me posez une question qui, pour une réponse complète, exigerait un gros volume in-quarto. Je m'efforcerai d'être plus bref. Ce que devrait être le théâtre après la guerre ? En vous répondant, je crains de paraître enfantin et, à mon âge, rien n'est plus dangereux qu'une telle rechute.

Je me contenterais, pour ma part, de voir le théâtre revenir aux traditions de jadis, quand les jeunes auteurs trouvaient accueil dans les théâtres subventionnés et même dans les autres, sauf à subir, à leur début, des collaborations ou des conseils utiles.

Je voudrais que les directeurs ne fussent pas uniquement des hommes d'affaires, et, moins modestes, choisissent eux-mêmes les pièces qu'ils jugeraient intéressantes.

En dehors de toute combinaison avec des banquiers amoureux, des amateurs fortunés ou des couturières, qu'on nous donne simplement l'équivalent du *Mariage de Figaro*, des *Effrontés*, du *Gendre de M. Poirier*, ou de *Cyrano de Bergerac*, et la France restera, au théâtre comme dans

la littérature, la Reine de l'intelligence : c'est la seule royauté qui compte.

Vous voyez que j'ai manqué le train, que je suis passablement gaga, et qu'il reste à me coiffer d'un bourrelet et à m'offrir un hochet d'ivoire... ou d'os, selon la fortune du donateur.

Ce que sera le théâtre après la guerre ? Il est inutile de se leurrer. L'activité matérielle ne s'est jamais exercée qu'aux dépens de l'activité intellectuelle, de même que tout progrès scientifique correspond à une décadence morale. Voici donc tout ce que je puis prophétiser :

— Nous sommes délivrés du snobisme allemand : il restera, il est vrai, le snobisme russe.

« Sauf quelques exceptions, les théâtres seront meilleur marché, d'autant que la guerre aura ruiné beaucoup de gens, déjà enclins à l'économie.

« La pièce patriotique, après la victoire n'aura plus longtemps cours. Il serait de mauvais goût d'ailleurs d'écraser des vaincus. Reste à savoir — et sur ce point je n'ose rien prédire — si le gouvernement futur continuera à protéger le music-hall, le café-concert et le cinéma aux dépens du théâtre.

« Enfin — tout mon cœur le souhaite — qu'il surgisse un auteur dramatique, maître de la passion ou de la satire, poète ou prosateur, et je regretterai de n'être pas quadrumane pour pouvoir mieux l'applaudir ! »

Pierre Elzéar.

C'est comme adaptateur surtout qu'on connaît M. PIERRE FRONDAIE *qui porta à la scène* la Femme et le Pantin, *et l'*Aphrodite *de Pierre Louys,* l'Homme qui assassina *de Claude Farrère, et* Colette Baudoche *de Maurice Barrès. Mais il est aussi l'auteur de* Montmartre (*Vaudeville*), Blanche Câline (*Théâtre Michel*) *et* Rose Flamberge, *une aimable comédie en vers. Son recueil de poèmes* Pierres de Lune *a bien l'éclat rêveur et changeant de ces larmes de clarté.*

Je réponds un peu tardivement à la question que vous voulez bien me poser : Quel sera le théâtre de demain ? Et je comprends que vous la posiez.

Demander quel sera le théâtre de demain, c'est un peu demander quelle sera la France de demain... parce que, qu'on le nie ou non, le théâtre est le miroir à mille faces devant lequel se pose un peuple ; le théâtre, c'est le reflet de la société.

Je pense donc et je crois que nous aurons un théâtre victorieux.

Je n'entends pas, en m'exprimant ainsi, un théâtre guerrier et traitant exclusivement des problèmes héroïques. Non. L'héroïsme, le peuple de France aura suffisamment prouvé le sien pour ne pas exiger que sans cesse on lui en parle.

Nous serons au lendemain de l'héroïsme et ce que d'abord nous aurons reconquis, c'est l'équilibre intellectuel, c'est la santé morale, c'est le sentiment de la tradition nationale, soit le bon sens, la clarté, l'honnêteté des sentiments, le goût des choses pures, l'aversion de toutes les outrances ! En un mot, un classicisme filtré de toutes les impuretés ennemies, qui lentement nous envahissaient !

Un théâtre qui aura la lumière de la Provence, la limpidité de la Touraine, la malice de la Normandie, l'esprit de Paris ! Vous me comprenez ?

Un théâtre sans romantisme, le romantisme ayant été le commencement de la maladie française.

La France est guérie. Nous nous efforcerons donc de lui donner du rire, des larmes, des histoires saines.

Et le talent fera le reste.

Pierre Frondaie.

***

Fils du philosophe et sociologue français, M. FUNCK-BRENTANO, *archiviste et paléologue, est l'auteur d'intéressants travaux historiques. Il a effleuré d'une plume alerte les secrets des époques passées, enfouis dans les écrits les plus arides. On lui doit* Philippe-le-Bel en Flandre, Légendes et Archives de la Bastille, le Drame des Poisons, l'Affaire du Collier, les Brigands, les Lettres de cachet à Paris, les Nouvellistes, etc. *M. Funck-Brentano nous a, fort à propos, révélé la vie, la coutume et les revers des comédiens des beaux siècles. Ainsi nous eûmes* La Bastille des Comédiens, *et, à l'Athénée, une charmante comédie* : L'Amour en cage.

Que sera le théâtre français de demain? il sera ce que Paris sera demain, car le théâtre en France est le théâtre Parisien. Je crois que, après la guerre, Paris sera de plus en plus le centre d'attraction de l'Univers, et en prenant ce mot dans le sens grave et dans le sens léger. Les étrangers vont beaucoup plus au théâtre que les nationaux : et puis ils paient tous leurs places. Le théâtre Français dépendra donc de plus en plus du goût étranger et de sa

frivolité aussi, car, en voyage, on aime beaucoup à s'amuser. Pour ma part je rêverais un retour au bon théâtre, solide et substantiel que connurent nos arrière-grands-pères : ce théâtre qui fut fondé par Balzac et dont Emile Augier a été le plus robuste représentant : mais je crains qu'il n'y ait là qu'un rêve. Je crois à l'avenir du théâtre selon la formule américaine. Mais l'art ? me direz-vous. L'art est d'être de son temps.

Funck-Brentano.

⁂

Directeur actuel de l'Odéon, M. PAUL GAVAULT, *se montre digne de sa mission par sa science et son amour du théâtre. On lui a reproché naguère d'être « un homme de métier ». Mais il a répliqué logiquement que, désirant exercer la profession d'auteur dramatique, il avait cru bon d'apprendre les lois de son art afin de pouvoir les appliquer. Passé maître dans l'art si difficile d'amuser, il se justifie par les titres mêmes de ses nombreux succès depuis* le Papa de Francine (1897) *jusqu'au* Bonheur sous la main (1912), Madame Flirt, l'Enfant du Miracle, Mlle Josette, ma femme, la Petite Chocolatière, Monsieur Zéro, l'Idée de Françoise. *Il a également abordé avec succès la comédie historique dans* le Frisson de l'Aigle.

Que sera le théâtre de demain, me demandez-vous ? Je suppose que vous désirez avoir, non point une réponse à une devinette, indigne de la gravité de l'heure, mais l'expression d'un désir.

Eh bien, je souhaiterais que notre théâtre fût, au moins pour un temps, exclusivement français. Je ne voudrais pas que s'apaisât trop vite cette crise salutaire

d'exaltation nationale provoquée par l'agression allemande et je voudrais à la France dramatique la même attitude que l'on observe dans les familles frappées d'un grand deuil et qui, fermant la porte aux étrangers, ne trouvent de consolation que dans une douleur qu'elles ne partagent avec personne.

Quant aux tendances du théâtre de demain, j'ai la certitude qu'elles seront, comme hier, aussi diverses et variées, que le tempérament même de notre pays. On trouve toutes les fleurs dans les bouquets de nos jardins de France.

Si vous m'aviez demandé ce que deviendra après la guerre le théâtre d'hier, je vous eusse répondu avec plus de certitude. Quand un cyclone s'est abattu sur la forêt et que, la tourmente passée et le calme revenu, vous jetez un coup d'œil sur ses taillis dévastés, que de surprises vous réserve l'effort de destruction ! Tel arbrisseau a résisté, qui semblait devoir être emporté au premier souffle de la rafale ; tel arbre qui s'élevait, en apparence orgueilleux et fort, gît sur le sol, déraciné, foudroyé. C'est qu'il y avait dans l'arbrisseau la vertu secrète capable de dominer l'ouragan ; c'est que le chêne vaincu n'avait pas su pousser assez avant ses racines dans la terre.

Ainsi verrons-nous, j'en ai la certitude, périr des gloires jugées impérissables, s'élever des réputations estimées trop frêles.

Le temps se fût chargé sans doute de cette mise en place, la guerre victorieuse aura précipité le jugement du temps.

Paul Gavault,

directeur du théâtre de l'Odéon.

Ecrivain spirituel, joignant la gaieté à l'ironie, M. AUGUSTE GERMAIN, *à la fois chroniqueur, romancier et auteur dramatique, a publié des fantaisies parisiennes et des romans :* Christine, les Agités dramatiques, Bichette, Nos P[illegible], Théâtreuses, En tête, Polichinelle, les Etoiles. *Dans ses nombreuses comédies, notamment dans* la Paix du foyer, [illegible] grand succès, l'Etranger, Nuit d'été, *on trouve le joyeux souffle de la satire qui se reconnaît aussi dans les articles qu'il donne à* Monsieur Tout-le-Monde *et* le Capitaine Fracasse.

Le théâtre est le reflet des mœurs. Le théâtre d'après la guerre dépeindra donc des mœurs nouvelles provoquées par la guerre.

Car peut-on, à l'heure actuelle, préciser ce que seront celles-ci ? Evidemment non.

Aussi décréter dès aujourd'hui ce que devrait être le théâtre futur, ne serait-ce pas se livrer à un jeu un peu téméraire et vain à la fois ?

Les auteurs, j'entends ceux qui ne cèdent pas aux caprices de la mode, travaillent et agissent, chacun selon son propre tempérament. Les conseils des critiques n'influent pas sur eux. Ce sont eux qui mènent la critique. En un mot, on n'impose pas une formule aux artistes. Ce sont eux qui la trouvent et la mettent en œuvre.

Tout le reste n'est que vœux platoniques et illusoires.

Auguste Germain.

Chroniqueur, bibliographe, critique d'art et de lettres, poète, romancier, auteur dramatique, directeur de théâtre, M. PAUL GINISTY *a dépensé dans sa carrière multipliée, une infatigable ardeur artistique et littéraire.*

Dans ses vers : les Idylles parisiennes ; *dans ses fantaisies :* Manuel du parfait réserviste, Paris à la loupe, etc. ; *dans ses chroniques :* Choses et gens de théâtre ; *dans ses études :* l'Année littéraire (*suite de volumes qui fait autorité*) ; *dans ses romans :* la Fange, la Remplaçante, etc... ; *dans ses pièces :* Crime et châtiment, les Deux Tourtereaux, Jeune premier, Louis XVII, Catherine de Rimini, *etc... il s'est affirmé écrivain alerte et personnel. Sa direction du second Théâtre français fut particulièrement heureuse. Son nom restera inséparable de l'histoire de l'art dramatique en ces trente dernières années.*

Il est toujours aventureux, et, le plus souvent, assez vain de prétendre prophétiser.

Que sera le théâtre après la guerre ? On ne peut que dire ce qu'il devrait être : vraiment national, sain, vigoureux, régénéré, si le mot n'était pas excessif, car enfin, l'an dernier même, des œuvres faisant honneur à notre art dramatique furent données.

Mais, après les grandes choses que nous aurons vues, après une période d'épopée, pourra-t-on se plaire encore aux études de cas anormaux, aux analyses quintessencées de toutes les formes d'égoïsme, aux misères morales étalées avec dilettantisme ? Il semble qu'on attendra du théâtre

un souffle généreux. Un certain nombre de pièces récentes courront le risque de paraître bien démodées. On peut croire qu'elles « dateront » singulièrement.

Qui sait, pourtant ? Après la guerre de 1870-71, y eut-il une transformation complète ? A la réouverture d'octobre, le théâtre attesta sa vitalité, et la saison fut brillante. Les auteurs illustres continuèrent à faire jouer des ouvrages importants, qui, d'ailleurs, avaient été écrits au moins un an auparavant. Les autres ne modifièrent pas beaucoup leurs habitudes, et les événements qui venaient de s'accomplir ne parurent pas avoir eu une action bien décisive ni sur eux, ni sur le public. Comme après les grandes secousses il y eut une large place pour les pièces gaies.

Les critiques, en reprenant leur feuilleton, avaient escompté une rénovation théâtrale, et ce fut le train ordinaire des choses qui recommença.

Nous étions, il est vrai, des vaincus, et ce n'était même qu'avec discrétion que les sentiments qui étaient dans les cœurs pouvaient être exprimés. Les destinées nouvelles qu'aura méritées notre pays par son magnifique effort susciteront peut-être dans tous les arts un enthousiasme producteur d'œuvres fortes. On sent, en tout cas, quel serait le devoir des écrivains dramatiques, ayant à concourir à cette floraison de la pensée française qui suivra la victoire : on pourrait dire qu'on sent aussi quelles seront alors leurs responsabilités.

Paul Ginisty.

Polémiste ardent, M. URBAIN GOHIER *eut une vie politique mouvementée. Il fit ses débuts journalistiques au* Soleil, *où sa collaboration fut extrêmement brillante. Après avoir, d'une plume acerbe, combattu de droite et gauche, M. Urbain Gohier a, depuis quelques années, écrit des chroniques à* L'Œuvre, *de Gustave Téry, et au* Journal.

Vous me demandez quel sera le théâtre de demain, et quel il devrait être. Ce n'est pas du tout la même chose.

Le théâtre de demain *devrait être* purement français, c'est-à-dire sain, gai, moral, réconfortant.

Il sera plus juif que jamais, c'est-à-dire morbide, mercantile, hystériquement patriotique pour exploiter le dernier filon. Et la fausseté de l'inspiration sera d'autant plus choquante qu'elle déformera des sentiments plus délicats.

Qu'est-ce que la guerre a changé au tripot dramatique ?

L'usine, les commanditaires, les fabricants et les courtiers sont les mêmes ; pourquoi donneraient-ils un autre produit ? Et pourquoi les innocents Français en exigeraient-ils un autre, quand la même organisation de publicité leur répétera sans relâche que celui-là est le meilleur ou même le seul ?

Le théâtre national que vous souhaitez se constituerait si la nation française se reconstituait. Mais il ne suffit pas de chasser les Allemands pour que notre race redevienne maîtresse de son sol, de son développement économique et de sa vie intellectuelle.

Urbain Gohier.

Issu d'une vieille famille bretonne, le poète OLIVIER DE GOURCUFF *a chanté les grisailles du pays d'Armor et les chaudes lumières du littoral. Breton bretonnant, il est toujours l'amoureux de ses landes farouches.*

Il commença sa carrière dans les journaux de Bretagne, fut secrétaire de la Société des Bibliophiles bretons, puis rédacteur en chef de la Revue de Bretagne. *Il s'établit à Paris en 1889, mais la nostalgie de la terre natale lui inspira des poèmes émouvants ;* Médaillons bretons, Gens de Bretagne. *Il composa* les Rimes d'amour et du hasard, le Rêve et la vie, Sur la route, Hugophilies, *mélange de proses et vers. Il a fait un roman,* les Noces Sanglantes, *une* Anthologie des poètes bretons du XVIIe siècle. *Auteur dramatique, il a fait jouer en province un grand nombre de petites pièces de théâtre ; d'autres furent représentées à l'Odéon et à la Comédie-Française, à l'occasion des anniversaires de Corneille et de Racine.*

Ceux qui comme moi ont vu les deux guerres peuvent répéter ce que Francisque Sarcey écrivait après 1870 à Jules Lacroix « Nous avons trop vécu » — mais vous avez raison, ils ne peuvent se désintéresser de l'avenir de notre théâtre qui est intimement lié à l'avenir du pays lui-même.

Je ne suis pas plus inquiet de l'un de ces avenirs que de l'autre. Au pays s'applique toujours la devise de Paris. Quant au théâtre, il sortira de la période de recueillement qu'il traverse, retrempé, lui aussi et assaini.

Assaini, d'abord, de toutes les turpitudes et niaiseries allemandes dont notre snobisme imbécile retardait depuis quelques années sa marche. Ceci s'applique autant

à la musique de Wagner et des sous-Wagner qu'à l'art (?) dramatique de Hauptmann et de Sudermann, fort dignes l'un et l'autre d'avoir signé le manifeste des « intellectuels » de là-bas.

J'espère que nous en avons fini une bonne fois avec les *Vieil Heidelberg*, avec les *Haensel et Graetel* ineptes.

En fait d'exotisme, Shakespeare et les Espagnols qui représentent avec notre dix-septième siècle, ce que le théâtre a produit de plus grand depuis les Grecs, peuvent et doivent nous suffire. Que l'on s'aventure un peu en Russie avec Tolstoï, un peu en Norwège, avec Ibsen — j'y consens encore, à condition de ne pas s'y attarder.

Restons Français. Si notre théâtre national des trois derniers siècles nous réserve le plus beau voyage de découvertes, si la Comédie-Française, l'Odéon et peut-être, la moisson devenant trop abondante, un troisième Théâtre Français, se doivent à eux-mêmes de remettre à la scène avec tel chef d'œuvre oublié de notre père Corneille, *La Mort de Pompée* ou *Don Sanche d'Aragon*, le *Saint Genest* de Rotrou, la *Marianne*, de Tristan ; la *Mérope*, de Voltaire ; le *Marino Faliéro*, de Casimir Delavigne ; le *Galilée*, de Ponsard ; *Madame de Montarcy*, de Louis Bouilhet, *les Jacobites* de Coppée ; si le charmant répertoire comique qui va de Regnard à Collin d'Harleville, de Dancourt à Picard et Alexandre Duval nous promet les plus délicates surprises, quelle ardeur ne devra pas animer nos maîtres contemporains représentants de la pure tradition

française, un Rostand, un Hervieu, un Richepin, un Lavedan, un Donnay, un Brieux, pour produire et susciter des œuvres en parfaite harmonie avec le génie national.

Voilà quel devra être le théâtre de demain. Si je le vois se réaliser dans son passé, dans son présent, je n'aurai tout de même pas trop vécu.

Olivier de Courcuff.

*
* *

C'est en artiste un peu bohême, en charmant fantaisiste que M. REMY DE GOURMONT *nous adresse sa réponse. On raconte qu'étant venu de sa ville natale de Bazoches à Paris (en Basochien sans doute), il entra par hasard à la Bibliothèque Nationale, et séduit par de rares manuscrits, et de précieux incunables n'en sortit plus. Il fut nommé bibliothécaire et par quelques lignes d'humour parues dans un quotidien scandalisa ses poussiéreux confrères et fut jésuitiquement révoqué. De dépit, il fonda la revue* l'Ymagier *et l'illustra lui même de belles proses esthétiques. Puis, sa verve originale et sans cesse renouvelée s'épandit dans les quotidiens et dans les revues artistiques. Il a publié notamment* Merlette, les Français au Canada, le Château singulier, le Pèlerin du silence, le Livre des Masques, le Vieux Roi, le Songe d'une femme, les Saintes du Paradis *dont les titres seuls témoignent d'un goût et d'un éclectisme raffinés.*

Pour répondre à votre enquête, il faudrait que je désirasse quelque chose en fait de théâtre, mais il se trouve précisément que je m'en désintéresse. Sur quoi me baser

alors pour avoir l'air de prévoir vers quel sens il se modifiera, s'il doit se modifier ?

Qu'il y ait toujours de jolies actrices et qu'elles soient sans talent, ce qui leur donne des prétentions, cela me suffit.

Rémy de Gourmont.

Nos lecteurs ne prendront certainement pas au sérieux cette épître écrite un peu par dessous la jambe — par dessous quelque jolie jambe, si nous en jugeons du moins par la lettre et l'esprit — le véritable esprit français.

***

En des harmonies lumineuses, selon le rythme alterné des prosodies classiques et des libertés nouvelles, M. FERNAND GREGH *a célébré* la Maison de l'Enfance, *pleine de joies et de souvenirs, et* la Beauté de vivre, *dans les doubles splendeurs de la Nature et de la Pensée. On peut trouver dans ces deux recueils, dont l'Académie française distingua le premier, la belle conception d'un art rajeuni par la chaleur de la vie sociale. Fernand Gregh est, en outre, l'auteur d'une féerie en vers,* La Belle au Bois dormant, *dont l'exquis prologue nous a fait regretter, lors de sa publication, de n'avoir pu applaudir au théâtre l'œuvre intégrale :*

Loin sont les soucis de naguère!
On est soldat, — le reste a fui,
Et le seul théâtre, aujourd'hui,
C'est le théâtre de la guerre.

Excusez cette boutade, n'y voyez que le désir de vous répondre tout de même quelques lignes, et croyez, je vous prie, à mes sentiments les meilleurs.

Fernand Gregh.

Nous lui répondrons sur le même mode :

Mais le théâtre de demain
Dans celui du jour se prépare
Il s'en sépare et le répare
Il compare et déjà se pare
Et l'avenir lui tend la main !

⁂

Tout d'abord disciple de Zola, M. GUSTAVE GUICHES *se sépara de lui, avec les frères Rosny et Lucien Descaves et signa la protestation des cinq contre* la Terre. *Chroniqueur et nouvelliste spirituel, il est surtout un romancier.* Céleste Prudhomat, (porté l'an dernier au théâtre, à l'Opéra-Comique), l'Ennemi, l'Imprévu, Au fil de la vie, la Femme du voisin, *sont ses meilleures œuvres. Avec Henri Lavedan, il a fait représenter, au théâtre,* les Quarts d'heure. *Seul, il fit jouer* Snob, le Nuage, Chacun sa vie, *à la Comédie-Française.*

Quelques jours absent de Paris, je n'ai pu répondre immédiatement à la question que vous voulez bien m'adresser. Je m'en excuse parce que j'eusse voulu être empressé et je m'en félicite parce que je peux être prudent.

Quelle dangereuse question, mon cher confrère ! Ne sentez-vous pas, en demandant : « Quel sera le théâtre de demain ? » que vous induisez les auteurs à prophétiser, de la meilleure foi du monde, chacun le triomphe de son esthétique en même temps que la mort infaillible du « genre » concurrent ?

L'auteur gai n'est-il pas tenté de s'écrier : « « Enfin, nous en avons fini avec ces productions chlorotiques et macabres ! Le rire ! notre rire ! demain nous rendra

notre rire ! », tandis que l'auteur grave proclame : « Assez de sornettes ! Demain est à la pensée ! » Comme l'auteur tragique profère : « La passion ! la passion nous revient ! Plus de mièvreries ! des muscles ! du sang ! de la mort ! »

Sans doute il est permis d'affirmer que le théâtre comtemporain eut, jusqu'à ce jour, un peu trop de « vague à l'âme ». Néanmoins, il produisit des œuvres intéressantes, même fortes, spectacles en lesquels le public reconnaissait « qu'il y avait quelque chose » et auxquels il allait peu et des œuvres légères, spectacles auxquels il allait davantage en déclarant toutefois « qu'il n'y avait rien du tout ».

A l'une de ces dernières pièces, une dame qui pourtant semblait avoir toute sa raison sanglotait. Or, la fadeur de cette comédie légère « à pointe de sentiment » était telle que, vraiment elle eût pu provoquer une indisposition. Alors, complétant cette question : « Que sera le théâtre de demain », ne faudrait-il pas poser celle-ci : « Que sera le public de demain ? »

Il y a, entre le spectateur et l'auteur, une dépendance si impérieusement réciproque qu'il est difficile de désigner celui qui s'impose à l'autre. On peut donc prévoir que, simultanément, ils bénéficieront de la secousse morale qui débarrassera l'un de ses complaisances, l'autre de sa neurasthénie ainsi que de son snobisme international, et que tous deux voudront des œuvres ardemment dramatiques ou joyeuses, triomphalement et exclusivement issues du clair génie français. Ils voudront des œuvres qui..... Mais je m'arrête. Vous me direz

que je me préoccupe déjà de la pièce à laquelle vous vous figurez que je travaille, pièce à laquelle tout auteur dramatique s'interdit de penser avant que soit conclue la paix victorieuse pour nous et durable pour tous.

Gustave Guiches.



Après avoir vécu la jeunesse mélancolique et pensive du Petit Chose, *ce qui lui assura la précieuse amitié d'Alphonse Daudet,* M. HAN RYNER, *qui donna un aspect hollandais à son nom véritable de Henri Ner, s'est fait remarquer tout d'abord par de violentes satires de nos contemporains, sous le titre :* Prostitués. *Mais l'âge a apporté à l'écrivain une philosophique sérénité en lui sculptant le masque de Socrate. Parmi ses nombreux romans,* le Sphinx Rouge *et* le Fils du Silence *méritent une mention spéciale. Un essai de théâtre* Vive le Roi ! *à l'Odéon, suscita d'ardentes controverses. Ses paraboles évangéliques et ses proses généreuses lui ont valu l'invisible et pourtant radieuse couronne de « prince des conteurs ».*

A regarder un peu loin et au delà du trouble premier, il me semble difficile d'accorder à la guerre une influence qui ne soit pas purement négative. Toute hypothèse sur le théâtre de demain ne peut être, sur le terrain apparemment libre de l'avenir, que la projection d'un désir d'aujourd'hui ou d'une crainte de maintenant.

Cette influence, toute négative, de la guerre, je ne connais même aucun moyen d'en mesurer la force et la profondeur.

Jusqu'à quel point ce qui existait sera-t-il tué ? Les racines seront-elles arrachées, laissant la terre ouverte, et avide d'une se-

mence nouvelle ? Ou l'arbre foudroyé nous encombrera-t-il de toute une famille de rejetons ?

Bien fin qui devinerait. Bien téméraire qui se hasarderait à affirmer ou à nier.

Je suis plus à mon aise pour exprimer des vœux.

Je souhaite un théâtre souple et multiple. Qu'il dise héroïquement un large et haut idéal de bonté vaillante et d'émouvante humanité. Qu'il fouille profondément le réel et qu'il pénètre jusqu'à cette âme d'éternité qui fait rire, sourire ou pleurer le visage de l'heure. Je lui souhaite grâce et force, beauté noble et vérité hardie, l'observation malicieuse, et le grand rire qui se débride et retentit. Je lui souhaite un Corneille ou un Racine, et qu'il ait aussi son Molière, son Marivaux et son Beaumarchais.

Croyez bien, mes chers confrères, que c'est à regret que je ne donne pas à mes souhaits l'allure fervente et confiante de la prophétie.

Han Ryner.

***

Lorsque, sous le pseudonyme du sire de Chambly, M. EDMOND HARAUCOURT *actuellement conservateur au Musée de Cluny, publia, en* 1883, *son œuvre de début :* La Légende des sexes, poèmes hystériques, *on crut reconnaître en lui un versificateur baudelairien, au verbe en fièvre. Depuis, ses productions l'ont révélé comme un écrivain maître de sa forme, d'une inspiration triste avec énergie, orgueilleuse avec mélancolie. Ses recueils :* L'Ame nue, *et* Seul, *l'ont classé comme l'un des plus purs poètes modernes. Son roman* Amis (1887) *est*

une curieuse étude de psychologie. Au théâtre, M. Haraucourt n'a remporté que des succès, d'abord avec son adaptation de Shylock, *mais surtout avec son beau drame de* La Passion *« mystère en deux chants et six parties ». Il a fait représenter, en 1900, à la Porte-Saint-Martin, un essai de théâtre populaire :* Jean-Bart, *drame en prose, puis, au même théâtre :* les Oberlé, *d'après René Bazin :*

Vous me demandez ce que sera le théâtre de demain. — Je ne veux pas le savoir, et surtout je n'en veux rien dire. Non pas que je m'en désintéresse ou que je n'aie point, comme tout le monde, quelque prophétie à formuler ; mais j'estime qu'il n'y a jamais eu de meilleur moment pour se taire, sur cette question-là et sur d'autres.

Le siècle où nous vivons est gigantesque ; il n'y en a pas eu de plus grand dans l'histoire ; aucun autre n'a travaillé plus formidablement à l'incubation de l'avenir : il est genèse, il crée, il est humainement divin. Un mystère est en lui, un sacre est sur lui, une religion autour de lui : il y aurait profanation à en vouloir pénétrer les arcanes. Attendons respectueusement son œuvre, sans prétendre à la dénoncer par avance, et craignons de l'influencer, si faiblement que ce puisse être. Ne parlons pas. N'essayons pas de diriger, avec une idée ancienne, la pensée du futur.

Pour qu'elle soit pleinement elle-même, il faut qu'elle éclose librement, sans souci de nous plaire, de nous obéir, ou de nous contredire. Les jeunes hommes qui se battent pour fonder l'avenir doivent garder le privilège de le façonner à leur guise. Eux-mêmes ne savent pas encore ce qu'ils en fe-

ront : de quel droit irions-nous le leur dire ? Ils ont le bonheur de combattre et nous pouvons le leur envier : mais quand ils recueilleront le fruit de leur victoire, nous n'aurons aucun titre à le leur disputer. A l'instant tragique où on semait du sang, nous ne fûmes que les spectateurs, et spectateurs nous resterons au jour de la récolte.

Soyez libres, mes gars ! Vous êtes des héros, vous resterez les maîtres ! Vos « chers-maîtres » d'hier abdiquent entre vos mains. Le Cid, après la bataille, balayait les écuries de son père : mais l'épée du Campeador n'avait pas bouleversé les destins du monde, et la bataille d'aujourd'hui aura fait tant de décombres que tout est nettoyé d'avance. Vous ne balayerez pas, vous bâtirez.

Allez-y gaiement, comme à l'assaut. Durant la guerre, je vous ai regardés, avec amour ; après la guerre, je vous écouterai. Je ne demande qu'à vivre assez pour vous entendre et savoir ce que vous direz.

Edmond Haraucourt.

***

Né à Liège, mais d'origine française, M. MAURICE HENNEQUIN, *après avoir débuté dans la finance et le journalisme, fit représenter ses premières pièces sous le pseudonyme de Maurice Debrun :* l'Oiseau bleu *à la Renaissance et le* Gant de Suède *aux Variétés. Il inaugura une collaboration fructueuse avec le vaudevilliste Valabrègue en* 1884, *par* les Vacances du Mariage *aux Menus-Plaisirs, puis ce fut au Palais Royal une suite de succès de rire :* le Prix Montyon, les Ricochets de l'Amour, Place aux femmes, Coralie et Cie ; *avec*

Paul Bilhaud : le Paradis, M'amour, les Dragées d'Hercule ; *aux Nouveautés* : Nelly Rozier, la Famille Boléro, la Gueule du Loup ; *avec Georges Duval* : le Coup de fouet, le Voyage autour du Code ; *avec Antony Mars* : Fêtards ; *avec Georges Feydeau* : le Système Ribadier ; *avec Pierre Veber* : Florette et Patapon. *Il a signé seul* : Les Joies du Foyer, *créées au Palais-Royal. Sa compétence et son activité se sont déployées lors de sa récente présidence de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.*

Ce que vous me demandez, c'est de la prophétie et je ne me sens pas l'étoffe d'un Nostradamus. Je crois toutefois — sans m'avancer beaucoup — qu'il y aura comme par le passé deux genres de pièces : les bonnes et les mauvaises.

Les auteurs malheureux auront la consolation de pouvoir dire : « Ah ! si ma pièce avait été jouée avant la guerre ! »

Maurice Hennequin.



Poète du faubourg, JEHAN RICTUS *a promené son âme mélancolique au long des fortifs et par les rues montantes, où, sous la caresse du printemps citadin, « ça sent la merde et les lilas ». Il a exhalé mélancoliquement* les Soliloques du Pauvre *et, sur les hauteurs de la butte, apôtre de régénérescence, prêché « l'ouvrier, son frère ouvrier ». Il s'apparente étroitement à François Villon, fils du peuple comme lui. Nul mieux que lui n'a compris et chanté* le cœur populaire, *l'âme obscure des humbles et des gosses. Ses complaintes ont l'âpre goût de terroir qu'on retrouve dans la vieille chanson française. Sévère pour*

lui-même, dans sa facilité apparente, il cultive avec joie toutes les fleurs de l'argot. Il a fait jouer une comédie réaliste Le billet de loterie ou le numéro gagnant *qui obtint un grand succès.*

Voici ce que cet admirable poète nous écrit à propos du théâtre de demain :

Pourvu qu'il sorte des histoires de derrières et de cocus, c'est l'important.

Je le souhaite sans l'espérer.

Je souhaite aussi, sans l'espérer davantage, la résurrection du cirque et des clowns, au détriment du cinéma qui, avec le café-concert, est le plus grand abrutisseur de multitudes qu'on ait inventé. Après cette guerre, il faudrait souhaiter que les théâtres, les musics-halls, ne donnent plus par leurs mises en scènes, leurs figurations, leurs spectacles, l'impression que Paris est le lupanar de l'Univers.

C'est cette impression qui nous a, en grande partie, valu l'invasion. Si possible, qu'on ne l'oublie plus.

Jehan Rictus.

***

Président du Salon d'Automne, polémiste d'art virulent, M. FRANTZ JOURDAIN *a connu de nouveaux succès à chacune de ses publications, qu'elles soient sous forme de romans :* A la cole, l'Atelier Chantoul, Beaumignon *; de variétés originales :* Les choses et d'autres, *ou d'amères satires :* Les décorés, ceux qui ne le sont pas, *ou même des contes pour les petits :* Jean-Jean. *Plusieurs discours ont fait apprécier également ses qualités d'orateur.*

L'éminent et combatif critique d'art commence par déclarer que « sa trop vieille expérience lui prouve qu'il n'entend rien au théâtre puisque les plus gros succès de

scène l'ont profondément assommé, tandis que la plupart des fous l'ont passionné ».

Ce déplorable état d'esprit se maintiendra-t-il après la guerre ? Je le crains, car je ne crois guère à une révolution dans le goût du public. Il y aura peut-être moins de dames en corset et de messieurs en caleçon sur les planches, mais le fâcheux et sempiternel adultère sévira comme par le passé, n'en doutez pas. Et la situation s'aggravera, de scénarios palpitants d'actualité, tirés de l'effroyable boucherie à laquelle nous assistons épouvantés.

Attendons-nous à voir énormément d'héroïnes coiffées du nœud alsacien et autant de jeunes premiers en pantalon rouge et en vareuse bleu horizon. Souhaitons de même qu'on ne galvaude pas trop le drapeau tricolore au café-concert : le sang généreux dont il est éclaboussé est trop frais pour qu'on ne le respecte pas.

A moins... à moins qu'il n'y ait dans les tranchées un poète de génie qui prépare un drame comme *Les Perses*. Et encore s'il venait, ce penseur grave, il est bien possible qu'on le traite de boche et qu'on le crible de pommes cuites. Oui, il y aura encore de beaux jours pour *Tire-au-Flanc* dont le triomphe n'est peut-être encore totalement épuisé.

Frantz Jourdain.

⁂

Fils de l'éditeur bruxellois, M. HENRY KISTEMAECKERS opta pour la France, il y a quelques années. Mais ce n'est pas seulement par cet acte de loyalisme envers notre pays que l'auteur de [illegible] *s'est acquis l'estime des lettrés. On a pu l'apprécier, aussi bien dans le journalisme que*

comme romancier. Observateur ironique, il a donné au théâtre diverses comédies : Pierrot amoureux, l'Amour en jaune, Accroche-cœurs, Dent pour Dent, le Premier client, *etc..., et enfin trois actes,* l'Instinct, *joué au théâtre Molière, première œuvre de tout un triomphant* Théâtre de rire et de larmes *dont la principale pièce est ce drame patriotique* la Flambée, *que la Porte-Saint-Martin a repris, il y a peu de semaines, avec un grand succès.*

Quel sera le théâtre de demain ? Je n'en sais rien. Il faudrait d'abord pouvoir répondre avec certitude à cette question préalable, et d'ailleurs plus importante : quelle sera la France de demain ? Nous savons très bien ce qu'elle *doit* être, mais nous tomberions dans « l'ontologisme logique » qui mit la Kultur en faillite si nous affirmions ce qui n'est pas vérifié. Laissons sa part au mystère, et n'ayons pas l'absurde orgueil d'extraire l'avenir du présent.

Depuis Beaumarchais jusqu'aux environs de 1900, le théâtre fut le reflet des us et des mœurs. J'incline à penser qu'il reprendra, le grand drame achevé, cette tradition classique. Dans une France nouvelle, nous aurons donc un théâtre nouveau, et tellement nouveau que beaucoup, parmi les dramaturges d'hier, n'en feront plus la loi. Voilà, me semble-t-il, tout ce qu'il est permis d'entrevoir sans trop de présomption.

Henry Kistemaeckers.

***

Fils d'un mélodieux compositeur, M. H.-R. LENORMAND *s'est affirmé, dans la jeune littérature dramatique, avec un talent vigoureux. Ses drames, représentés au Nouveau Théâtre d'Art* (le Cachet Rouge), *au Théâtre*

des Arts (les Possédés), *au Grand-Guignol* (Terres chaudes), *au Théâtre Antoine* (Poussière), *sont dessinés d'un trait solide.*

La plupart de ses œuvres mettent en scène un érotisme pittoresque et documenté dégagé de toutes les conventions du genre. Il eut le plus souvent pour interprète la compagne de sa vie, la sensitive Marie Kalff.

Une distinction doit être établie entre l'avenir de la production commerciale et celui de la production artistique au théâtre. En ce qui concerne la première, je crois que nous subirons une ère assez courte de pièces guerrières, œuvres idéalistes où la guerre sera envisagée sous un aspect héroïque, brillant et sentimental. Puis viendra probablement une série de pièces gaies (opérettes, vaudevilles). Enfin l'équilibre se rétablira : les revues, les comédies policières, les drames patriotiques se succèderont comme par le passé.

Je ne crois pas que la production artistique subisse de fortes perturbations. Nos dramaturges sérieux seront sans doute demain ce qu'ils étaient hier. Leur sera-t-il plus facile de se faire entendre du public ? J'en doute. La guerre ne me semble pas devoir rendre les masses plus respectueuses des formes supérieures de l'art. L'orgueil légitime de l'admirable épopée vécue fera la foule plus avide d'action que de pensée. Le théâtre de de Curel, de Maeterlinck, de Claudel restera « difficile » et confiné, comme avant la guerre sur des scènes d'exception.

C'est là que se manifesteront les jeunes écrivains appelés à constituer le théâtre de demain, Que peut on en dire, sinon qu'il sera violemment national ! épuré de toute

influence étrangère ? Ce repliement, cette contraction permettront au génie français de donner sa pleine mesure. Nous saurons enfin de quoi nous sommes encore capables. Sans doute sera-t-il fâcheux de couper le fil avec les esprits conducteurs de l'humanité, qu'ils s'appellent Shakespeare, Ibsen, Tolstoï, ou même Gœthe. On le fera cependant. On ira probablement jusqu'à nier qu'il existe de nos jours une interdépendance de la pensée analogue à l'interdépendance financière des états. Mais qu'importe, si ces excès conduisent à la création d'un art dramatique vraiment national ?

H.-R. Lenormand.

⁂

M. CAMILLE LE SENNE, *président d'honneur de l'Association de la Critique, de qui la bienveillante activité assuma tant de présidences effectives — Société des Gens de Lettres, Victor-Hugo, Amis de Balzac, Frédéric Chopin, etc..., a promené en tous sens une curiosité éveillée et féconde : critique dramatique, musicale et littéraire, chronique, roman, théâtre. Citons parmi ses romans :* Les Mémoires de Cendrillon, *ouvrage couronné par l'Académie Française,* Louise Mengal, Chaîne mystique, Le Vertige, Vera Nicole, *parmi ses pièces* le Bâillon, *au théâtre Antoine,* l'Etoile de Séville, *à l'Odéon, des adaptations pieuses et littérales du vieux théâtre espagnol :* Le Châtiment sans vengeance, le Cavalier d'Olmedo, le meilleur Alcalde, le Père joué, la Pucelle de France, les Horace, le Mariage dans la Mort, *etc..., des adaptations aussi du répertoire balzacien si fécond en ressources dramatiques :* L'illustre Gaudissart, la belle Imperia, la

grande Bretèche, la Paix du Ménage, Ursule Mirouët. *Il a publié également une importante étude sur Lope de Vega, couronnée par l'Académie française, une suite de chroniques dramatiques :* Le Théâtre à Paris, *un recueil de mélanges très apprécié :* Figures disparues. *La guerre nous a fait applaudir son talent de poète. Et que dire aussi de ses succès de conférencier?*

Vous avez bien voulu me consulter sur ce sujet d'un si vif intérêt : « Quel sera le théâtre de demain ? »... Question embarrassante. Les précédents font défaut. Celui de 1870 n'a aucune valeur. Après l'Année terrible, l'effet de la guerre ne se fit sentir que par un regain rapide du théâtre gai et la vogue du vaudeville à couplets maquillé en opérette. Pour le reste, on se traîna dans les vieilles ornières, on [illegible] les répertoires des mélos boulevardiers et les Scribouilleries de la comédie de caractère ou d'intrigue, pendant une dizaine d'années.

Ce fut seulement vers [illegible] que des œuvres plus fortes prirent naissance. Mais l'épreuve d'il y a quarante-quatre ans n'était pas comparable à celle d'aujourd'hui. La France n'avait guère engagé sur les champs de bataille qu'une armée de métier ; le pays restait presque indemne. L'atteinte matérielle d'aujourd'hui est autrement profonde. Espérons qu'elle produira une transformation morale.

Espérons... sans oublier cependant que le théâtre est toujours en retard — comme le roman toujours en avance — et sans compter sur un retour immédiat à l'idéal que semblerait imposer la crise tragique

de la guerre des nations. Ne croyons pas que les spécialistes du théâtre amoral, les psychologues de garçonnière abandonneront du jour au lendemain une formule qui leur a tant rapporté. Ils ont à écouler un vieux fonds d'histoires de canapé et d'alcôve ; ils continueront à couper des petits cheveux en quatre et à disserter interminablement sur les multiples variétés du spasme.

Ils continueront — ou plutôt ils continuent ; nous en avons eu la preuve récente. J'imagine cependant qe ce revenez-y de littérature faisandée n'ira pas loin et que le public y mettra bon ordre. C'est lui, à vrai dire, c'est lui seul qui peut faire le vide autour des spéculations équivoques et de l'érotisme désuet, en n'achalandant que les théâtres où l'on reprendra la tradition française de la tragédie héroïque, du drame patriotique, de la grande comédie de mœurs, — avec un appoint nécessaire de saine et franche gaîté, sans dessous équivoques.

On a dit souvent : « Le public n'a jamais que le théâtre qu'il mérite. » Dans ce cas, après les preuves de belle santé physique et morale que nous donnons depuis huit mois et que mulipliera encore la suite des événements, nous mériterions un théâtre supérieur à celui des vingt dernières années — abstraction faite, bien entendu, des répertoires de trop rares écrivains tels que Paul Hervieu. Mais il ne suffit pas que nous ayons droit à ce théâtre, il faut encore que nous sachions l'exiger.

Camille Le Senne.

Sur l'or des sables du désert, Mme Angèle MARAVAL-BERTHOIN *a ramassé la palme verte tombée des mains fiévreuses d'Isabelle Eberrhard. Ses premiers essais,* les Vainqueurs *et* Poèmes algériens, *ont fait reconnaître en elle une sensibilité frémissante et une vibrante acuité de perception. L'apparition de son dernier recueil :* Terres de lumière *l'a fait saluer par toute la critique littéraire comme la Muse moderne de l'Algérie. Un acte en vers,* Rêve d'un soir, *écrit sous le parrainage de François Coppée, créé au Théâtre de Verdure du Pré-Catelan et repris au Théâtre des Arts, nous transporte dans l'Espagne enchantée où l'on fait des châteaux. Le succès de cette pièce aux vers charmants fait augurer, s'il plaît à son auteur, un brillant avenir dramatique.*

Sublimes acteurs d'épopée
A la voix rude, au pas hardi
Que le décor de feu grandit
Et dont le rêve peuple l'ombre :
Héros sans nom, héros sans nombre
De qui la valeur resplendit
Dans l'éclair brusque de l'épée,
La Gloire rouge vous conduit...

C'est le Théâtre d'aujourd'hui.

Mais déjà l'espoir vert frissonne
Derrière un rideau de carmin,
Et l'avenir est en chemin ;
Pour la joie ou l'extase humaine
Voici Thalie et Melpomène
Le masque au front, le fer en main :
Un rire monte, un sanglot [illegible]...
On a triomphé du Germain.

C'est le Théâtre de demain.

Pour ce théâtre, il faut du rêve,
De l'idéal, de la clarté.
Qu'on laisse à jamais de côté
Les plaisirs bas, l'ivresse amère
D'un soir de spectacle éphémère.
Que tout vil penser soit ôté,
Que le monstre hypocrite crève !
O Muse, pour ta royauté,

Que tout soit lumière et beauté !

Angèle Maraval-Berthoin.

*
* *

Fils du célèbre général, M. PAUL MARGUERITTE *a débuté en* 1884 *par une biographie de ce héros, intitulée :* Mon père. *Après avoir fait partie du groupe naturaliste, il s'en écarta, tout en conservant dans son style le soin pittoresque du détail, la précision du contour et le goût violent de la vivante et poignante réalité dans ses multiples œuvres écrites seul ou en collaboration avec son frère. Sensitif, nerveux, pessimiste par nature, il n'a pas voulu cependant laisser s'épancher sa verve atrabilaire. Et comme M. Brieux, il nous chante sur un air popularisé par les revues :* Je ne sais pas !

J'ignore ce que sera le théâtre d'après la guerre. Je suppose qu'il nous donnera quelques belles œuvres.

Paul Margueritte.

*
* *

Nous croisons dans les couloirs du Temple de Molière l'historiographe de la maison, le successeur de Lagrange, M. EMILE

MAS. *Interrogé par nous, il n'a qu'un mot à la bouche : Corneille !*

« Ma réponse sera brève :
Qu'on revienne à Corneille
Qu'on joue du Corneille
Qu'il surgisse un nouveau Corneille ! »

Et sur ces mots sybillins, M. Mas s'efface. Mais l'écho sonore répète encore : Corneille !

***

A la fois poète et auteur dramatique, M. EMILE MOREAU *s'est imposé par ses qualités scéniques et verbales. Il suffirait à sa gloire de rappeler qu'il est un des auteurs de la triomphante* Madame Sans Gêne. *Mais il a écrit seul ou en collaboration beaucoup d'autres pièces, des à-propos, de petits actes en vers :* Parthénice, Corneille et Richelieu, la Première du Mariage de Figaro, *de grandes pièces historiques :* Camille Desmoulins, Cléopâtre, Madame de Lavalette, Le Pape Célestin, le Procès de Ravaillac, Mme Margot, la Reine Elisabeth, le Gant de Conradin, Saint Louis, *où s'affirment sa verve érudite, son goût et son lyrisme. Il faut mentionner à part son funambulesque* Matapan.

Ce que sera le théâtre de demain ?

Français, par la forme ;

Clair, fier, alerte, allant, pittoresque, ému, gouailleur, comme le compte rendu militaire de ce qui s'appelle si justement une action ; l'action, le mot de Voltaire qui est aussi le mot de Faust.

Avec les nuées asphyxiantes auront disparu la pièce triangulaire et la pièce kubique.

National par le fond :

Nous venons de redécouvrir la France. Nous nous offrirons, à nous et à nos hôtes le tour du propriétaire. Nous la revisiterons, de fond en comble. Depuis ses origines, histoire et légende, comme on feuillette les papiers de famille, parfumés d'amour, tachés de larmes ou de sang.

De tous ceux, ouvriers de gloire ou de beauté, qui nous ont fait ce que nous sommes, chaque siècle a, tant bien que mal, frappé une empreinte ; nous renouvellerons le médaillier.

Redevenus nous-mêmes grâce à la victoire qui va délivrer le monde, nous consacrerons notre orgueil de vivre à célébrer notre génie, comme Eschyle après Salamine.

De toutes nos splendeurs nous ferons une auréole à nos morts.

Emile Moreau.

***

Le comte FRANÇOIS DE NION, *à la fois poète, romancier, auteur dramatique et critique théâtral, a gardé dans toute son œuvre un caractère d'aristocratie. Secrétaire d'ambassade, il quitta la diplomatie pour les lettres, collabora à la* Nouvelle Revue, *à l'*Echo de Paris, *et fut rédacteur en chef de la* Revue Indépendante. *C'est d'une plume précieuse trempée dans une encre aux paillettes d'or qu'il écrivit des évocations prestigieuses du passé : les* Derniers Trianons, *les* Histoires risquées des dames de Moncontour, Belleffeur *et l'*Amoureuse de Mozart. *On lui doit encore des romans modernes et des recueils de nouvelles :* l'Usure, la Peur de la mort, l'Obex, l'An Rouge, les Façades, la Morte irritée, *etc... Il a donné en outre à la Comédie-Française*

et au Grand-Guignol des comédies délicates ; à la Porte-Saint-Martin, son Lauzun *a obtenu tous les suffrages des lettrés.*

Moi qui ai vu, hélas, 1870, je ne crois pas beaucoup aux rénovations qui suivent les grandes catastrophes que sont les guerres. En somme les fournisseurs habituels du public, ceux qui sont en possession de sa confiance et de son affection continueront et si leurs manifestations sont modifiées selon le goût du jour, l'esprit restera le même.

Les nouveaux, seuls, les jeunes, — de 40 à 60 ans — apporteront une orientation nouvelle, pas très nouvelle, comme le passage du Louis XV au Louis XVI et cette orientation sera très probablement tournée du côté religieux et vertueux

Et puis on ne verra plus de théâtres subventionnés comme l'Opéra ou l'Odéon jouer des auteurs allemands au préjudice des français. Mais par quelle autre snobie ces germanismes seront-ils remplacés, c'est ce que je ne me hasarderai pas à prédire.

François de Nion.



Critique et chroniqueur original, M. NOZIERE, *qui emprunta son pseudonyme à un héros d'Anatole France, s'est fait remarquer par ses collaborations à* la Plume, *au* Temps, *à* Gil Blas, *à* l'Illustration, *au* Matin, *à* la France. *Mais il est surtout un auteur dramatique. Il a écrit en marge des vieux contes, de Boccace ou de Perrault, de La Fontaine ou de Voltaire, d'aimables variations de philosophie ironique. Il a porté à la scène les sophismes galants du* Sopha

de Crébillon le fils. Il rythme volontiers son style en belles périodes alexandrines où la rime glisse à son gré des lueurs de joyaux. On lui doit aussi des dialogues charmants écrits, comme ses chroniques, à bâtons rompus. Mais il s'est affirmé surtout comme adaptateur dans la Sonate à Kreutzer, Maison de Danses, Bel Ami, *d'autres pièces encore qui témoignent toutes d'un éclectisme raffiné.*

Je ne songeais guère aux destinées de l'art dramatique. Mais comment ne pas répondre à l'enquête ouverte par un camarade si aimable et publiée par un journal auquel je demeure si étroitement attaché?

Je crois fermement qu'après la victoire la foule aura, — malgré ses deuils, — un impérieux besoin de vivre et de rire. La défaite crée une littérature militaire et rien n'est plus naturel : on ne veut pas oublier. Le triomphe n'aura pas, en France, les mêmes effets. C'est le pays de la modestie et du bon goût. On ne voudra pas répéter sans cesse qu'on fut sublime. Question de tact !

Il me paraît impossible que le public devienne austère. Les événements ont prouvé que le pays est profondément sain. Il peut avoir toutes les audaces en demeurant pur. Il ne se laisse jamais déprimer par le vice qui est une lourdeur niaise. Il se gardera bien de se mettre à l'école des étrangers qui se proclamaient moraux et qui sont ce que vous savez. La littérature dramatique suivra la belle tradition de la France : elle sera pathétique sans déclamation, comique avec légèreté. Elle aura le souci de la forme élégante. On tiendra en

estime la bonne facture qu'on distinguera de la production vulgaire, l'objet d'art aura sa revanche sur la camelote.

Vous voyez, mon cher ami, que je n'hésite pas, j'affirme. Vous entendez bien que je ne suis pas un prophète et que je souhaite seulement qu'il en soit ainsi.

Nozière.

***

Né dans Lyon-la-Recueillie, et fils d'un écrivain mystique, M. Joséphin PÉLADAN *débuta, en fervent disciple de Barbey d'Aurevilly par des romans et des études d'art, se voua aux sciences occultes, se proclama mage, prit le titre de Sâr, fonda le Salon de la Rose-Croix où, sur un blason éloquent, la fleur symbolique du Grand Art soutenait de ses pétales le signe sacré de la Religion. Ses vastes conceptions idéalistes se sont exprimées en maints livres, une suite d'« éthopées », sous le titre générique de* Décadence latine. *Sa* Prométhéide *restituée est, de l'avis de tous les hellénisants, un véritable chef d'œuvre de piété littéraire. Ses autres drames :* le Fils des Etoiles (1895), Sémiramis (1897), Œdipe et le Sphinx (1898), le Mystère du Graal, le Prince de Byzance, *dans un style riche et nombreux ont des splendeurs lyriques et verbales qui n'ont pu les faire apprécier par le vulgaire, mais lui ont assuré l'admiration de tous les lettrés*.

L'année qui suivra la paix, il y aura encore tant de morts, de blessés, d'éclopés et de gens ruinés, que le théâtre manquera de spectateurs. Une pudeur douloureuse empêchera de revenir vite aux anciens errements. Et pendant dix ou vingt mois, le petit adultère bien parisien aura

tort, ensuite je crains fort que le vieux branle ne recommence.

« La tragédie ne fait pas d'argent ». Pourquoi ? Qu'importe le pourquoi ! La Comédie Française ne peut matériellement vivre de chefs-d'œuvre : voilà le fait brutal.

Quand on donne les Symphonies de Beethoven, le concert est comble. Le public littéraire manque, j'entends le public payant, et les comédiens littéraires manquent aussi. Quand on a dit les Mounet et Lambert, Bartet et Segond-Weber, on n'indique pas leurs émules. Si le grand art n'a ni public payant, ni dignes interprètes, qu'adviendra-t-il de lui ?

Des œuvres nouvelles se produiront ? Sans doute, les actualistes et les adaptateurs feront du national et du patriotique, comme ils faisaient de l'exotique et du cynique : mais les pièces de théâtre resteront aux mains des hommes de théâtre, et voilà pourquoi la fille de Sophocle et de Shakespeare restera probablement muette.

Le théâtre représente à la fois une forme si vive du succès et un moyen de lucre si avantageux que les hommes habiles se syndiqueront toujours pour en défendre l'accès aux écrivains. Je sais qu'un excellent poète souvent échoue aux chandelles, malgré ses consonnes d'appui et qu'il n'y a guère de rapport entre l'œuvre excellente à la lecture et celle propre à réussir sur la scène.

Mais, encore une fois, l'auteur dramatique a pour limite infranchissable l'interprétation et il n'y aura, après la guerre comme avant, que des acteurs de pièce, des

réalistes, sans mimique, sans voix, voire sans articulation.

Les directeurs méprisent trop le public ; ils pourraient lui faire meilleure confiance : sa résignation à n'importe quel spectacle ne signifie pas qu'il ait horreur du beau.

Comme nous avons eu un miracle, un vrai, qui n'a pas besoin de l'estimation de Sa Neutralité Benoit XV pour être authentifié : le miracle de la Marne, il s'en produira peut-être un autre dans nos mœurs.

Ce ne peut être impunément qu'une race dialogue avec la Mort, et tant de vertus nouvelles nées du péril auront peut-être leur écho, même au théâtre. Peut-être des poilus, des hommes qui auront affronté le mystère, garderont assez d'héroïsme pour siffler et engueuler les bas ouvrages de la rampe. Alors les soirées parisiennes auront leurs héros. Mais toutes les œuvres de la paix n'existeront qu'au prix de la violence. Ceux qui sont sublimes dans la tranchée auront-ils le courage mondain et, le frac revêtu, cogneront-ils sur le Levantin comme ils ont frappé sur le Boche ?

Je crois aux miracles mais pas à autre chose !

Péladan.

***

Vice-président des Mussettistes et de l'Association de la Presse théâtrale, conférencier des Trente ans de théâtre, M. PAUL PELTIER *s'est fait remarquer par ses collaborations successives à la* Revue d'Art dramatique, la Revue des Journaux et des Livres, la France nouvelle, la Revue de

France. *Il a publié en* 1908, Au Théâtre, *un ouvrage de critique très estimé :*

La question que vous voulez bien me poser m'embarrasse quelque peu, car elle m'apparaît comme presque insoluble en ce moment. En effet, au lendemain de la guerre, le théâtre subira telle ou telle orientation, suivant que ce lendemain arrivera plus ou moins vite. Si la paix est signée dans deux mois, le mouvement théâtral ne sera évidemment point ce qu'il serait si on la signe dans six.

Néanmoins, et d'une manière générale, je crois à la renaissance du grand, du beau, du trépidant drame romantique, dont le souffle de la Marne et de l'Yser fera splendidement ondoyer le panache. Et à côté, je crois à l'existence d'un théâtre très gai, qui fera la joie de nos braves et joyeux poilus. Voyez, en effet, les journaux des tranchées : quelle verve, quel entrain, quelle gaieté ! c'est l'héroïsme admirable de l'éclat de rire.

Et alors, serons-nous guéris de ce snobisme cosmopolite qui est la pire chose en art ? Espérons-le, mais, hélas ! pouvons-nous en être sûrs ?

Paul Peltier.

⁂

Président actif et dévoué des Escholiers, M. AUGUSTE RONDEL *est certainement le premier bibliographe théâtral de France. Il a su constituer à Marseille une collection unique de pièces de théâtre, de publications, de manuscrits et de documents se rapportant à l'Histoire du Théâtre; ne voulant pas qu'une telle collection, unique au monde, soit dispersée plus tard entre des mains indifférentes, il désire la léguer à la Ville de Paris. Il est l'auteur d'un remarquable es-*

sai de bibliographie dramatique, et tous les auteurs et amis du théâtre ont trouvé en lui le guide le plus sûr, le plus obligeant et le plus érudit.

Comment savoir ce que voudra le public, après la guerre, en matière de théâtre ?

Déjà depuis quelques années il manifestait une tendance vers des genres plus pondérés. Le vaudeville échevelé devenait peu à peu comédie gaie ; le mélodrame, comédie dramatique ; la comédie de mœurs pourries se rapprochait des vrais caractères français ; l'opérette bouffonne s'était fondue dans la Satire de la Revue.

Les Poilus, retour d'héroïsme et leurs familles, revenues de leur gravité anxieuse, voudront certainement de moins en moins voir exposer aux neutres des tableaux de leur pays, désobligeants et trompeurs. Puisque le monde entier a constaté la Santé de la France, c'est un théâtre sain, ému ou gai, qu'elle devra lui montrer, sur place ou à l'Exportation.

Quant à l'Importation, comme disent les Economistes, nous devons continuer à en connaître les bonnes marques, mais sans les exalter par principe au-dessus du produit national. Les théâtres à côté, Escholiers, Œuvre, Théâtre d'Art, etc., les Théâtres artistiques spéciaux de l'Ecole d'Humières, Rouché, Copeau, certaines matinées littéraires doivent faire connaître les chefs-d'œuvre classés de l'Humanité entière, ou les productions neuves d'un Shaw, d'un Synge, d'un Ibsen, d'un Galdos, d'un Tolstoï, d'un Andreief, d'un Annunzio, seul moyen d'initier nos mino-

rités intellectuelles à l'effort de nos voisins ; mais il ne faut plus intoxiquer la foule avec leurs produits secondaires, camelote viennoise ou autre soutenue par une publicité de pharmaciens.

Dans un autre ordre d'idées, une tendance bien nette du public parisien se dessine en faveur de la rupture de la course au clocher vers des prix fantastiques, officiels ou clandestins.

Le prix de guerre lui semble être le maximum des prix de paix désirable, de 5 à 10 francs l'orchestre, avec tarifs affichés de tous les suppléments avouables de vestiaire, programme, buffet, lorgnettes, etc., et interdiction, par arrêté du préfet, de toute cette mendicité *sans fourniture* qui est la honte de certains théâtres à Paris.

Si le garçon de restaurant qui sert un repas avec plus ou moins de soins, si le chauffeur qui conduit plus ou moins bien, etc., peuvent mériter un pourboire, l'employé qui contrôle votre billet dans une salle de théâtre, n'a pas plus de motifs de mendier un secours que son collègue du vestibule d'entrée, ou que le contrôleur du chemin de fer du métro qui remplissent le même office ; ni le marchand de programmes, que le commis de librairie ou le crieur de journaux.

Pour faire cesser cette petite monstruosité, il suffirait que le même arrêté punît sévèrement les recéleurs qui se font remettre le butin des employés chargés de mendier pour leur compte.

Aug. Rondel,
Président des Escholiers.

L'un des plus grands romanciers contemporains, M. J.-H. ROSNY aîné *est né en la bonne ville de Bruxelles, mais n'a rapporté du pays wallon que l'idéalisme quelque peu mystique qui perce dans certaines de ses œuvres. Il débuta dans la vie littéraire et se fit connaître en collaborant avec son frère cadet. Sous la même signature, ils écrivirent leur premier roman* Nell Horn, *composé suivant le mode naturaliste, mais on y peut découvrir déjà des sentiments d'une direction contraire et des personnalités d'expression. Ils se séparèrent, d'ailleurs, d'Emile Zola, en* 1887, *et publièrent le* Manifeste des Cinq. *Ils ont écrit, depuis, de nombreux livres, dont quelques-uns ont eu les honneurs de la plus grande louange et de la plus grande critique. Après un divorce littéraire retentissant, J.-H. Rosny aîné a poursuivi la tâche commencée, en lui imprimant une ardeur nouvelle, toujours plus volontaire dans le but et dans la forme. Toutes ses œuvres, qu'elles soient d'imagination pure ou qu'elles paraphrasent la vie moderne, qu'elles soient des anticipations à la Wells, comme la* Mort de la Terre *ou des vastes fresques d'après l'actuelle humanité, se font remarquer par leurs qualités de verbe et d'esprit, et leur mélange de l'idéal avec les réalités scientifiques et sociales.*

Que sera le théâtre au lendemain de la guerre ? Je préfère ne pas m'engager dans la voie périlleuse du prophétisme... D'autant plus que le passé ne peut guère nous éclairer sur l'avenir. Après la guerre de 1870-71, nous eûmes, ainsi que M. Le Senne l'a déjà appris aux lecteurs de *la France*, un théâtre enclin à la gaudriole. Il ne me semble pas que l'esprit public doive être, en 1916, comparable à l'esprit public de 1871... Là se borne ma pres-

cience, et encore ai-je peur de me tromper...

Quant au théâtre que je souhaite, je ne saurais mieux faire que me rallier aux desiderata formulés si éloquemment par MM. Welschinger et Le Senne. Il faut souhaiter que nous ne revoyions que par intervalles les héros ignobles de la plupart des pièces de la fin du XIXe et du commencement du XXe siècles. Il faut souhaiter aussi que les directeurs de théâtres soient des personnages plus dignes, plus honnêtes, plus amoureux de la belle littérature que ne le furent la plupart des individus antipathiques, et souvent « mufles », auxquels nous eûmes affaire depuis un quart de siècle.

J.-H. Rosny aîné.

***

Avant d'être l'écrivain vigoureux que l'on sait, M. CAMILLE DE SAINTE-CROIX *connut, un temps, les bénévoles douceurs du fonctionnarisme. Rédacteur au ministère de l'Instruction publique, sous l'Empire, il fut révoqué pour une série d'articles acerbes et francs, intitulés* Nos Farceurs. *Plus tard, polémiste ardent, M. Camille de Sainte-Croix combattit le boulangisme, ce qui lui valut de fortes haines. Critique littéraire à différents journaux parisiens, il devint, en* 1901, *critique dramatique. On lui doit les* Lundis *de la « Bataille » ; des romans :* La Mauvaise aventure, Contempler, Cent contes secs, Histoire d'Alcôve, *etc. ; une étude :* Mœurs littéraires. *En collaboration avec Emile Bergerat, M. de Sainte-Croix a fait jouer, à la Comédie-Française,* Manon Roland. *Il a écrit le livret de la* Burgonde, *musique de Paul*

Vidal, que l'Opéra a monté et représenté avec un soin particulier. Il a été candidat à la succession de l'Odéon.

Evidemment, le public des lendemains de la guerre croira pouvoir compter sur un neuf et grand répertoire que vraiment la France aura bien gagné.

C'est notre avis à nous. Mais ce que nous semblons oublier c'est qu'avant la guerre, la plupart des directeurs parisiens avaient commandé ou reçu par traité ce qu'il leur fallait d'œuvres lyriques, dramatiques ou comiques pour leur saison théâtrale 1914-15. Or, cette saison théâtrale n'ayant pas eu lieu, c'est la saison suivante qui devra tenir ces promesses. Les mêmes auteurs se retrouveront avec les mêmes pièces et les mêmes engagements devant les mêmes directeurs, — lesquels n'auront qu'à se conformer à leurs contrats antérieurs ou à plaider, si leur point de vue a varié. Il me paraît donc évident que le lendemain de la guerre actuelle fera représenter une série d'œuvres conçues avant elle, et qu'il n'y aura rien d'immédiatement changé.

Et, en attendant les possibilités d'éclosion du grand répertoire espéré, ce que nous aurons de plus intéressant, ce sera peut-être... quelques procès.

Camille de Sainte-Croix

directeur du Théâtre Shakespeare.



Parmi les représentants des tendances nouvelles, le jeune chef du Naturisme est un des plus autorisés. M. SAINT-GEORGES DE BOUHELIER, *de qui le talent en littérature s'apparente singulièrement à ce-*

lui de Carrière en peinture, a dispensé dans ses vastes fresques dramatiques les purs rayonnements et les ombres dorées. Il a gardé dans les plus réalistes compositions le goût du merveilleux. Il a su dégager ce qu'il y a de mystérieux et de divin autour des plus basses humanités.

Un caricaturiste s'étant permis de le représenter en Saint Georges au front auréolé attaché au poteau terrestre avec la devise en calembour « saint Georges debout et lié », le poète en voyant cette image hocha mélancoliquement la tête et dit :

« Debout pour contempler et lié pour agir. »

Mais depuis une volonté affermie a su faire tomber les liens.

Du Roi sans couronne *jusqu'aux* Esclaves, *dans* la Tragédie Royale, *dans le* Carnaval des Enfants *on a vu se développer ce désir d'élargir constamment la conception et la portée des œuvres et de nous guider, par les degrés de la pensée, du populaire jusqu'au sublime et du réalisme le plus sombre au plus resplendissant idéalisme.*

Ce que sera le théâtre de demain ? Qui peut le prévoir ! Je vois que la littérature ne subit que très peu l'influence de la vie extérieure, elle se compose dans l'âme de quelques hommes, dans les profondeurs les plus mystérieuses, où n'atteignent pas les plus grandes tragédies et il se peut qu'une fois la guerre finie, la littérature continue de vivre, en reprenant son cours interrompu, comme si rien n'avait eu lieu. Cependant, il est bien certain que nous aurons subi un événement immense, et je suis de ceux qui espèrent que la littérature s'y retrempera. Il ne me paraît pas possible qu'après une guerre qui n'a pas eu de précédent dans l'histoire, les es-

prits ne souhaitent pas un art plus héroïque, plus pénétré de vie, plus vrai aussi que celui dont avant la guerre on nous a montré trop de spécimens.

Et puis, surtout que cet art soit français ! qu'il s'inspire uniquement de notre tradition ! qu'il remonte aux sources des plus profondes ! qu'il renoue avec notre moyen âge, si frémissant, si touffu et si frais !

Saint-Georges de Bouhélier.

***

Comme il importait de connaître les avis des sociétaires du premier théâtre de France,nous avons sollicité M. SILVAIN *qui est non seulement l'artiste si apprécié dans les grands rôles classiques et romantiques comme dans le répertoire moderne* (Le Père Lebonnard *et* Boubouroche), *mais aussi un poète et un auteur dramatique. Il a rimé avec verve dans son* Carnet *sonnets, triolets et madrigaux et ses adaptations littérales d'*Hécube, *d'*Andromaque *et de* Philoctète *sont des chefs-d'œuvre de virtuosité juxta-linéaire, tout en conservant le lyrisme de l'original.*

Croisant M. Silvain, dans le foyer des artistes de la Comédie-Française, nous lui demandons de bien vouloir répondre à notre enquête.

« Que voulez-vous que je vous écrive ?

Le bon théâtre sera toujours le bon théâtre...

Dans la farce aussi bien que dans le drame.

Voyez la revue de Rip, c'est spirituel, on y court.

C'est comme cette comédie du vieux Du-

mas : *Mlle de Belle-Isle*, que reprend notre troupe. C'est du théâtre, du bon théâtre et, malgré la guerre, on vient, on applaudit.

Le théâtre grec aussi sera de tous les temps...

En un mot, le théâtre humain...

Quant à écrire à ce sujet, je n'écrirai jamais.

Vous n'avez jamais vu mon nom dans une enquête... »

Et sur cet alexandrin, l'éminent artiste s'éclipsa. Sur l'affirmation de l'intéressé qui voudra bien excuser notre audace, nous offrons donc à nos lecteurs une véritable primeur.

***

Polémiste spirituel et toujours à l'œuvre — soit dit sans jeu de mots — M. GUSTAVE TERY *a bien voulu nous répondre à quelques centaines de mille d'exemplaires et nous n'hésitons pas à reproduire son article d'une franchise toute courtoise :*

Quel sera le théâtre de demain ?

Ah ! cher confrère, vous ne sauriez imaginer à quel point je m'en..

Soyons poli, car la question nous est posée en ces termes aimables :

Malgré la vanité apparente, en ces heures graves, d'une enquête sur le théâtre, mais en raison même de l'importance que celui-ci a prise dans notre patrimoine intellectuel, il nous a semblé intéressant de réunir les vues des plus hautes personnalités littéraires et artistiques sur ce sujet essentiel.

Il est évidemment très flatteur d'être ainsi compté parmi « les plus hautes per-

sonnalités » des lettres et des arts. Au confrère de talent qui me fait cet excès d'honneur je devrais peut-être une réponse moins sincère. Mais je ne puis que lui demander pardon de ma franchise. Non, cher confrère, ce sujet-là n'a rien d' « essentiel ». A pareille heure, une enquête sur le théâtre n'est pas d'une « vanité apparente » ; elle est fort heureusement d'une vanité bien réelle. Nous ne connaissons pour l'instant qu'un théâtre, celui de la guerre.

J'entends! Le « patrimoine intellectuel », l'art, la beauté, le droit à la joie... Sacha Guitry aux Bouffes et René Viviani au Trocadéro nous ont tenu là-dessus des propos très athéniens, voire très raisonnables. On vous accorde que le théâtre fut hier et sera encore demain l'une des formes les plus sympathiques et les plus profitables de notre commerce d'exportation. C'est même, après la couture, la première de nos industries de luxe.

Il faut espérer pourtant qu'une des conséquences bienfaisantes de cette effroyable crise sera de remettre le théâtre à sa place dans l'ordre social. Les docteurs Tant-Pis prétendaient naguère que nous allions périr d'un double cabotinage, celui des planches et celui de la tribune. Ils exagéraient peut-être un peu ; mais fasse le ciel que la guerre nous guérisse au moins de ces deux maux!

Custave Téry.

Evidemment l'auteur irônique de ces lignes sévères était, quand il les écrivit, dans un jour de pessimisme. Nous nous plai-

gnons justement de ce que le théâtre soit considéré trop souvent par ses fournisseurs attitrés comme un article d'exportation et « la première de nos industries de luxe ». Et c'est parce que nous désirons qu'il soit plus et mieux que nous avons ouvert cette enquête. N'oublions pas que Corneille, Molière, Racine et Beaumarchais ont consacré leur vie à ce même théâtre.

Et bien plus qu'un article d'exportation, il doit être pour l'esprit français un instrument d'influence rayonnante et de plus grande gloire. D'ailleurs les autorités invoquées ci-dessus — M. René Viviani surtout — ont plaidé cette cause mieux que nous ne saurions le faire. D'autres assurent que le théâtre est inutile. A ceux-là nous répondrons comme Zanetto :

...Mais, pour être sincère,
L'inutile ici-bas c'est le plus nécessaire !

⁂

Chansonnier errant, des hauteurs de Montmartre au Quartier Latin, M. EDMOND TEULET *a chanté, sur une lyre harmonieuse, les amours et les misères des gens de Paris. C'est à la fois un auteur dramatique, un poète et un satiriste mordant.*

Notre éminent confrère, Emile Faguet, me rappelle, sans le vouloir, votre question sur l'avenir du théâtre, quand celui de la guerre fera, une bonne fois relâche.

Je pense que rien ne sera changé.

Il y aura le vrai théâtre, celui qui sert les idées ou le rêve, et le faux théâtre, celui qui prétend faire de l'argent.

Avant d'essayer de dire ce que sera le théâtre de demain, il faudrait d'abord sa-

voir, entre autres choses, ce que sera la presse de demain et si la critique dramatique y sera libre ; si on ne lui imposera pas, comme avant la guerre, l'article dithyrambique à tant la ligne sur la meilleure pièce de la saison et la valse « boche ».

Vous devinez toutes les variations auxquelles ce thème pourrait m'entraîner ? je vous épargnerai donc ce développement inutile.

J'ajoute cependant que je serais considérablement heureux d'être mis en minorité sur ce sujet.

Edmond Teulet.

⁂

Frère de l'illustre dramaturge italien, CAMILLO-A. TRAVERSI *est devenu un Parisien parisiennant, bien connu de tout le monde théâtral. Auteur dramatique fort apprécié dans son pays, il n'a pu faire représenter à Paris que quelques actes, comiques ou dramatiques, d'une conception originale et d'un métier solide. Espérons que la commercialisation du théâtre, en s'effaçant chez nous après la guerre, nous permettra d'applaudir à Paris les œuvres plus importantes de cet écrivain distingué.*

Le *théâtre de demain* ne variera pas trop du *théâtre d'hier*. On continuera à écrire des pièces bonnes et mauvaises. Les drames, les comédies, les vaudevilles sévironl comme par le passé. Il y aura, peut-être, un peu moins d'adultères et aussi moins de *pièces exclusivement parisiennes.*

Après la guerre, on écrira — pendant un certain temps — de nombreuses *pièces*

patriotiques et de nombreux *drames en vers*. Les premières lasseront vite le public avide d'émotions de tout autre genre : les secondes, manquant du *souffle cornélien*, auront peu de chance de réussir. Il [illegible] espérer qu'un autre Corneille naîtra !

Les auteurs gais seront les bienvenus ; car le public, après toutes les horreurs de cette guerre, voudra rire et se délasser. Mais le *vaudeville se renouvellera*, en s'approchant de plus en plus de la véritable comédie.

Le vieux *mélo* sera enseveli avec tous les honneurs qui lui sont dus.

Un *théâtre de pure pensée* surgira ; et un *théâtre de noble poésie* s'élèvera sur les ruines du passé et du présent.

Des auteurs jeunes et inconnus remplaceront, avec bonheur, les anciens ; et sur *les affiches* on ne lira pas toujours les mêmes noms ! Les *places* diminueront, par la force des choses, dans tous les théâtres ; et les *cachets* des acteurs ne seront plus exorbitants comme aujourd'hui.

Le *théâtre*, va, de plus en plus, vers la foule, en devenant ainsi *populaire*, dans le sens le plus noble du mot.

L'influence de la guerre sur la production dramatique aura été en tout cas, salutaire ; car les œuvres niaises, médiocres, imbéciles seront jugées comme elles le méritent ; et la *victoire* ira à ceux qui, dans leurs œuvres, sauront exprimer la « conscience nationale », renouvelée par la guerre de 1914-1915, et sauront s'allier à un idéal de bonté, de justice et de progrès humain.

Camillo-A. Traversi.

Auteur dramatique aux finesses spirituelles et volontiers paradoxales, M. FERNAND VANDEREM *a fait représenter de nombreuses pièces. Il faut donner une mention particulière à deux d'entre elles :* Les Fresnay *et* Cher Maître, *représentées à la Comédie-Française. Sa dernière comédie :* La Victime, *écrite d'après un de ses romans, en collaboration avec Franc-Nohain, le père de* Jaboune, *a connu, à la Comédie des Champs-Elysées, le succès le plus vif et le plus mérité.*

Je n'ai aucune idée sur le théâtre de demain.

Pour ce théâtre cependant, il me semble que la meilleure façon d'être national ce serait d'être littéraire, c'est-à-dire de suivre la tradition qui s'est transmise de Corneille à Victor Hugo, de Molière à Henry Becque.

Fernand Vandérem.



Versailles a vu naître M. MAURICE VAUCAIRE; *il semble que cette ville aristocratique où rêve le passé a laissé son empreinte sur l'esprit du poète délicat des* Petits Chagrins *et du* Panier d'argenterie. *Ces « petits chagrins » rimés ont eu leur écho sur la scène dans* Petit Chagrin, *trois actes représentés avec un vif succès au Gymnase. M. Vaucaire fut un des premiers auteurs du Théâtre Libre qui créa* Un beau soir, Valet de cœur, Poète et Financier. *L'Odéon a joué son* Carrosse du Saint-Sacrement, *d'après Mérimée. On applaudit également* les Girouettes, la Reprise *et de nombreux livrets d'opéras et d'opéras comiques, comme* la Jeunesse de Figaro, *puis* Manon-Lescaut *en*

collaboration avec Victorien Sardou, Hans, le joueur de flûte, *dont l'exquise partition est de Louis Ganne. M. Vaucaire est également l'auteur de plusieurs romans et de beaucoup de chansons, dont quelques-unes, comme* le Petit Pavé, *ont connu le succès populaire.*

Le théâtre de demain ne sera surtout pas un exposé de *cas secondaires*, nous voilà enfin débarrassés des études d'âmes éperdument compliquées et maladives.

Le théâtre de demain se débarbouillera des hystéries littéraires et musicales qui commençaient à exaspérer les passionnés du rythme et de la clarté. Les rayons de ses projecteurs doreront les têtes de personnages, fils ou filles de Figaro et de Cyrano, et laisseront dans l'ombre les perruques décolorées des amants et des vierges neurasthéniques.

Le théâtre de demain a des chances d'être gai, héroïque et romanesque. Son rire et sa poésie seront le contrepoids des batailles.

Maurice Vaucaire.

Un confrère — anonyme — du Bonnet Rouge, *citant cette déclaration, ajoute en son article ces commentaires que nous tenons à reproduire :*

« *M. Maurice Vaucaire a raison. Après cette guerre, plus d'hystéries littéraires et musicales. Le temps est passé des analyses d'âme à la Paul Bourget. Au public encore sous l'impression des événements tragiques qu'il aura lui-même vécus, il faudra un théâtre débarrassé des fioritures ampoulées et des mièvreries philosophiques. De l'hé-*

roïsme sans doute, de la sincérité, certainement, et par-dessus tout, après la victoire, de la gaîté, de la bonne et saine gaîté française ! »

⁂

Poète précis, au talent robuste, M. AUGUSTE VILLEROY *se fit applaudir naguère à l'Œuvre avec un grand drame en vers :* Hérakléa *créé par M. de Max. Depuis, plusieurs pièces, notamment* les frères Lambertier, *à l'Odéon, et* la Vierge de Lutèce *au théâtre Sarah-Bernhardt ont montré une science verbale et scénique affermie et volontaire.*

Il y a théâtre et théâtre, comme il y a fagots et fagots. Il y a le théâtre où l'on se déshabille, où l'on se couche, les pantalonnades et les caleçonnades. C'est évidemment à ce théâtre que M. Gustave Téry faisait allusion en déclarant qu'il n'était pas une vanité seulement apparente, mais bien réelle. « *Succès de fou rire!* » annoncent certains communiqués de spectacles. Je ne vous cacherai pas que les *succès de fou rire* me semblent tout à fait déplacés, en face d'autres succès, — sanglants, ceux-là, — annoncés par d'autres communiqués.

Il y a un autre théâtre, celui où l'on pense. Ce dernier théâtre, — comédie, tragédie, ou drame, — est une des formes les plus élevées de l'art dans tous les pays. En France, il s'appelle Corneille, Racine, Molière, Marivaux, Beaumarchais, Victor Hugo, Musset, Becque. Il est la poésie, l'observation, l'étude du cœur humain. Comme tel, il est un des plus beaux fleurons de notre couronne artistique et littéraire. Et n'est-ce pas un peu cette cou

ronne que nos soldats défendent là-bas, dans les tranchées ?

Je veux croire et je crois que c'est vers ce théâtre-là que le goût du public, rajeuni et retrempé, se portera de préférence après la guerre.

Auguste Villeroy.

***

Littérateur distingué, M. MAURICE DE WALEFFE *a débuté en collaboration élégante avec M. Francis de Croisset. Ses billets de la douzième heure, dans* Paris-Midi, *qu'il a fondé, nous l'ont révélé comme un fougueux et spirituel polémiste.*

Le théâtre de demain sera à la fois aristocratique et sérieux.

Aristocratique, par force, le cinéma lui ayant pris le public des places populaires.

Sérieux, parce que les femmes, au sortir de cette guerre, s'apercevront enfin qu'il y a dans la vie des questions de politique internationale ou des traités de commerce qui peuvent influer sur leur bonheur domestique un peu plus que la nuance de l'âme d'Arthur ou la délicatesse des sentiments d'Albert, étant donné que ces questions peuvent provoquer la mort d'Arthur ou d'Albert.

Et alors ? Mais alors, ce sera le théâtre de Racine, de Corneille... La tragédie politico-sentimentale devant un public de raffinés.

Le progrès est un éternel recommencement. Celui-ci vaudra tout de même un peu mieux que le théâtre du XIXe siècle dit *de Boulevard*, qui apparaîtra aussi en-

nuyeux que les comédies larmoyantes de la fin du XVIIIe. N'en surnageront que quelques comédies galantes sans prétention. Tous nos Alexandre Dumas fils apparaîtront bêtes et ennuyeux comme des pompiers.

Maurice de Waleffe.



IV

Côté Cour
et Côté Jardin...

IV

Côté Cour et Côté Jardin...

Il importait, en cette enquête sur les destinées de l'Art dramatique, de connaître le sentiment de celle qui fut sur notre scène l'incarnation même du théâtre, de celle qui fut la Muse de la nation, de celle qu'on a consacrée

Reine de l'attitude et Princesse du geste

de celle enfin qui fut la Semeuse d'Idéal et qui dispensa d'un geste d'harmonie aux quatre coins de l'univers le bon grain doré de la France.

SARAH BERNHARDT *fut à la fois Phèdre et Dona Sol, Athalie et Médée, Andromaque et Mélissinde, Hamlet et Lorenzaccio, cet Hamlet noir, et le duc de Reichstadt, cet Hamlet blanc... et voici que la glorieuse mutilée rêve encore de beaux rêves en sa retraite ensoleillée d'Andernos.*

M. Paul Berthelot, de Bordeaux, a bien voulu nous communiquer les vues de la grande tragédienne sur le théâtre de demain et nous reproduisons textuellement les paroles tombées des lèvres à la fois humaines et divines :

« Ce sera, n'en doutez pas, un théâtre de joie et d'amour.

« Après avoir vécu dans la fièvre ces heures cruelles, après avoir pleuré nos morts, nul n'oubliera, et qui pourrait le faire ?

« Mais on aura besoin de l'ivresse lyrique, on saluera l'exaltation de la vie... »

Sarah Bernhardt.

***

Il nous semble intéressant de rapprocher de cette réponse celle de l'ex-doyen de la Comédie-Française, M. FREDERIC FEBVRE, *qui parut sur notre première scène aux côtés de la grande Sarah. L'excellent artiste qui porte allègrement la neige de quatre-vingts hivers n'a pas cessé de garder en son cœur le culte éminemment français du théâtre. Celui qui créa si remarquablement le Kobus de* l'Ami Fritz, *le Bourdon des* Corbeaux *et le Clarkson de* l'Etrangère, *celui qui fut un si admirable Don Salluste et qui campa comme un portrait de maître le duc de Guise dans* Henri III et sa cour, *a été, comme son illustre camarade, le porteur de la bonne parole et de l'art dramatique français à travers le monde. Il a publié, en outre,* l'Album de la Comédie Française (1880), Aux bords de la scène (1889), le Journal d'un comédien (1896), La Clef des champs (1889), *etc., et les lecteurs de* la France *ont pu apprécier ses brillantes qualités de chroniqueur.*

Quel sera le théâtre de demain ?

C'est là une question à laquelle il me paraît difficile de répondre... Mais sans rien préjuger de l'avenir réservé aux productions dramatiques, ce que dès maintenant on peut affirmer, c'est la faillite, *plus ou moins durable*, de la frivolité des petits spectacles, qui auront eu le seul mérite de ramener chez les spectateurs le goût

plus relevé de la noble et fière tenue des lettres et des arts!

Déjà avant la guerre, que de fois n'avons-nous pas entendu répéter ce vieux cliché : *le théâtre se meurt!* Et cependant, rien de moins exact. Le théâtre ne saurait mourir... Ce sont les formules seules qui vieillissent... Un état transitoire n'étant pas un cas morbide.

Bien présomptueux celui qui se prévaudrait de déterminer la forme naturelle du théâtre ! Surtout en présence d'un public, qui, las des graves émotions, fatigué du souci des affaires, ne lui demande avant tout, qu'une heure ou deux de diversion à défaut d'oubli!... et qui, criant aujourd'hui au scandale, à l'audition d'une œuvre forte et *précise*, réclame le lendemain la *pièce honnête*, sans se préoccuper des risques que ces brusques revirements peuvent faire courir au directeur assez naïf pour croire à la longévité de cette crise de respectabilité morale.

N'est-ce pas déjà un spectacle documentaire que celui d'une affiche allant de *l'Enfant de l'amour* à *l'Abbé Constantin?*

Et, en admettant même qu'au lendemain de l'épopée le théâtre s'impose le rigoureux devoir de ne représenter que l'émolliente élucubration de modernes Berquin, cette forme sera-t-elle adoptée par un public qui, il faut bien le dire, préfère les pièces qu'il connaît et dont il a, de longue date, la courageuse pratique?

Si quelques naïfs névrosés ont pu, ces dernières années, porter inconsciemment atteinte au bon renom des lettres et de la scène, il serait vraiment puéril de s'arrêter

plus qu'il ne convient à des tentatives empruntant leur semblant d'audace et d'originalité au souvenir d'Alcibiade et de son ancestral toutou !

Et pour me résumer, attendant tout de l'avenir, je crois fermement qu'au lendemain de la victoire, alors que sonnera l'heure rénovatrice des mœurs et de la pensée, comme une rançon du sang versé, il nous sera donné de saluer la venue du poète, qui en dotant la scène française d'une œuvre forte et virile, aura magnifié ces trois vertus :

La Patrie, la Famille et l'Amour !

Frédéric Febvre.

***

Nous avions sollicité une réponse de M. MOUNET-SULLY, *l'éminent doyen de la Comédie-Française. Nous rencontrons dans les couloirs de la maison de Molière, celui qui fut Œdipe, Hernani, Hamlet..., mais le grand artiste s'obstine dans un mutisme de sphinx aux yeux ouverts sur tous les infinis :*

— Une enquête?... Oui... j'ai vu... j'ai lu... j'ai su... Je n'ai jamais répondu aux enquêtes.

Cela me gêne, m'embarrasse, me répugne, presque...

Je crains qu'on ne m'accuse d'orgueil ou de fausse modestie.

Je crains surtout d'affirmer une erreur.

Je ne sais que dire.

J'attends.

Il est si facile de se taire au lieu de risquer d'écrire une chose inutile ou niaise.

Notez que je ne dis pas cela pour cri-

tiquer les personnalités qui vous ont répondu.

Loin de moi cette pensée.

C'est une impression toute personnelle, érigée en principe.

Le silence est d'or...

Je ne suis ni un organisateur ni un metteur en scène.

Le maître oublie qu'il est un des auteurs de « La Vieillesse de Don Juan ».

Quoi que vous en disiez, je n'ai aucune autorité en la matière.

Que puis-je désirer, sinon que le théâtre soit ce qu'il était, quand il était bon ?

C'est vous en dire assez et c'est en dire trop.

J'attends qu'on me donne quelque chose à faire, et je le fais de mon mieux, avec mes moyens...

Voilà.

Vous êtes très aimable, mais, je vous l'ai déjà dit : « Le silence est d'or. »

Et, sur ces excuses... dorées, après nous avoir tendu une main cordiale, le grand-prêtre du verbe laisse retomber son chef vénérable sur sa barbe d'augure et rentre majestueusement dans les dédales clairs du temple intérieur.



Elève de Delaunay, Mlle RENEE DU MINIL *a gardé dans son jeu les qualités du maître et ses grandes traditions. Engagée à la Comédie-Française après ses prix de comédie et de tragédie, Mlle du Minil y débuta dans* Denise, *joua successivement dans* Hamlet, Mlle de Belle-Isle, Jean Baudry *et se fit une place importante dans le*

répertoire : les Femmes Savantes, Horace, Andromaque. *Reçue sociétaire, elle a créé de nombreux rôles dans* Gertrude, Une séparation, la Femme de Tabarin, 1807, La Loi de l'homme, le Dédale, La plus faible, *etc.*

Le Théâtre de demain ?

Qu'il soit français !

Qu'il affirme toutes les qualités de la race !

Qu'il chante avec les poètes !

Qu'il rie avec les uns, qu'il pleure avec les autres !

Pourvu que ses pleurs, ses rires et ses chants soient dignes d'un passé de gloire et d'un avenir d'espérance.

Renée du Minil.

* * *

Quand débuta à l'Ambigu Mlle MARIE LECONTE, *dans* les Deux Orphelines, *la critique la voua à jouer les touchantes poitrinaires. Mais on s'aperçut bientôt que la charmante artiste avait des qualités de finesse et d'esprit et une admirable santé comique, en plus de son beau talent dramatique. En robe moderne ou sous des atours du dix-huitième siècle, elle obtint de radieux succès. Suzanne malicieuse et « verdissante » dans le* Barbier de Séville, *elle est un soupirant et troublant* Chérubino d'amore *dans* les Noces de Figaro. *Et quelle délicieuse Suzel de* l'Ami Fritz ! *Citons, au hasard de la mémoire, parmi ses créations les plus remarquées* : La plus faible, le Paon, le Bon roi Dagobert *et* Primerose.

Vous me posez la plus audacieuse des questions : Que sera le théâtre de demain ?... Il paraît en effet au premier

abord assez difficile de se préoccuper de l'avenir de la scène. Le théâtre ne reprendra quelque intérêt que lorsque le sublime théâtre de la guerre aura cessé d'exister. Mais il n'est pas défendu de se livrer au petit jeu des hypothèses.

D'ailleurs Corneille, Racine, Molière, n'équivalent-ils pas à des noms de victoire !

Ce que sera le théâtre de demain : il faudra qu'il soit très noble, très beau, très fort. Il le sera, la Victoire le portera sur ses grandes ailes. Il faudra qu'il s'adresse à notre cœur et qu'il tienne compte de tant de douleurs comme de tant de fiertés ! Il faudra que lorsqu'il sera gai, il n'oublie pas les larmes qui près de lui ne seront pas séchées.

Il faudra aussi qu'il soit heureux, brave et sincère !... et il sera tout cela puisqu'il sera Français ! Disons aussi souvent de beaux vers et vive le théâtre de demain !

Marie Leconte.

Dans une conversation complémentaire, l'excellente artiste nous a exprimé son désir de voir monter les pièces moins chèrement, moins luxueusement, afin de permettre la création d'un plus grand nombre d'œuvres de jeunes :

« Qu'on se souvienne que le théâtre n'est qu'illusion et qu'on tienne pour assuré que la valeur des matières employées ne concourt en rien à l'effet, au contraire ! Une étoffe de quatre sous aux teintes franches ou du papier même peuvent donner aux feux de la rampe des résultats plus riches et plus décoratifs que les plus coûteux brocarts et les soies les plus dispendieuses.

Quant au théâtre en lui-même il est, il doit être le Rêve, la Beauté, la Fantaisie. J'ai reçu cet hiver de la tranchée une lettre d'un petit soldat qui me disait :

« Nous avons reçu beaucoup de tricots, « beaucoup de chandails, de chaussettes et « de passe-montagnes, tout ce qu'il nous « faut pour tenir chaud au corps. Mais il « nous manque ce qui tient chaud à l'âme. « Si vous avez quelque vieux Molière ou « quelque Musset dépareillé, envoyez-nous « cela. Nous en avons besoin ! »

« Le théâtre, mais il fait partie de notre vie ! Les journaux nous en fournissent chaque jour la preuve, puisqu'ils nous rapportent qu'on voit sur tout le front, entre deux combats, s'élever des scènes improvisées. Panem et circenses *fut une devise latine. Nos troupiers nous rappellent que c'est aussi un mot d'ordre français. »*

⁂

Parmi la galerie des soubrettes du grand répertoire, Mme DUSSANE, *de la Comédie-Française, restera comme une des plus charmantes incarnations de l'esprit français. Son profil délicat, son fin sourire, son accorte désinvolture ont animé d'une vie nouvelle les proses de Molière et de Marivaux.*

Votre question n'est pas sans me causer quelque perplexité, car les prédictions sont plus téméraires que jamais dans ce temps qui les a toutes déjouées...

Il me semble que le public français profitera de la circonstance pour rejeter définitivement beaucoup de productions étrangères qu'il n'avait jamais, à vrai dire, acceptées sincèrement : l'engouement du snobisme est tout au plus un permis de séjour et non une vraie lettre de naturalisation.

Il est possible que cette réaction salutaire comporte quelques injustices, plus rares qu'on ne pourrait le croire. Toutefois il y aura du bénéfice car on retournera à des œuvres simplement, uniquement françaises, dans tous les genres. Je crois à Molière et à Corneille, par exemple, aussi bien qu'à Courteline et à Rostand — le Rostand héroï-comique de *Cyrano*.

Je crois à des œuvres plus simples que nous n'en avons vu ces derniers temps, plus générales, plus robustes aussi. Elles auront perdu en raffinement, peut-être, pour gagner en vérité, en *santé*.

Et si c'est une prévision mensongère que je vous exprime-là, du moins est-ce un souhait sincère et fervent.

B. Dussane.

***

Fondateur du Théâtre des Poètes, M. ARMAND BOUR *eût dû pouvoir compter sur la reconnaissance des poètes. Son entreprise héroïque, conçue dans un temps qui banalisait outrancièrement, connut les honneurs, la gloire, et les louanges éperdues de critiques émerveillés. Mais on doit, au théâtre, compter sur d'autres ressources que celles, enivrantes, des admirations. M. Armand Bour, tant aux Bouffes Parisiens qu'au Théâtre Victor-Hugo, a travaillé dignement et courageusement pour l'Art et sa beauté. Sans doute cela lui valut-il de ne pas réussir. Artiste dans toute l'acception du mot, certes il l'est. Et nos plus fins auteurs dramatiques, nos plus délicats poètes — ceux qu'il a joués — se sont plus à le classer parmi les plus grands acteurs de la scène française ; son talent d'auteur dramatique s'est révélé dernièrement, au Théâtre Moncey, par la re-*

présentation d'un acte : Maman, *que le Théâtre Antoine a repris sous le nouveau titre de* Pendant la Bataille. *M. Bour, tout comme M. de Sainte-Croix, a été candidat au fauteuil directorial de l'Odéon, où le portaient tous les suffrages des jeunes et des sincères.*

Quelques mots seulement car l'heure n'est pas aux longs discours : nous traversons une époque terrible mais glorieuse et nos soldats font tous les jours au front de la « beauté ».

Je pense qu'après la guerre nos dramaturges s'inspireront de cette beauté-là et que nous aurons quelques belles œuvres d'émotion héroïque.

J'espère donc que les auteurs de talent travailleront dans ce genre-là. J'espère aussi que ceux qui n'en ont pas voudront bien ne pas encombrer les théâtres de productions aussi mélodramatiques que patriotiques.

J'espère enfin qu'après la victoire, plus forts, plus libres, plus respectés, nous resterons artistes quand même.

Voilà. Evidemment je vous ai dit ce que je désire, je ne vous ai pas dit ce qui sera mais je ne suis pas sorcier !

Armand Bour.

***

Parmi les princesses de légende, évoquées en vers fluides et sensuels par le magicien Jean Lorrain, CORA LAPARCERIE *apparut un jour, radieuse, entre les portants verts d'une forêt enchantée de toile peinte. Ses doigts jouaient avec des voiles et des guirlandes. Depuis, elle n'a pas cessé d'être l'interprète des poètes et surtout d'un poète. Elle fut* La Marjolaine, Xantho, *et l'héroïne du* Minaret. *Elle fit alterner aux rythmes de Jacques Richepin la prose spi-*

*rituelle de Romain Coolus. L'an dernier, elle composa, à la Renaissance, l'*Aphrodite*, de Pierre Louÿs.*

De l'Ile-Tristan, près Douarnenez, l'exquise artiste nous adresse les lignes suivantes :

Nos soldats se battent comme des soldats d'épopée, ils défendent notre terre de France, mais ils défendent aussi sa gloire ! — n'est-ce pas leur rendre hommage que d'affirmer aujourd'hui, qu'en art, en littérature, au théâtre, tous les beaux espoirs sont permis ?

On ne résiste pas à l'exemple.

Quels artistes, quels auteurs de haute intelligence pourraient n'être pas entraînés par le vent honnête, ardent, généreux et sublime qui passe sur notre pays ?

Le théâtre de demain subira l'ambiance des heures merveilleuses et douloureusement tragiques que nous vivons en ce moment ; certains auteurs ont même prévu la beauté et les larmes que nous réservait l'avenir... ce sont les poètes... les poètes ont des prescience, ils sont bénis des dieux, ils sont un peu devins...

Et Mme Cora Laparcerie nous révèle que son mari, Jacques Richepin, auteur de pièces gaies, dans lesquelles l'esprit français semblait être le seul idéal, écrivit pendant les trois mois qui précédèrent la guerre, une pièce intitulée : La Guerre et l'Amour. *Cette pièce est d'une actualité qui tient du prodige ! Elle se passe, en grande partie, en Autriche sous l'Empire. A titre de curiosité, notre aimable correspondante nous cite quelques vers. « J'espère, dit-elle, que l'auteur, à son retour, ne m'en voudra pas*

d'avoir divulgué son œuvre. » Nous en sommes persuadés.

Quand la France se bat, c'est dans l'ordre des
[choses
Qu'elle se batte encor pour une noble cause,
Et que dans la bataille, on voie à ses côtés
La Justice qui marche avec la Liberté !
C'est la France qui, maintenant comme naguère,
Par amour de la Paix, fait la guerre à la guerre,
Jetant dans les combats ses enfants résolus,
Pour tâcher d'imposer qu'on ne se battrait plus !
Sans doute il l'oublia, votre empereur...

Et ces vers-ci en parlant de la France toujours :

C'est pour cela, pour l'idéal qui l'auréole,
Pour ce qu'ont inventé sa plume et sa parole,
C'est pour son avenir et c'est pour son passé,
C'est pour son cœur sublime et désintéressé,
C'est pour ce qu'elle apporte au peuple d'espé-
[rance,
Oui, c'est pour tout cela qu'on ne vainc pas la
[France !

Mme Laparcerie ajoute :

Quand il faisait la pièce, l'auteur, qui suivait sans nul doute, un instinct plus fort que sa volonté, me disait qu'il craignait que son œuvre n'intéressât pas le public !... Voici donc un auteur gai transformé par intuition, la veille de la guerre. Quel sera le théâtre de demain ? Déjà nos célèbres auteurs les plus exquisement parisiens, comme A. Capus, H. Lavedan, M. Donnay, A. Hermant, et d'autres, sont devenus, depuis la guerre, de grands satiriques, des pamphlétaires, d'admirables moralistes. Quand la France était gaie, insouciante, heureuse, ils firent des œuvres,

des pièces, souriantes, optimistes ; la France saigne... ils ne sourient plus, ils exaltent les énergies, ils pleurent avec nous, ils nous consolent... Quel sera leur théâtre de demain ?

Mais magnifique sûrement.

Le théâtre de demain va nous délivrer à jamais du théâtre mufle. Les mufles n'ont pas d'idéal, ils n'y croient pas, nos martyrs viennent de leur prouver qu'on donne sa vie pour un idéal...

Je partage totalement votre avis sur l'envahissement au théâtre des auteurs d'outre-Rhin — en musique et en littérature bien entendu — d'ailleurs je blâme sans restrictions toutes les manifestations étrangères sur nos scènes françaises. Paris risquait de devenir le Palace de la littérature et du théâtre. S'il plaît à certains d'entendre des pièces allemandes, qui les empêche de faire le voyage !

M. Lugné-Poë consacra une partie de sa vie à prôner, à nous imposer, en de grandes manifestations, le théâtre étranger, il fut même décoré pour cela... l'intention était bonne sans doute, mais désastreuse, déplorable, à tous les points de vue, pour notre théâtre national... il ne fut malheureusement pas le seul... Contre cet envahissement on devrait prendre des mesures décisives en dépit de quelques dilettanti, oublieux de l'heure grave... Deux admirables articles dans le *Figaro*, signés d'Alfred Capus et intitulés « Sophisme » et « l'Allemagne de Gœthe », ainsi que quelques pensées d'Albert Guinon parues dans le *Gaulois*, devraient être un sage enseignement pour les prétendus éclectiques

maladroits et égoïstes ; ils devraient avoir la pudeur de se taire.

D'ailleurs est-ce le moment de discuter des auteurs allemands ? Non, mille fois non. Quand tout ce que nous aimons d'amour et d'amitié se défend contre une race qui s'est mise au rancard de l'humanité, par une guerre de conquête et par des crimes monstrueux, est-ce le moment de nous entretenir de certains hommes illustres nés de cette même race ?

Evidemment, je le sais, les fleurs naissent sur le fumier. Pourquoi irais-je me salir pour aller jusqu'à elles, alors que j'ai toutes les belles fleurs des jardins de France, à plaindre, à aimer, à soigner !

Enfin pour répondre à votre dernière question : je suis sûre que nos vainqueurs seront porteurs d'aurores nouvelles ; avec une paix durable nous leur devrons des siècles d'or, et le théâtre en sera une des belles manifestations.

Les sacrifices de nos douloureux vainqueurs et nos larmes, ne seront pas inutiles, de cela je suis sûre.

Cora Laparcerie-Richepin.



FELIX GALIPAUX, *ce comique plein de verve, ne s'entend pas à sibylliser l'avenir. S'il a, comme il l'affirme, « une peine infinie à se remémorer le passé », il nous est agréable, autant que facile, de lui rappeler le sien. Premier prix de comédie au Conservatoire de Paris* (1881), *il créa, au Palais-Royal, de nombreux rôles, se fit applaudir à la Renaissance, revint de nouveau au Palais-Royal, puis aux Bouffes-Parisiens, et au Vaudeville, où il a contri-*

bué au succès de la Famille Pont-Biquet *et de* Manette Salomon. *Entre deux galipettes, M. Félix Galipaux composa des operettes, écrivit des pièces, des saynètes et des pantomimes. On lui doit un grand nombre de comédies de salon. Il a publié, en outre, des recueils amusants, plusieurs volumes de* Monologues et récits ; Galipettes ; Encore des Galipettes ; Confetti, *etc., etc. En collaboration, pour la musique, avec Thomé, il improvisa un mononime :* Une soirée chez M. le sous-préfet, *qui fut joué en* 1893, *à la Bodinière.*

J'ai déjà une peine infinie à me remémorer le passé, comment diable ! voulez-vous que je sibyllise l'avenir !

Quel sera le théâtre de demain ? me demandez-vous ! Chi lo sa ! vous répondrait-on chez nos futurs alliés ! Je ne suis, hélas, pas prophète, même sans musique de Meyerbeer, ce vieux boche !

Vous auriez évidemment mieux fait de vous adresser à ma vieille amie, Madame de Thèbes, plutôt que de frapper à mon huis !

J'espère (car enfin, il faut bien que je vous réponde quelque chose !) qu'après la guerre, il y aura au moins pendant un certain temps une saine réaction qui nous débarrassera des pièces imbéciles, des comédies écœurantes de M. X... qui prend ses sujets au fond des bidets.

Qu'on ne nous imposera plus Mlle Vaseline comme étoile de première grandeur, car nous avons vu cette chose admirable, le nom d'un acteuse absolument inconnue la veille, paraissant pour la première fois, le soir, en lettres de feu, à la façade de l'un de nos premiers théâtres qu'elle illuminait à ses frais.

J'espère que les ouvreuses raseuses seront supprimées, et que l'on conservera l'excellente habitude de terminer les spectacles avant l'heure du laitier !

Mais comme dit don César :

Je te dis là des choses... des folies !

Avec lesquelles, cher Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être votre

Félix Galipaux.

⁂

Auteur, comédien, mime, directeur de théâtre, M. PAUL FRANCK *est demeuré toujours artiste d'un esthétisme raffiné. On remarqua, dès ses débuts dans la pantomime, les souples élégances de son jeu et l'agilité de muscles d'une face extraordinairement mobile sachant être le miroir de toutes les joies et de toutes les tristesses de l'humaine aventure. Il a composé lui-même de nombreux petits actes que souligna souvent la musique charmeuse d'Edouard Mathé ; le choix même des auteurs qu'il cite et qui seront les auteurs de la grande scène qu'il dirigera un jour, nous renseigne suffisamment sur ses goûts et sa valeur :*

Je crois bien que nos auteurs comiques vont triompher complètement, absolument, dès la guerre terminée. Je ne sais pas ce que voudra le public — sait-il lui-même ce qu'il veut ? — mais j'ai l'idée que les pièces gaies feront prime. Pour ma part, je connais quelques auteurs dont les productions auront un très gros succès : j'espère que notre admirable Georges Courteline va, enfin, se remettre au travail ; que Georges Feydeau nous donnera quelques-unes de ses œuvres si extraordinairement farces ; que Tristan Bernard nous amusera de ses joyeuses comédies ; que Sacha Guitry nous

étonnera par l'imprévu de son dialogue et les trouvailles de son génie comique ; que Rip abordera la comédie ; que Pierre Veber nous charmera par la finesse de son esprit ; qu'Alfred Capus délaissera un peu le *Figaro* pour la scène ; que Robert de Flers nous donnera une belle œuvre ; que Zamacoïs, Edmond Rostand, Emile Bergerat et Jean Richepin nous feront entendre de beaux vers lyriques et joyeux et que nous verrons surgir aussi de nouveaux auteurs aux côtés de : Yves Mirande et Henri Géroule ; Wilned ; Jean-José Frappa ; Paul Giafféri ; Max Maurey ; de Croisset ; dont les pièces auront été conçues dans les tranchées, parmi le fracas des obus et l'éblouissement de la victoire prochaine !

Paul Franck.

Directeur du Théâtre Impérial.



*Henri Fabre, qui prit le nom d'*HENRI FABERT *au théâtre, est né dans une partie du Dauphiné qui confine au Midi. Et de fait, son jeu a hérité des qualités intellectuelles et animatrices de l'une et de l'autre région : subtilité dauphinoise et verve méridionale. Son passage à l'Opéra fut des plus remarqués, et nul n'a oublié son incomparable création de* Mime. *Il quitta notre première scène de musique afin de pouvoir donner libre cours aux exigences de son talent divers. Fervent admirateur de Claude Terrasse, cet autre Dauphinois, il fut son fidèle interprète. Il créa* Panurge *à Lyon, fut au théâtre Fémina l'Augias des* Travaux d'Hercule *et fut successivement à l'Apollo les rôles de La Palisse dans* Monsieur de la Palisse *et de Cartouche dans* Cartouche.

Il est vrai, et vous avez raison de nous rappeler que nous nous éveillerons de ce cauchemar et recommencerons à vivre.

A quel genre ira alors le goût du public?

A tout ce qui sera aimable. de bon aloi et joyeux.

Des gens équilibrés dans des pièces saines, voilà qui n'est pas si banal.

D'ailleurs les personnages de la comédie dramatique de ces dernières années, types parfaits d'assassins-voleurs-sadiques, nous paraîtraient trop pâles ; on a vu les Boches! Quel épisode dramatique, si merveilleusement mis en scène soit-il, ne nous semblerait une grossière caricature à côté de ce que nous aurons vécu? Et quels héros d'opéra n'auraient l'air de pantins à côté d'un Poilu qui se fait tuer sans gestes et sans voix?

Allons, laissons cela, nous ne ferions que de ridicules parodies! Le public nous a donné, pendant la guerre, la mesure de ce qui lui plaira après : le Palais-Royal, le Théâtre Antoine, la Gaîté en ont fait l'heureuse expérience.

De la musique solide et joyeuse sur de jolis scénarios pleins de vie saine, voilà ce qu'il faut à un peuple qui vient de traverser les affreuses heures d'angoisse que nous vivons.

Oserai-je me résumer en un mot digne de mon aïeul La Palisse : « Après la guerre, fiche-nous... la paix ! »

Caporal Fabre.
(en convalescence).

Pour copie conforme :

Henri Fabert,
de l'Opéra.

Exquise et fraîche, Mme JANE PIERLY *a, tout d'abord, fait reconnaître son talent délicat de divette sur les scènes des music-halls. Son art certain l'a fait apprécier des directeurs de théâtres parisiens, et cela nous permit de l'applaudir au théâtre Marigny, dans les* Eclaireuses, *et surtout à la Porte-Saint-Martin, à la reprise éclatante du* Ruisseau. *Elle chante et se prodigue dans les représentations de bienfaisance, et gracieuse, émouvante, recueille les bravos du public avec une simplicité inconnue.*

Il est prétentieux de ma part d'essayer de répondre à une pareille question, d'autant plus que mon opinion se résume en un espoir.

J'espère que le théâtre que nous aurons après la guerre s'attachera à refléter les beaux sentiments que la catastrophe libératrice a éveillés dans toutes les âmes ; que l'on s'efforcera vers la beauté et que nous aurons à interpréter de belles pièces où l'esprit français se montrera ce qu'il est, c'est-à-dire admirable ; que gaies ou tristes comédies ou drames, les pièces permettront à ceux qui vont au théâtre, de reconnaître les belles vertus de notre race que nous avons si longtemps cachées, comme des tares, en étalant seulement nos défauts.

Le théâtre ne doit pas être cantonné dans une seule formule, et les auteurs doivent travailler selon leur tempérament, leur nature, leur génie propre, et s'astreindre non pas à faire la pièce qu'ils supposent être celle du moment, mais la pièce qu'ils ont en eux et qui répond à leur inspiration personnelle.

Il y a des publics pour tous les genres, et l'on peut dire que le même public est

heureux de passer du plaisant au sévère, à la condition qu'il y trouve un délassement, une récréation, et qu'il sente la sincérité de l'effort.

Jane Pierly.

***

Mme BARTET, *de la Comédie-Française, de qui la modestie égale le talent, se cache dans une touffe de violettes :* occulta redolens ; M. JULES TRUFFIER, *directeur des études du grand répertoire, se déclare trop las et peu en humeur de vaticiner ;* Mlle MADELEINE ROCH, *de la Comédie-Française, se récuse également.*



V

Des Iles d'Avenir...

V

Des Iles d'Avenir...

Quelques jeunes confrères nous ont communiqué leurs vues sur l'objet de notre enquête.

Il n'est pas indifférent de connaître l'opinion de ceux qui appartiennent à la littérature de demain sur l'avenir du théâtre français.

Voici leurs réponses dans l'ordre de réception :

Tout d'abord, M. EDOUARD HELSEY.

Dans le journalisme actuel, par ses dons personnels d'expression, il a su conquérir une place enviée. Ses articles au Gil Blas, *à* Comœdia, *au* Journal, *ont toujours eu de fervents lecteurs. Au Grand-Guignol, il a fait applaudir un drame impressionnant :* Le Hangar de la rue Vicq-d'Azir. *Son premier roman* Le Sabre de bois, *paru l'an dernier, reçut le plus favorable accueil.*

J'avoue, mon cher ami, que, depuis le mois d'août dernier ; je n'ai guère songé au théâtre, pas plus à celui d'hier qu'à celui de demain. Sans y mettre de puritanisme, sans le faire exprès, et, ma foi ! presque sans m'en apercevoir, j'ai à peu près complètement oublié l'existence de toute littérature. Est-ce qu'auprès du

drame que jouent en ce moment des millions d'hommes, *l'Iliade* elle-même ne vous paraît pas aussi insignifiante que la plus mince nouvelle à la main ?

Je sais bien que d'aussi formidables événements doivent bouleverser, en même temps que beaucoup d'autres choses, notre vie intellectuelle. La France sortira certainement de cette ardente épreuve plus puissante et, par conséquent, plus virile, c'est-à-dire plus saine. Les plus secs d'entre nous ont connu de telles émotions depuis l'ultimatum autrichien, que leur sensibilité a dû forcément s'élargir. Je crois donc permis d'espérer pour demain des œuvres plus larges, plus humaines, autant dire : des œuvres plus simples.

Nous ne renoncerons pas pour cela au goût de la subtilité psychologique, si français, à bien regarder. Tout de même, j'espère que les habituelles complications de couchage, de non-couchage, d'après-couchage, d'avant-couchage paraîtront bien fades aux gens qui auront vu la bataille de la Marne.

En un mot, la race ayant été remuée jusqu'en son tréfonds par le rude soc de la guerre, je pense que nous la trouverons, à la paix, plus ressemblante à elle-même que nous ne la connaissions. Et c'est pourquoi je crois, par exemple, à un renouveau de la gaieté, qui est une de nos vertus foncières, un de nos traits de caractère les plus marqués. Je parle de la franche gaîté, mâle et drue, celle de Courteline. Force et clarté, voilà ce que nous serons, à mon avis, en état de goûter mieux que naguère.

Bien entendu, il ne saurait être question, pour un temps assez long, de jouer des ouvrages allemands. La perte, sauf en musique, me semble bien mince. Hormis *les Tisserands*, je ne me souviens guère d'avoir pris plaisir à aucune pièce venue de « chez eux ». Et quant aux grands étrangers, un Shakespeare par exemple, ou un Ibsen, ils n'ont jamais tenu chez nous beaucoup de place. Ce n'est pas la guerre évidemment qui rendra le public français plus juste pour eux. Je peux vous annoncer cependant que Gémier jouera un *Shylock* de Lucien Nepoty, que j'ai eu la joie d'entendre et dont le succès, j'en suis certain, sera éclatant.

Je vous écris tout à fait à bâtons rompus, mon cher ami, et vous le voyez, sans aucune prétention au rôle difficile de prophète. Pour me résumer d'un mot, je souhaite, et j'espère fermement, que la France, plus *forte* après la victoire, aura des arts plus *forts*, comme un commerce plus fort, des finances plus fortes, une politique plus forte, etc.

Si je ne me trompe, l'avenir chez nous est à ce qui sera *fort*. Avouez qu'au théâtre comme ailleurs, ce sera un fameux changement.

Edouard Helsey.

⁂

Cet écrivain est un des rares « jeunes » qui n'aient pas abdiqué. Disciple fervent du maître Octave Mirbeau, M. LÉON WERTH *a su recueillir et confondre, avec ses dons personnels et son talent propre, les leçons de l'auteur du* Foyer. *Son livre,* La Maison Blanche, *faillit être couronné par l'Acadé-*

mie Goncourt. On assure que son origine sémitique lui valut l'opposition irréductible de certains juges. Cela ne l'a pas empêché de fournir aux quotidiens littéraires, aux revues indépendantes, d'âpres chroniques dont le style puissant s'allie avec une volontaire et belle liberté de jugement.

(Au front, 25 mai 1915.)

Est-ce une illusion? Il me semble que vous répondez vous-même à votre questionnaire. J'y lis en effet :

1° Que le théâtre a « de l'importance dans notre patrimoine intellectuel » ;
2° Que l'on a fait « une trop large part aux productions d'outre-Rhin » ;
3° Que « le théâtre national du xxe siècle va se constituer ».

Ces trois affirmations constituent-elles un dogme?

Je reste convaincu que les auteurs dramatiques, avant la guerre, flattaient, par méthodes cinématographiques, les plus paresseux instincts du public. Et le patrimoine auquel ils songeaient n'était pas celui de l'intelligence.

Quant au théâtre de demain, il sera ou non un négoce, selon la volonté des obus, qui supprimeront dans les tranchées ou des marchands ou des écrivains.

Léon Werth.

*
* *

M. LOUIS ROUBAUD *est un jeune, dans le sens le plus éloquent du mot. Dans la littérature contemporaine, il s'est fait une place bien personnelle en publiant des contes « fouillés », d'une prenante mélancolie en même temps que d'une psychologie par-*

fois très amère. Directeur d'une revue énergique, La Flamme, *il a écrit de nombreuses critiques dramatiques et littéraires. Le mieux qu'on en puisse dire est qu'il ait, avec une singulière indépendance d'esprit, osé critiquer non seulement les inconnus et les méconnus, mais aussi bien ses plus chers amis.*

Un élément dramatique se trouvera demain périmé : l'horreur. Quelle tragédie ne paraîtrait fade après cette réalité !

Au surplus, nul ne peut encore pressentir l'esthétique de cette guerre. Elle se dégagera d'elle-même originalement et ne sera, ni selon Déroulède, ni selon d'Esparbès. Lorsque nous lisons les analyses ou les synthèses guerrières d'aujourd'hui, l'héroïsme à panache devient anachronique. Il y a... autre chose... je ne sais quoi... où les arts et le théâtre puiseront une vie nouvelle.

On peut affirmer toutefois, sans augurer, que la pièce patriotique n'aura qu'une fortune momentanée, immédiate. Elle sera comme l'action de grâce après la victoire ; la foule y viendra communier à l'âme nationale, — religieusement.

Ceux qui auront vécu les jours gris, les nuits rouges, se montreront peu fervents de mélo, ils apprécieront médiocrement les cruautés psychologiques de nos plus féroces dramaturges, mais, sans doute, le théâtre franchement gai leur agréera-t-il. Il y a de beaux soirs pour Tristan Bernard et Pierre Veber.

Peut-être la comédie légère, ironique et sentimentale nous semblera-t-elle superflue ; elle florissait hier, la retrouverons-

nous demain ?... C'est une victime de la guerre.

Puisse-t-elle céder la place au Théâtre d'humanité ?

Si la scène est un reflet sincère des préoccupations de l'heure, un auteur doit surgir qui flagellera l'exclusivisme scientifique et tous les systèmes de philosophie mathématique, pour glorifier au-dessus de la raison le sentiment humain, la morale humaine.

Bergson a dit justement que la morale n'avait pas progressé en proportion de la science.

Je veux croire que nous assisterons demain à l'avènement d'un Théâtre Social.

Louis Roubaud.

***

C'est un pur Normand intellectuel qui, venu jeune de Rouen à Paris, établit dans la grande ville, en peu d'années, la solide réputation d'un talent véritable qui n'a fait que grandir et s'amplifier.

Un spirituel chroniqueur — il y a des chroniqueurs qui sont spirituels — a dit de lui, dans un moment de verve : « Il étanche la sueur au front de Populo. » Le confrère ne croyait pas si bien dire, et sa boutade n'était rien moins qu'un éloge. En tout cas, GABRIEL REUILLARD, *dans les articles qu'il donna aux revues, dans les écrits qu'il publia dans les quotidiens, s'apparente, par le style vigoureux et sûr, à son maître Octave Mirbeau et au défunt Louis Nazzi, dont il fut l'ami dévoué et fraternel.*

Nous possédons déjà les signes certains de la « renaissance » théâtrale de demain. Les commerçants, les patriotes de l'arrière, ceux qui sont pour « l'union sacrée » prennent, dans les journaux d'abord, dans les

théâtres ensuite, la place de ceux qui se battent. M. Pierre Frondaie, avec la complicité de M. Maurice Barrès, entre à la Comédie-Française. Et M. Kistemaeckers qu'on peut voir, me dit-on, en soldat, aux générales de Paris, vient à peine de quitter l'affiche de la Porte-Saint-Martin avec *la Flambée*. A part ça, quoi ? Racine, Corneille et Molière dans nos théâtres nationaux. On ne pense plus qu'à peine aux autres classiques. (Personne ne proposerait de jouer Shakespeare « notre allié »). Et M. Victorien Sardou, avec *Patrie* devient, pour le public, l'égal de Sophocle et d'Eschyle !...

Ailleurs, sous prétexte d'art ou simplement d'exhibition, le commerce est encore plus éhonté. *France*, *espérance*, *gloire*, *victoire* nous préparent des rimes riches et des vers pauvres mais sonores. Toute la poésie devient brusquement M. Gabriele d'Annunzio, et toute la musique M. Camille Saint-Saëns. La vie est aux vieillards...

Mais la jeunesse se fait tuer pour que ceux-là puissent vivre « en paix » — et prospérer !

L'ordre règne dans la littérature.

Gabriel Reuillard.

⁂

Parmi les jeunes, M. GUY DE PASSILLE *s'est fait apprécier dès ses débuts avec son roman* l'Histoire d'un gentilhomme de province *comme un écrivain digne du prix Goncourt si le prix Goncourt avait existé à cette époque. On y admirait dans un style charmeur l'intime évocation de la vie familiale des hobereaux sous le règne bonhomme du Roi-Citoyen. Les trois actes qu'il en tira pour l'Odéon sous le titre* L'Epée *reçurent le plus favorable accueil.*

La pièce, dans l'ambiance admirablement créée par André Antoine, avait conservé toutes les qualités du livre. On doit encore à M. de Passillé un autre roman : Aux Jeux de l'Amour *et de remarquables critiques littéraires.*

J'eusse été tenté de répondre à la question que vous me faites l'honneur de me poser, qu'en l'espèce comme en toute autre, il faut consulter l'expérience et que cette expérience s'est manifestée il y a quarante-quatre ans. Mais M. Camille Le Senne affirme, avec sa grande autorité, que les précédents font défaut, que celui de 1870 n'a aucune valeur. Il ajoute que ce fut seulement vers 1880 que des œuvres plus fortes prirent naissance.

Cette dernière constatation retient particulièrement mon attention parce qu'elle tend à établir que les cerveaux en pleine maturité créatrice ne se laissent pas imprégner par la survenue des événements et que seules les œuvres des générations ultérieures en reflètent les contre-coups.

De même après ces périodes de réalisations formidables de la Révolution et de l'Empire, la France se contenta durant de trop longues années des tragédies antiques et étiques des Baour-Lormian, Briffaut, Jouy et consorts. Aux générations qui suivirent, à celles qui, selon l'expression de Musset, avaient été conçues entre deux batailles, revient la gloire de la rénovation théâtrale.

Pour en revenir au théâtre de demain, il serait souhaitable, si nous nous plaçons sur le terrain patriotique, qu'il se nourrisse des inspirations les plus hautes, non pas à

cause de nous — la France a prouvé que ses vertus étaient intangibles — mais au point de vue de l'étranger. Notre théâtre, en effet, est un de nos principaux instruments de rayonnement sur les autres peuples ; pour que notre influence sur ceux-ci devienne toute-puissante, il faut que ce rayonnement soit sain.

Guy de Passillé.

*
* *

M. ALFRED LAVAUZELLE, *fils de l'éditeur militaire bien connu, s'est fait apprécier, sous le parrainage littéraire de son illustre compatriote, M. Jules Claretie, de Limoges, par un recueil drôlatique :* Paillardises d'Antan. *Auteur dramatique original, il a fait représenter* Sylviane et Tristan, le Péager de Montluçon, une Voix de ténor, *et récemment à l'Odéon,* la Folie de vivre. *Il nous adresse ces lignes :*

Je crois que Molière, Racine, Corneille, et même Beaumarchais seront joués après la guerre, ainsi que nombre d'auteurs de moindre importance, qui n'ont point été les auteurs d'un temps, mais de tous les temps.

C'est le seul théâtre littéraire, et le seul qui saurait nous intéresser.

L'autre, qu'il soit applaudi ou sifflé, c'est un soin qu'il faut laisser à son public d'occasion. Les enfants aimeront toujours le cirque, les vieillards, les mélos et les maris trompés, ne cesseront pas de fuir les spectacles où ils pourraient retrouver leur propre histoire. Des conflits pour être moins grands n'en ont pas moins jeté en France des perturbations semblables, et au-

cun n'a sensiblement modifié son théâtre ; un seul aurait pu le faire, la Révolution : elle a été faite par toute une littérature dont le plus bel exemple est le *Mariage de Figaro.*

Alfred Lavauzelle.

***

M. FRANCIS VAREDDES *s'est fait remarquer autant comme acteur que comme auteur. Qu'il écrive ou joue des comédies, telles que* le Départ impromptu, *il révèle un humour très personnel, qui se développe également dans les proses qu'il donne à la plupart des publications humoristiques ; voici son avis :*

J'espère fermement que, désormais, les pièces seront soigneusement écrites. Je n'entends pas, par là, qu'on doive « *faire des phrases* ». Les comédies de M. Sacha Guitry ont toute la vivacité du dialogue. Mais il est spirituel, et connaît la langue française, qu'il aime. D'autres, ingénument — et ils furent légion jusqu'en août 1914 — ont voulu « *écrire comme on parle* ». Il y a eu de curieux résultats. Que le théâtre de demain soit dégagé de ces faiblesses !

***

Pour M. MAXIME REVON *qui a fait ses premières armes dans la critique dramatique et littéraire, l'évolution et la vie de l'art dramatique dépendent de causes extra-littéraires d'ordre multiple. Il ne pense pas d'ailleurs que l'actuel bouleversement national doive être suivi d'un absolu renversement de nos habitudes intellectuelles. Examinant le passé, il cite Ferdinand Brunetière qui dans son étude sur* La Littéra-

ture française sous le premier Empire, *suppose que cette littérature n'aurait pas été autre sans les troubles de la Révolution. Par la suite, le romantisme ne lui semble pas inspiré directement de la période héroïque mais jailli d'une nostalgie de gloire imprégnée aux âmes :*

Au reste, les chants les plus notoirement épiques suivent rarement de près les événements dont ils s'inspirent : il faut se souvenir qu'Homère ne vécut (?) que plusieurs siècles après la guerre de Troie — et Virgile donc ! — Après la triste année 1871, certains écrivains sentirent quelle tâche de relèvement était la leur (M. Paul Bourget, pour le roman, en fit part aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*) ; mais, pour des causes diverses, le théâtre semble bien demeurer plus en dehors encore que le reste de la littérature du champ d'action des forces qui troublent l'humanité vivante. Il n'y a pas de solution de continuité sensible entre les pièces d'Alexandre Dumas fils d'avant 1872 et celles d'après — même, quoi qu'en prétende la préface-manifeste, pour la *Femme de Claude* — et encore ! je cite là un auteur grave, mais il y eut moins encore de changement chez les véritables fournisseurs de nos théâtres à succès, les Meilhac, les Halévy, les Pailleron.

Vraiment, tout ceci nous enseigne bien que nous n'avons guère de nouveauté bien marquante à attendre dans l'évolution du théâtre de demain, outre que je ne sais si, au point de vue des œuvres de l'esprit, le malheur n'est pas plus fécond que le triomphe, l'espérance que le souvenir. Un cou-

rant d'action, de volonté, dans ces ouvrages, se manifeste davantage, je crois, à l'approche de l'orage, alors que l'on se recueille, qu'après, alors que l'on a besoin de se détendre. Et ce besoin d'action ne l'a-t-on pas signalé plusieurs fois dans la littérature des quelques dernières années ? — Après la paix, le spectateur demandera sans doute à rire franchement ; et alors peut-être sera-ce la vraie comédie, très alerte, genre Labiche, ou, pour parler d'un auteur vivant, genre Georges Feydeau, qui triomphera davantage, je pense, que la pièce à prétentions sociales ou psychologiques : là sera le petit changement, momentané.

***

Un jeune poète, retour du front, M. EMILE PIGNOT, *nous envoie une réponse en vers ; il publia naguère un premier recueil* : En marge vers les cimes, *et nous en promet un autre, écrit sur son lit d'hôpital :* Les Chants d'airain, *ainsi qu'une pièce lyrique :* La Délivrance. *Il nous écrit :*

« *Le Théâtre de demain devra puiser — et il puisera — sa meilleure inspiration dans l'immense fleuve d'héroïque grandeur qui depuis dix mois arrose les profondeurs de la terre de France.*

« *Il sera grand, oui, très grand, parce qu'il s'emparera de tout ce que l'âme humaine contient de beauté.*

« *Cette guerre est une révolution dans nos mœurs.*

« *Le théâtre — qui est un prisme — reflètera immanquablement, fatalement, tous les purs rayons qui forment déjà l'auréole de cette splendide révolution intellectuelle et morale.*

« Les petits sujets sont morts : les grandes choses commencent. Qui ne sentira pas cela ne sera pas senti et donc ne vivra pas.
« Pour vous — entre deux crises, hélas! — j'ai crayonné ces quelques strophes :

A l'immense théâtre où toute une épopée
Se déroule devant les yeux de l'univers,
Voilà fort peu de temps, j'ai brandi mon épée,
En me chantant tout bas des vers, des vers, des [vers.

Et quand, à mon retour, après une souffrance
Qui faillit me glacer du baiser de la mort,
J'ai lu la question qu'a su poser « La France » :
« Théâtre de demain, quel sera donc ton sort ? »

Son sort ?... En doutez-vous ? Croyez-en un [poète
Qui revient de là-bas : il sera radieux.
Il sera le levier qui fait lever la tête,
Et l'astre qui mettra des éclairs dans les yeux.

Il sera grand, il sera fier, il sera flamme ;
Il brillera sur tous nos fronts comme un flam-[beau ;
Il aura des accents tels que par lui toute âme
Se sentira meilleure en un monde plus beau.

Il sera le panache, il sera l'envolée ;
Il fera palpiter les grands rêves humains.
Par lui, toute douleur se verra consolée.
Par lui, messieurs, on se tendra mieux les deux [mains.

En un mot, il sera l'aile aux reflets d'aurore,
L'aile de l'Idéal, trésor de ce pays,
Et qui, donnant aux cœurs son battement [sonore,
Les emporte, vibrants, vers tous les midis.

Emile Pignot.

M. ALBERT DESVOYES, *commentateur consciencieux d'Alfred de Vigny, et M.* RAYMOND DE BURLET, *auteur d'un* Pétrone, *ont collaboré pour différentes pièces encore inédites ; ils nous écrivent :*

Tout d'abord, l'effroyable consommation d'hommes qui décime les foyers mettra au premier plan les problèmes relatifs à la famille et à l'enfant.

Le public et la critique qui auront plus que jamais conscience de la clarté française délaisseront la plus grande partie des œuvres qui, sous un faux masque dramatique, occupaient les théâtres d'avant-garde, avec leurs tirades philosophiques, leurs complications sentimentales entremêlées de naïvetés, et auraient visé jusqu'aux grandes scènes, sans les barrières que leur opposait le goût si sûr des directeurs. La place qu'ils usurpaient doit revenir aux vrais poètes: il ont prouvé, par le nombre de leurs morts, qu'ils savaient faire autre chose que tresser des couronnes à la Patrie. Enfin, on ne jouera plus de pièces austro-allemandes sur nos scènes, c'est entendu. Elles seront remplacées par des pièces d'autres nationalités : voilà tout ! Rien ne sera changé en France.



Ayant débuté très jeune, à dix-sept ans, en 1911, *par une comédie publiée :* la Race, *M.* JEAN-CHARLES REYNAUD *a collaboré à divers périodiques. Il est aussi l'auteur d'un court roman,* la Chrysalide. *Notre correspondant proteste tout d'abord contre le dénigrement systématique du théâtre avant la guerre. Il pense, bien au contraire, que ce théâtre a atteint « dans le détail, la nuance et la vibration, une*

infinie richesse ». Il reconnaît d'ailleurs que de nombreux talents se sont dévoyés par « ce goût du vice » que signala Henri Lavedan ; il accuse la « revue » et le « sketch » ; il déplore que l'entreprise commerciale de beaucoup de théâtres ait fait prépondérer le métier sur l'Art, mais prie de ne pas oublier Henry Bataille, François de Curel et Paul Hervieu.

Quant au théâtre de demain, l'on peut augurer, à coup sûr, qu'il ne changera pas dans son essence même. Il restera « gaulois » et « français », ces deux formes de notre véritable nature d'aujourd'hui point ennemie de la gaudriole sans pornographie, et qui goûte tout ce qui est spirituel tout ce qui est léger aussi, mais d'une légèreté glissante. La guerre aura fait passer sur lui un souffle assainissant qui lui évitera de tomber dans la grossièreté et la licence. Et puis, après ces si longues et si pénibles heures de souffrance et de haine, il me semble qu'il se blottira surtout dans l'Amour, mais dans le vrai, le grand, celui que l'on ne galvaude point, d'où dérivent la bonté, le pardon, la pitié, et qui est digne d'entrer en conflit avec le devoir et l'honneur, pour former ces tempêtes d'âme désespérées, mères des œuvres éternelles »...



Notre jeune confrère JEAN-ÉMILE BAYARD, *chroniqueur et controversiste, réclame pour le théâtre de demain la scène sur laquelle les jeunes — s'il en reste encore — pourront faire représenter leurs œuvres « réalistes ». Il ajoute :*

Le théâtre de demain est plutôt le théâtre d'aujourd'hui car, pour envisager celui

de demain, il faut penser d'abord à celui d'aujourd'hui... Shakespeare (qui n'était pas enquêteur), a dit : *To be or not be.*

C'est donc toute la sève de la jeune littérature qui s'écoule sous la mitraille et, les mêmes auteurs, les *vieux auteurs* demeureront. Il suffira aux directeurs de théâtre de ressortir leurs anciennes affiches... Où la France régénérée et sa littérature puiseront-elles un sang jeune et de jeunes talents ?... Questionnez, à cet égard, Mme de Thèbes...

*
* *

Nous nous en voudrions de ne pas reproduire l'article spirituel suggéré par notre enquête au collaborateur du Rire *qui signe:* LE GUETTEUR.

La guerre elle-même ne peut avoir raison des faiseurs d'enquêtes journalistiques. C'est une race obstinée et ingénieuse. Un de nos aimables confrères a demandé ce que sera le théâtre après la guerre à quelques-uns de nos auteurs dramatiques « les plus notoires ». Sont « les plus notoires » dans ces circonstances-là les personnes auxquelles on s'adresse — et surtout celles qui répondent.

Depuis cette enquête nous étions affligé d'insomnie persistante ; le véronal et autres soporifiques stupéfiants ne pouvaient avoir raison de cet état ; nous étions obstinément le « veilleur de nuit » ! Heureusemen, nous avons fini par nous apercevoir que c'étaient les lauriers de notre confrère qui nous empêchaient de dormir. Depuis Thémistocle et le bataille de Marathon, le

laurier a des propriétés anti-somnifères bien connues. Pour retrouver notre sommeil nous avons décidé de nous approprier cyniquement une idée qui nous semblait bonne. Plus on est d'enquêteurs, plus on rit !

Nous avons donc, nous aussi, expédié, selon le vieil usage, un nombre imposant de formules, tapées à la machine à écrire, dans la direction d'un nombre égal d'intéressés que nous espérions devenir pour nous, par courrier, des « intéressants ».

Inutile de dire que nous nous sommes également adressés aux représentants les plus notoires de la spécialité dramatique. Notre seule innovation — qui fera époque et sensation dans l'histoire des enquêtes journalistiques — consiste à retenir seulement dans le flot de lettres les trois réponses typiques qui nous paraissent résumer complètement le débat. Elle consiste encore, notre innovation, à supprimer froidement les signatures de nos correspondants, estimant que dans un temps où l'héroïsme militaire demeure noblement anonyme c'est bien le moins que le puéril, l'insignifiant mérite épistolaire civil en fasse autant !

Oh ! nous ne nous illusionnons pas, et nous savons ce qui nous attend ! Nous savons bien que des centaines d'auteurs vont s'étonner de ne pas voir paraître leurs réponses, et vont nous adresser des lignes de réclamation... Nous prévenons ces correspondants avides de publicité que pour éviter des frais incompatibles avec les difficultés pécuniaires créées par l'état de guerre, nous ne répondrons qu'aux mobilisés, à cause de la franchise militaire.

Nous savons bien aussi que le fait d'une

sélection parcimonieuse, que l'anonymat imposé aux trois privilégiés, que la suppression d'office de leurs trois signatures, nous enlèvent à jamais l'espérance de pouvoir procéder à une seconde enquête : que nous serons « brûlés » dans le monde où l'on répond dare-dare aux consultations publiques ! Mais *Le Rire* ne s'embarrasse pas pour si peu ; il en sera quitte à l'avenir pour fabriquer lui-même les réponses spirituelles ou profondes dont il aura besoin.

Voici la réponse du premier des « maîtres incontestés de la scène française » — selon une autre formule courante en matière d'enquête — qui est un faiseur de pièces psychologico-sociales graves, voire sinistres et indigestes :

« Monsieur, ce que sera le théâtre d'après la guerre ? Pouvez-vous le demander ! Le théâtre d'après la guerre sera gravement psychologique ou social profondément ! Les heures sinistres que nous aurons vécues nous auront accoutumés à nous replier intellectuellement sur nous-mêmes, et les événements épouvantables auxquels nous aurons assisté nous rendront insupportables les badinages fades, les plaisanteries laborieuses de jadis ! La guerre, Dieu merci, aura fait justice du théâtre inconsistant et frivole ! »

Voici maintenant la réponse du second maître incontesté, célèbre fabricant de vaudevilles-farces :

« Monsieur, ce que sera le théâtre d'après la guerre ? Permettez-moi de vous dire, en m'excusant de ma franchise, qu'il

y a quelque naïveté à le demander ! Le théâtre d'après la guerre se jettera éperdument dans la gaîté débordante, dans la gauloiserie débridée, dans les joyeuses complications vaudevillesques ! Les heures sinistres que nous aurons vécues nous donneront l'impérieux désir de détendre nos nerfs, de rire, de dilater nos rates, et les événements affreux auxquels nous aurons assisté nous rendront intolérable un prolongement de tristesse et de tension cérébrale démoralisante. Ce sera la grande, la bienfaisante réaction ! La guerre, Dieu en soit remercié, aura remisé pour longtemps, avec le matériel meurtrier, le funeste théâtre où l'on pense, le théâtre neurasthénique des coupeurs en quatre de cheveux psychologiques ! »

Ces deux lettres, dont l'argumentation contradictoire n'échappera à personne, nous ayant laissé rêveur, nous avons, dans l'espoir de départager nos deux correspondants, adressé notre immuable formule interrogatrice à « l'un de nos plus notoires » directeurs de théâtres, homme d'affaires fort intelligent et fort avisé, qui dispose de plusieurs théâtres parisiens, les uns voués traditionnellement au genre dramatique sérieux, les autres consacrés aux cultes des Muses les plus badines. Voici sa réponse :

« Monsieur, ce que sera le théâtre après la guerre ? Comment l'entendez-vous ? Souhaitez-vous savoir ce qu'il sera au point de vue commercial ? Si oui, apprenez que le théâtre après la guerre sera, commercialement, bien embêté ! D'un côté, nous avons les affaires qui ne marchent pas, de l'autre,

les loyers qui courent... et à toutes jambes, les bougres! Ils courent si vite, qu'il faut perdre tout espoir de jamais les rattraper... Oui, je sais bien, il y a la formule latine qui cherche à nous rassurer : *Moratorium te salutant*, et que l'on s'efforce de traduire : *Les moratoriums seront ton salut*, seulement notre expérience ne se paye pas de mots, ni les propriétaires non plus! Mais peut-être souhaitez-vous plutôt savoir ce que sera le théâtre au point de vue de l'orientation des genres? Si c'est cela, comment, Monsieur, pouvez-vous le demander? En matière de théâtre, c'est l'organe qui crée la fonction, et comme il faudra continuer à alimenter des scènes graves et des scènes joyeuses, deux sources continueront à jaillir des cerveaux spécialisés de nos auteurs... Que le public ne se mette pas en peine! Le moment venu, après la grande victoire, il trouvera ses fournisseurs ordinaires à leur poste, et chacun pourra selon ses goûts, son état d'esprit, satisfaire ses aspirations anciennes ou nouvelles... Pour ceux qui voudront se replier intellectuellement sur eux-mêmes et à qui les épreuves subies rendront insupportables les badinages et les légèretés d'autrefois, nous ouvrirons un rayon de psychologie sérieuse, d'analyse sentimentale, profonde, aussi minutieusement fouillée que l'on voudra... Et puis, pour ceux qui auront le désir d'une diversion absolue, qui sentiront le besoin impérieux d'une cure de gaieté après une longue tension déprimante de leurs nerfs, nous ouvrirons un joli rayon de pensées de tout repos, de raisonnements à fleur de cerveau, et d'hilarité reposante... un rayon de

soleil enfin ! C'est tout ce que je peux vous dire pour le moment, l'heure est aux communiqués de l'état-major, pas aux communiqués des secrétaires de théâtres ; le moment est aux bulletins de victoires, non aux programmes ! Il serait de la dernière inconvenance d'entrer dans de plus amples détails sur nos projets pour la saison prochaine ; il n'y a pour l'instant qu'une pièce qui compte, celle qui se joue sur le théâtre du front, celle qui réhabilite si magnifiquement le genre suranné de la tragédie, et dans la distribution de laquelle il n'y a que de grands premiers rôles ! »

Selon l'habitude chère aux faiseurs d'enquêtes, nous laissons à nos lecteurs le soin de se débrouiller au milieu de ces contradictions prophétiques. Chacun piquera dans le tas l'argument qui convient à son caractère et à sa mentalité.



VI

L'Arrivée

VI

L'Arrivée

Nous voici au terme du voyage ; et nous nous apercevons que nous sommes revenus au point de départ. Du moins nous a-t-il été donné d'entrevoir certaines clartés impérissables, certaines inoubliables beautés...

*
* *

Nous avons reçu une centaine de réponses. Certaines personnalités conservent une impassibilité de sphinx : M. BRIEUX, *de l'Académie Française, qui « ne sait pas »*. M. SALOMON REINACH, *de l'Institut, qui s'en réfère à la loi de continuité de Brunetière :* M. MOUNET-SULLY, *l'éminent doyen de la Comédie-Française, qui profère gravement que « le silence est d'or » :* M. GEORGES BOYER, *critique dramatique, et poète, qui « préfère se taire de crainte de dire une bêtise » ;* M. AUGUSTE GERMAIN, *qui proclame la spontanéité de l'art dramatique ; le revuiste* RIP *qui n'a « aucune opinion sur ce que peut ou doit être le théâtre après la guerre » ; le poète* FERNAND GREGH *qui déclare en vers que le seul théâtre est le théâtre de la guerre ; l'humoriste* ADRIEN VELY *qui « voudrait bien trouver quelqu'un qui le renseigne à*

cet égard » et M. GUY LAVAUD *qui prétend qu'on ne peut rien savoir « de ce que sera l'esprit public au lendemain de la guerre ».*

*
* *

Parmi les autres réponses, il se forme deux groupes bien distincts : les pessimiste et les optimistes. Ceux-ci composent d'ailleurs une majorité écrasante.

Le petit groupe sombre est guidé par M. GUSTAVE TERY *qui ne voit en notre théâtre qu'un article de luxe et d'exportation :* M. GOMEZ CARRILLO *reproche à nos auteurs boulevardiers leur cynisme et leur commercialisation,* MM. FUNCK-BRENTANO, MAURICE HENNEQUIN, FRANTZ-JOURDAIN, URBAIN GOHIER, REMY DE GOURMONT, EDMOND TEULET, *et dans la jeune littérature* MM. GABRIEL REUILLARD *et* LEON WERTH *avec des nuances plus ou moins foncées accusent un état d'esprit identique et le plus optimiste de ces pessimistes assure qu'il n'y aura rien de changé.*

*
* *

La troupe lumineuse des exaltations et des beaux enthousiasmes, des espoirs confiants et des actes de foi est menée par la grande SARAH BERNHARDT, *Victoire mutilée et d'autant plus radieuse.*

En tête du cortège, venant des terres illustres d'Académie, MM. EMILE FAGUET, MAURICE DONNAY, ALFRED CAPUS, HENRI WELSCHINGER, VINCENT D'INDY, THEODORE DUBOIS.

Voici, qui les suivent, les romanciers, les philosophes, les auteurs dramatiques et les poètes aux fronts levés : MM. CAMILLE LE SENNE, ADOLPHE ADERER, JEAN DE BONNEFON, PAUL GINISTY, PAUL GAVAULT, EMILE BERGERAT, SAINT-GEORGES DE BOUHELIER, PELADAN,

HAN RYNER, EDMOND HARAUCOURT, EMILE MOREAU, MAURICE VAUCAIRE, J.-H. ROSNY, PAUL MARGUERITTE, Mme JULIETTE ADAM, DANIEL LESUEUR, MM. HENRY BORDEAUX, HENRY KISTEMAECKERS, GUSTAVE GUICHES, FERNAND VANDEREM, PAUL BRULAT, NOZIERE, EMILE BELMONT, LOUIS ARTUS, PIERRE FRONDAIE, LEO CLARETIE, J. ERNEST-CHARLES, MAURICE DE WALEFFE, HENRI CAIN, JEAN DRAULT, JEHAN RICTUS, EUGENE ADENIS, AUGUSTE VILLEROY, ALCANTER DE BRAHM, OLIVIER DE GOURCUFF, PAUL PELTIER, H.-R. LENORMAND, EDOUARD HELSEY, ARMORY, EMILE MAS, GUY DE PASSILLE, CAMILLO TRAVERSI, ALFRED LAVAUZELLE, LOUIS ROUBAUD, LEON DEVY, Mme VARAVAL-BERTHOIN, MM. EMILE PIGNOT, J.-CH. REYNAUD, MAXIME REVON, ALBERT DESVOYES, R. DE BURLET, FRANCIS VAREDDES, J.-E. BAYARD...

Et sur les traces de la grande artiste, d'autres artistes, plus ou moins espacés : MM. ANDRE ANTOINE, FREDERIC FEBVRE, ARMAND BOUR, GALIPAUX, PAUL FRANCK, HENRI FABERT, Mmes BLANCHE DU MINIL, MARIE LECONTE, BÉATRIX DUSSANE, CORA-LAPARCERIE RICHEPIN, JANE PIERLY...



Dans un article récent notre éminent ami André Antoine paraît nous aider à tirer les conclusions de cette enquête :

« Que sera le théâtre de demain, d'après la guerre ? Question assez oiseuse, semble-t-il, pour qu'un journal ait pu, ces temps derniers, ouvrir à ce sujet une enquête voisinant dans ses colonnes avec le palpitant communiqué journalier.

« Les résultats n'én apparaissent pas encore clairement ; des gens interrogés formulent des vœux, quelques-uns expriment leurs doléances, mais personne ne s'aventure à des affirmations précises.

« C'est qu'en vérité la chose demeure obscure ; il faudrait, à mon sens, pour la résoudre, décider, d'abord, du rôle véritable de l'art dramatique, de ses rapports avec notre vie contemporaine. »

Toujours le classique problème de l'œuf et de la poule : le théâtre agit-il sur la société, ou, tout au contraire, n'est-il qu'un reflet des mœurs ?

Quelques-uns estiment que les prochaines années de paix s'illumineront d'une production théâtrale, surtout lyrique, magnifiant les vertus civiques, les sacrifices, les héroïsmes qui viennent de refleurir du tréfonds de la race.

Mais ici, encore, le passé démontre que les vaincus seuls demeurent exaltés par la défaite ; que les peuples meurtris, anxieux des futures revanches, hypnotisés par la gloire à reconquérir, vivent en remâchant la souffrance et les misères de la défaite.

On pourrait supposer que l'évidente nécessité de régler, au lendemain de la victoire prochaine, nos grands conflits intérieurs endormis dans l'Union sacrée, que les bouleversements sociaux que quelques pessimistes persistent à prédire trouveront leur écho sur notre théâtre. Mais, voyons que les pièces dites à thèses sociales, qui alimentèrent la scène en ces vingt dernières années, ont épuisé jusqu'à la satiété un filon riche d'apparence seulement. Et, là-

dessus encore, l'examen de notre histoire révolutionnaire démontre que ces péripéties violentes ne furent jamais fécondes pour l'art dramatique. De 1792 à 1800, nous ne pouvons retenir un seul événement théâtral mémorable. Aux journées les plus rouges de la tragédie jacobine, la foule se ruait vers les violentes gaîtés du vaudeville et des farces du boulevard. Comme leurs aînés de la Terreur, les combattants d'à présent, après ces longs mois d'une vie tumultueuse, ne seront-ils point avides surtout de joies physiques, de spectacles purement plastiques, où s'épanouirait leur farouche besoin de détente. Leur mentalité ne conservera-t-elle pas, pour une longue période, les traces de retour aux instincts primordiaux? Leur sensibilité ne se sera-t-elle pas simplifiée, amortie jusqu'à ce que les contacts de la vie normale ramènent en eux le goût des spéculations cérébrales? Cette hypothèse, évidemment la plus acceptable, domine, en effet, dans les pronostics de l'enquête en question.

Si la critique et l'élite, gardant par dessus toutes considérations le souci de notre grande tradition scénique, ne s'érigent pas en gardiennes belliqueuses, décidées à exiger de nos théâtres un minimum d'art et d'effort vers la beauté, notre production théâtrale décherrait vite au-dessous des jeux du cirque.

Il faudra rappeler que le souvenir d'une victoire, si grande qu'elle ait été, s'évanouit avec le temps dans les brumes de l'histoire, alors que le chef-d'œuvre qui la magnifie reste éternellement vivant. Si la victoire de Salamine nous émeut encore,

n'est-ce point surtout grâce à l'auteur des *Perses*?

Depuis des millénaires le siège de Troie aurait disparu de nos mémoires si le génie grec ne l'avait immortalisé par vingt chefs-d'œuvre.

La question reste de savoir si les meilleurs, les plus probes de nos artistes consentiront à assumer cette tâche ingrate et glorieuse de maintenir, de diriger le goût public vers un respect du théâtre, de son grand rôle d'éducateur.

Voici une autre forme de patriotisme et de sacrifice au pays qui égale peut-être l'autre. Quels que puissent être l'éclat de la gloire militaire, le prestige de la force et des armes, la première place reste toujours, dans la postérité, à l'art et au verbe.

Notre XVII[e] siècle resplendit bien moins peut-être par les grandeurs politiques du Roi Soleil que grâce aux génies qui rayonnèrent à Versailles.

Déjà le temps présent ne confirme-t-il point une aussi consolante et souveraine espérance?

Dans le bouleversement sans précédent de la vieille planète, alors que le monde moderne, revenu à la mentalité des cavernes, semblait défaillir dans une obscure angoisse, un simple aligneur de mots, un poète vient de réveiller tout à coup l'âme entière de son peuple. Ce geste désormais historique de Gabriele d'Annunzio efface l'apostasie d'Hauptman solidarisé avec les sinistres brutes qui coupèrent les poignets de la petite Hannele.

Ne nous y trompons pas, ce grand épisode, qui accuse avec un relief saisissant

la différence de deux races, demeurera la péripétie la plus féconde d'un moment merveilleux.

Cette voix, sur la colline sacrée. à la source d'où jaillirent toutes les civilisations modernes, est le réconfort de nos âmes en détresse. Une fois encore la pérennité de la pensée et de l'art s'affirme victorieusement.

Décrétons que ce geste magnifique se prolongera longtemps dans nos consciences, qu'il nous aidera encore à réveiller des forces affaiblies depuis trop longtemps ; que l'art dramatique en sorte régénéré comme la nation ; retrouvons-y la grande leçon, un peu oubliée, du travail, de l'effort quand même ; remettons-nous courageusement à la poursuite d'un idéal et d'un art national.

Là-bas, au front, les chers nôtres peinent depuis une longue année avec le désintéressement le plus auguste, sans rien attendre d'un simple devoir accompli ; et au théâtre aussi : sachons travailler pour la gloire. »

Nous ne pouvons que joindre nos voix à celle d'André Antoine : quand il remarque que beaucoup de nos correspondants, comme lui-même, n'expriment que des vœux, il n'observe pas peut-être assez que la plupart de ces personnalités appartiennent au théâtre et que, par conséquent, leurs opinions sont plus que des vœux : elles expriment une volonté très nette et très ferme. Elles indiquent au théâtre de demain la direction la plus droite et la plus glorieuse.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PQ 557 G85
Guillot de Saix, Leon
Le theatre de demain

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY